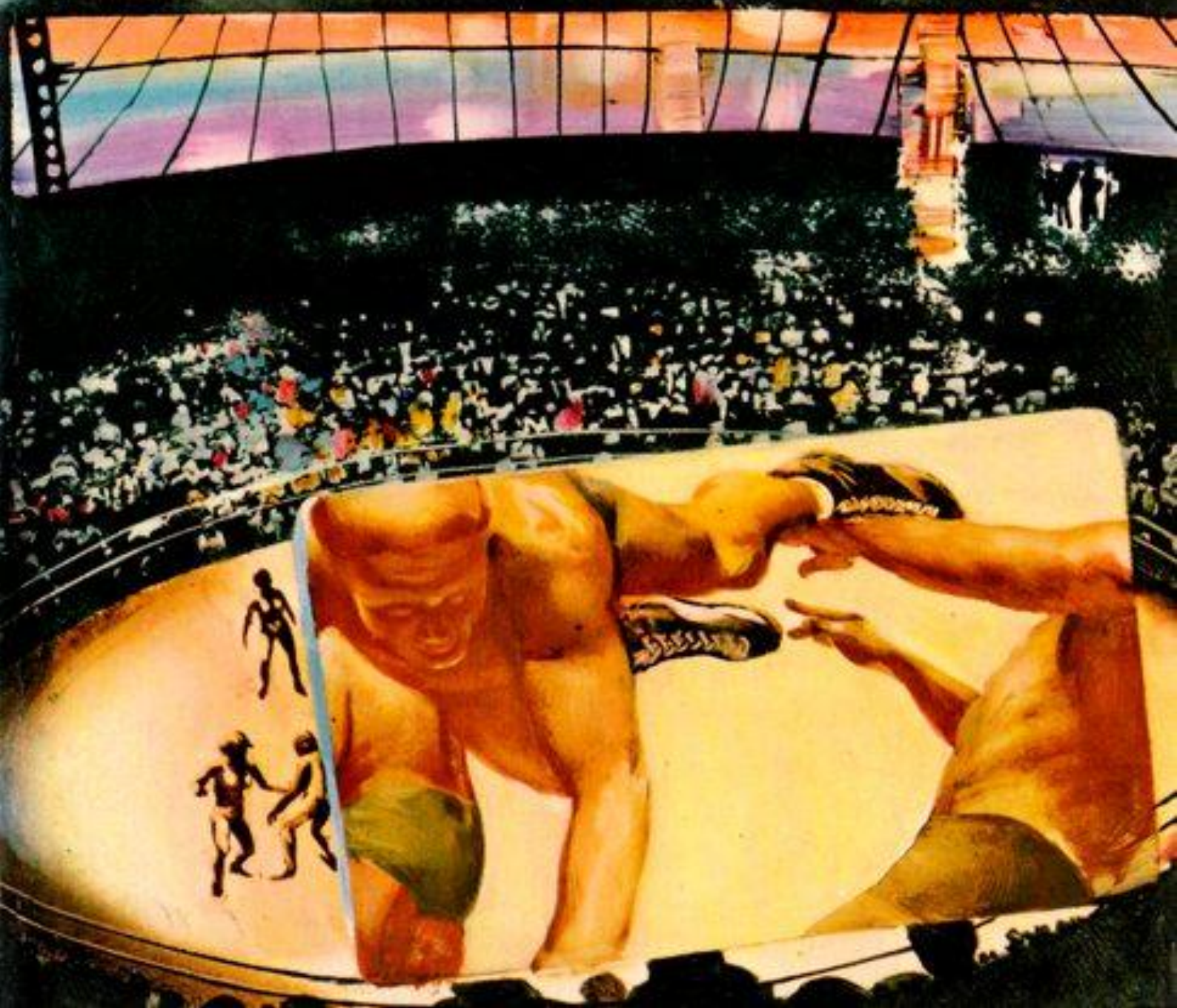




PIERRE BOULLE

les jeux de l'esprit



PIERRE BOULLE

*Les jeux
de l'esprit*



Éditions J'ai Lu

© Julliard, 1971

I am among those who think well of the human character generally.

Thomas JEFFERSON.

PREMIÈRE PARTIE

1

Une sonnerie retentit. Les candidats, qui attendaient depuis une demi-heure en échangeant des propos plaisants, un peu forcés, pour calmer leur nervosité, firent silence. Malgré leur maîtrise habituelle, tous avaient éprouvé la même émotion, les mêmes battements de cœur. La lourde porte de l'Institut fut poussée par un appariteur en habit. Derrière lui, ils suivirent un couloir obscur, puis pénétrèrent dans le grand amphithéâtre, où devaient se dérouler les épreuves. Ils étaient treize, l'âge variant de trente-cinq à cinquante ans.

Fawell entra dans la salle un des premiers. Comme les autres, il n'apportait avec lui aucun document, aucun instrument de travail. Les tables de logarithmes et même les simples règles à calcul étaient prohibées. Ils ne devaient utiliser pour cet ultime examen que les seules ressources de leur mémoire, de leur culture, de leur intelligence et de leur imagination.

Cet examen, ce concours plutôt, car il s'agissait de désigner le meilleur parmi les treize, était le dernier chaînon d'un sérieux contrôle des connaissances, qui durait depuis plus de trois mois, comportant une imposante série d'épreuves, parmi lesquelles certaines étaient éliminatoires.

Nombreux au début, les candidats s'étaient vu proposer tour à tour des problèmes de haute mathématique, de physique théorique et expérimentale, de chimie, d'astronomie,

d'astrophysique, de cosmologie et des questions englobant les diverses branches des sciences biologiques ; en bref, une gamme impressionnante de sujets, mettant en jeu des connaissances approfondies dans les domaines les plus nobles et les plus variés où peut s'exercer l'esprit humain.

Comme le niveau moyen était très élevé (tous sortaient des écoles les plus fameuses dans le monde et beaucoup s'étaient déjà fait remarquer par des recherches importantes ou des théories originales), chacune des épreuves était hérissée de difficultés, non seulement nécessitant la résolution de problèmes ardues, mais encore exigeant un apport personnel considérable, si bien que les compositions avaient la valeur d'une thèse de doctorat. Alors, ils étaient autorisés à utiliser à leur convenance toutes sortes de tables, de machines à calculer, pouvant même disposer des ordinateurs de l'Institut et consulter tous les ouvrages de la bibliothèque, celle-ci contenant à peu près l'ensemble des connaissances humaines. Il ne s'agissait en aucune façon de bachotage ; l'examen était conçu pour mettre en valeur la véritable culture scientifique ; les sujets, établis par une assemblée comprenant des autorités mondiales indiscutées : les *Nobel*, comme on les appelait, c'est-à-dire ceux qui avaient reçu la consécration suprême du prix.

Pendant les trois longs mois de ces épreuves préliminaires, les candidats étaient restés cloîtrés dans l'Institut, ayant accès aux laboratoires, aux ordinateurs, à la bibliothèque, mais sans communication avec le monde extérieur et couchant dans des cellules d'aspect monacal, aménagées pour cette occasion dans le bâtiment même.

Les examinateurs étaient aussi les *Nobel*. Nul n'eût pu les remplacer dans ces fonctions, étant donné la transcendance des sujets choisis par eux. Ils avaient jugé sans indulgence, pénétrés de leur immense responsabilité. Les quelque mille postulants qui s'étaient présentés avaient vu leurs rangs s'éclaircir peu à peu. Les trois premières compositions, celle de mathématique, de physique théorique et de chimie, avaient un caractère immédiatement éliminatoire et tout candidat qui n'obtenait pas la note seize était évincé. Il en fut ainsi pour le plus grand nombre. Le reste, une centaine environ, subit la totalité des

épreuves suivantes, puis eut enfin l'autorisation de quitter l'Institut, pendant que le jury *Nobel* se mettait à son tour en cellule pour délibérer.

Le résultat de ces débats avait été publié quelques jours auparavant. Les heureux qualifiés étaient au nombre de treize seulement. Cela, on le savait au début du concours : il n'y avait que treize places. Fawell figurait parmi les élus.

Il gagna le banc qui lui était assigné. Ses compagnons firent de même et tous s'assirent, attendant en silence la distribution des enveloppes contenant les sujets.

Le grand amphithéâtre, qui pouvait contenir un millier de personnes, lui parut étrangement vide. Les treize rescapés avaient été placés aussi loin que possible les uns des autres, cela, non pas pour éviter un éventuel copiage (la nature de l'ultime épreuve rendait vains de tels agissements et la loyauté des candidats ne faisait pas de doute), mais pour leur permettre de se concentrer. En fait, Fawell sentait cet isolement peser sur ses épaules d'une manière désagréable. Malgré son expérience d'innombrables examens passés autrefois, et tous d'une manière brillante, il se sentit soudain envahi par un trac qu'il n'avait plus éprouvé depuis sa jeunesse. Il observa ses compagnons pour tenter de déceler chez eux le même malaise.

Les plus proches de lui étaient deux amis de longue date : Yranne et Mrs Betty Han. Ils avaient fréquenté autrefois la même université et ne s'étaient jamais perdus de vue. Yranne était un pur mathématicien, un Français, qui séjournait souvent aux États-Unis. Fawell, Américain lui-même, faisait de temps en temps appel à ses talents pour résoudre certaines difficultés de calcul qu'il lui arrivait de rencontrer au cours de ses recherches. Il appréciait toujours la collaboration de son esprit logique et la puissance de ses déductions.

La spécialité de Fawell, c'était la physique nucléaire. À sa sortie de l'université, il avait d'abord travaillé sous la direction d'un des plus grands maîtres, le *Nobel* O'Kearn, puis volant de ses propres ailes, s'était signalé au monde savant par des découvertes intéressantes concernant les antiparticules. Comme Yranne, il avait passé de peu la quarantaine, la bonne moyenne

d'âge pour le concours. Le règlement fixait des limites strictes aux candidats : trente-cinq et cinquante ans. Les fonctions que devaient exercer les treize élus et, en particulier, le vainqueur définitif, n'étaient pas compatibles avec une trop grande jeunesse, pas plus qu'avec la sclérose d'une excessive maturité.

Mrs Betty Han, Betty pour les intimes, était assise sur un gradin inférieur. Elle était la seule femme admise à l'épreuve finale, ce qui n'avait pas été sans susciter quelques réflexions malveillantes des autres candidates évincées. Mais celles-ci ne trouvèrent guère d'écho : la conscience et l'objectivité du jury *Nobel* n'étaient généralement pas mises en doute. Fawell était heureux et surpris de la voir là, car il avait craint qu'elle ne fût éliminée. Il la considérait certes comme d'une intelligence supérieure, mais les mathématiques et la physique n'étaient pas sa spécialité. Si elle avait commencé par faire des études scientifiques sérieuses, elle les avait abandonnées après avoir brillamment passé des examens, pour aborder d'autres domaines jugés frivoles par certains savants. C'est ainsi qu'elle s'était entichée de littérature, pour bifurquer bientôt vers la philosophie. Finalement, elle s'était consacrée à la psychologie. Elle y avait gagné des titres importants, mais beaucoup de ses anciens amis étudiants la plaisantaient de cette décadence. Qu'elle eût réussi dans les épreuves de science pure, alors que des spécialistes avaient échoué, était une nouvelle marque de sa profonde intelligence ; de sa puissance de travail aussi, car elle avait réappris des matières oubliées pendant les quelques semaines précédant le concours.

Fawell, qui l'avait aidée de ses conseils, se réjouissait de son succès, car il ne méprisait pas, lui, la psychologie et estimait souhaitable la présence de Betty parmi les treize. Quand il l'en félicita, elle répondit en souriant que sa spécialité lui avait été utile, même pour les épreuves de mathématique, lui inspirant une forme de présentation propre à séduire un jury *Nobel*. Betty était une Chinoise, séparée depuis longtemps d'un mari américain, mais ayant conservé sa nationalité, ce qui était possible depuis que les rapports entre les pays étaient devenus plus normaux. Ceci ne mettait aucun obstacle aux relations amicales qu'elle entretenait avec les milieux scientifiques des

États-Unis. Dans les cercles de savants où évoluaient des hommes comme Fawell ou Yranne, les questions de nationalité, de race ou de religion avaient perdu toute signification depuis très longtemps.

Père d'une jeune fille de dix-huit ans, Fawell ne voyait aucun inconvénient à ce que Ruth épousât un Russe, comme elle en affirmait l'intention. L'élue de son cœur, Nicolas Zarratoff, était le fils d'un astronome réputé, dont elle avait fait la connaissance au cours d'un séjour en Union soviétique, où elle accompagnait son père à l'occasion d'un congrès. Le physicien eût préféré un jeune savant pour gendre, mais Nicolas lui paraissait un parti convenable. À vingt-six ans, il avait déjà fait une carrière assez remarquable dans l'aviation. Versé depuis peu dans l'astronautique, une deuxième encore plus brillante s'ouvrait devant lui. De plus, son père était un ami de Fawell, qui admirait sans réserve la passion presque mystique de l'astronome pour la science. Les parents n'avaient fait aucune objection aux projets de leurs enfants. Ruth étant cependant un peu jeune, ils leur demandaient un délai de réflexion de un ou deux ans.

Il était là, lui aussi, dans l'amphithéâtre, Zarratoff le père. En tournant la tête, Fawell l'aperçut comme perché sur le plus haut gradin. Il sourit en songeant que le hasard, sans doute, avait choisi pour l'astronome la place la plus près du ciel, son domaine familier. Son accession à la finale des treize ne l'avait pas surpris car, un maître dans sa spécialité, le Russe possédait une culture scientifique étendue en même temps qu'une imagination fertile. Il en était de même pour Yranne, qui se jouait des problèmes les plus complexes.

Il est remarquable, pensa le physicien avec satisfaction, que nous ayons été sélectionnés tous les quatre, Betty, Yranne, Zarratoff et moi. Son propre succès n'étonnait pas Fawell. Il s'estimait à sa juste valeur et savait qu'il pouvait rivaliser avec les savants les plus éminents de sa génération par l'étendue du savoir et la vivacité de l'esprit.

Les autres candidats lui étaient moins connus. Il y avait parmi eux deux biologistes, un chimiste et une majorité d'autres physiciens comme lui. Mais il n'était plus l'heure d'essayer de

lire des sentiments sur les visages. Fawell reporta son regard devant lui, vers l'estrade magistrale, où un appariteur introduisait trois membres du jury : trois *Nobel*.

Les trois illustres savants étaient eux aussi en habit. Le premier n'était autre que O'Kearn, le doyen et le plus célèbre de tous les *Nobel*, celui dont Fawell avait fréquenté longtemps le laboratoire. D'une allure majestueuse, en harmonie avec sa réputation, ses yeux brillaient d'un éclat singulier dans un visage marqué par les rides profondes de l'étude et de la recherche passionnée. Une auréole de cheveux blancs indociles suggérait une vague ressemblance avec certains portraits d'Einstein. Il lui arrivait de chercher à accentuer l'analogie par un laborieux désordre de sa coiffure.

À l'apparition des membres du jury, les treize candidats échangèrent un coup d'œil furtif, puis se levèrent d'un commun accord, comme cela se pratiquait autrefois dans certaines universités à l'entrée d'un maître fameux. Fawell ne put s'empêcher de sourire en constatant ce réflexe de jeunesse. Les trois savants parurent flattés et O'Kearn fit un geste bienveillant leur indiquant qu'ils pouvaient se rasseoir. Il éleva alors une enveloppe au-dessus de sa tête.

— Madame, Messieurs, commença-t-il, voici les sujets. Je constate, nous constatons, mes deux collègues et moi, que le cachet de l'enveloppe est intact et vous pouvez sans doute le faire aussi de votre place... D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire, s'il en est un parmi vous qui nourrit le plus petit doute sur ce point, il peut s'en assurer en s'approchant.

Un murmure de protestation polie salua la raillerie. Personne ne pouvait se permettre de suspecter la loyauté d'un tel jury. Aussi le murmure se chargea-t-il d'une nuance de surprise et même de réprobation quand on vit Mrs Betty Han, la plus jeune sans doute de tous les candidats, se lever tranquillement et se diriger d'un pas assuré vers la chaire magistrale. Les deux *Nobel* déjà assis dressèrent la tête, étonnés

eux aussi par ce geste, tandis que O’Kearn, debout, brandissant toujours l’enveloppe, la suivait d’un œil attentif. Betty ne se démonta pas, gravit les trois marches et s’arrêta devant lui. Il lui tendit l’enveloppe. Elle l’examina avec attention, puis la lui rendit.

— Êtes-vous satisfaite ? demanda le président du jury.

— C’est parfait, Maître.

— Vous n’aviez donc pas entièrement confiance en notre parole ?

— Maître, répondit-elle avec calme, dans des circonstances aussi importantes que celle-ci, je ne fais confiance à personne, pas même à trois *Nobel*.

O’Kearn la dévisagea avec une intensité accrue, puis il eut un hochement de tête. Fawell, qui le connaissait bien, interpréta ce geste comme une approbation. Elle a eu raison, pensa-t-il. Un bon point pour elle.

Betty avait regagné sa place. C’est dans un silence presque religieux que O’Kearn décacheta l’enveloppe et en sortit les sujets : seize exemplaires, chacun comportant seulement deux feuillets. Il en donna un à ses collègues, en garda un pour lui et fit signe à l’huissier de distribuer le reste aux candidats. Quand chacun eut sa copie, il s’éclaircit la voix et parla sur un ton assez solennel.

— Madame, Messieurs, dit-il, chacun de vous est maintenant en possession des sujets, du sujet plutôt car il est unique, de cet ultime concours. Je vais vous le lire. Vous êtes priés de suivre avec la plus grande attention et de m’interrompre si quelque point ne vous paraît pas clair.

Il fit une pause, tandis que les candidats se penchaient sur leur papier et commença.

« CONCOURS EN VUE DE LA NOMINATION AU POSTE DE PRÉSIDENT DU GOUVERNEMENT SCIENTIFIQUE MONDIAL... »

Puis il interrompit sa lecture et commenta :

— Avant le sujet proprement dit, il vous est rappelé ici le but et les modalités de cette épreuve.

« ... Il est rappelé aux candidats que ce concours, le premier de ce genre, est ouvert aux seuls membres déjà désignés du gouvernement mondial. Ceux-ci ont été jugés les plus dignes de constituer cet organisme à la suite d'un examen qui a permis d'apprécier l'étendue et la qualité de leurs connaissances sur les principales matières intéressant l'avenir de notre Terre et de l'humanité.

L'objet particulier de cette dernière épreuve est donc de désigner celui qui, parmi vous, paraît le mieux qualifié pour présider le gouvernement mondial déjà constitué.

Le candidat qui, d'après le jury des *Nobel* réuni au complet, aura fourni le meilleur travail sur le sujet ci-dessous énoncé, aura *ipso facto* accès aux fonctions de chef suprême.

Le candidat qui, toujours d'après les décisions sans appel du même jury, aura remis la deuxième meilleure composition, sera élu vice-président et appelé à remplacer le numéro un en cas de décès ou d'incapacité de celui-ci.

Les autres candidats seront affectés aux différents ministères, suivant les décisions du président. Chacun recevra cependant un numéro d'ordre correspondant à son classement dans le présent concours, numéro qui servira à promouvoir automatiquement un nouveau vice-président en cas de décès ou d'incapacité de celui-ci.

Le Gouvernement Scientifique Mondial, ou G.S.M., entrera en fonction aussitôt après la proclamation des résultats. Alors cessera l'administration provisoire qu'exerce en ce moment l'assemblée des *Nobel*. Le présent G.S.M. restera en place pendant neuf années entières, sauf avis contraire de la majorité absolue des *Nobel*, devant lesquels il devra se présenter chaque fois qu'une décision d'une portée exceptionnelle sera envisagée et, en tout cas, au moins une fois l'an, pour contrôle de ses travaux. »

O'Kearn interrompit un instant sa lecture et abaissa son papier.

— Ceci est-il clair ?

Après un acquiescement unanime, il reprit :

— Voici maintenant le sujet :

« Les candidats exposeront les grandes lignes du programme qu'ils considèrent le meilleur pour les neuf années de leur mandat et l'orientation, l'impulsion et les priorités, etc., que chacun donnerait à ce programme s'il accédait au poste de président.

Note importante : Ce sujet doit être traité bien entendu dans un esprit scientifique rigoureux, mais les candidats peuvent, s'ils le jugent utile, faire appel à certaines considérations extra-scientifiques, telles que les besoins et les aspirations de la masse populaire. Aucune règle, aucun cadre rigide ne leur est imposé. »

C'était tout. O'Kearn demanda encore une fois si ceci était bien compris et si quelqu'un avait une question à poser. Puis il regarda l'horloge électrique.

— C'est bien. Madame, Messieurs, le concours commence. Nous sommes le dix mai et il est 9 heures 10 minutes. Votre règne devant durer neuf ans, vous le savez, vous avez neuf jours entiers pour composer. Le 19 mai à 9 heures 10 minutes, vos copies seront ramassées. Je vous rappelle que vous n'avez le droit d'utiliser aucun document et je vous souhaite d'heureuses inspirations.

Fawell resta un assez long moment avant de se décider à écrire, regardant certains candidats déjà penchés sur leur bureau. Il échangea un coup d'œil amical avec Betty, puis avec Yranne qui, eux aussi, restaient songeurs, cherchant sans doute à se concentrer avant de se mettre à l'œuvre. Le fait de se sentir en communion d'esprit avec ses amis dissipa peu à peu la tension qui le paralysait depuis le début de la séance. Il était maintenant dispos et sûr de lui.

Son regard se fixa sur l'estrade, où les trois *Nobel* devisaient à voix basse avec, comme toile de fond, juchés sur des piédestals, les bustes de savants célèbres, devenus les patrons de l'ère scientifique. Au début, trois bustes seulement avaient été ainsi disposés à la place d'honneur dans le grand amphithéâtre : celui de Galilée, celui de Newton et celui d'Einstein. Mais ce choix exclusif de physiciens entraîna de

vives protestations de la part des *Nobel* physiologistes et on avait dû leur adjoindre les effigies de quelques grands maîtres dans leur spécialité. Les physiciens avaient cependant obtenu que le buste d'Einstein fût placé au centre et que son piédestal fût un peu plus élevé que celui des autres.

Dans un coin plus modeste de la salle, on apercevait aussi un portrait souriant du citoyen Gary Davis. On ne pouvait le mettre sur le même rang que les génies scientifiques, mais il avait été un des pionniers du gouvernement mondial et il eût été regrettable de ne pas évoquer ici son souvenir.

Sans trop savoir pourquoi, Fawell leur adressa un sourire à tous et se concentra sur son sujet, confiant dans l'issue du concours.

La révolution des hommes de science, « la conspiration des *Nobel* » comme certains l'appelèrent parfois (à tort, car l'initiative n'était pas venue de ceux-ci), prit une forme précise en Californie, au sein d'un petit groupe de savants, dans une cité de l'atome qui s'était créée autour d'un bêtatron géant et de quelques instruments de ce genre, à la fois monstrueux et délicats. Venus là poursuivre des recherches qui les faisaient pénétrer chaque jour un peu plus la structure de la matière, des physiciens du monde entier aimaient à se rencontrer le soir après le travail, comparer des résultats avec ceux de leurs collègues, discuter de telle ou telle théorie ou simplement échanger des idées générales. C'étaient, la plupart du temps, des réunions par petits groupes et à caractère vraiment international. Depuis plusieurs années, savants soviétiques et asiatiques avaient obtenu l'autorisation et pris l'habitude d'effectuer des stages dans la cité de l'atome et conversaient aussi librement que les autres avec les hommes de science les plus qualifiés du nouveau continent et du monde occidental.

Mais si la maturité de l'idée survint là, aussitôt suivie d'une volonté d'action et d'un plan, elle n'était que l'aboutissement d'un long cheminement de l'esprit scientifique, qui se poursuivait depuis longtemps dans tous les pays. Au cours de leurs réunions et de leurs conversations de plus en plus fréquentes, les savants étaient arrivés à considérer qu'ils formaient de par le monde la véritable internationale, la seule valable, celle de la connaissance et de l'intelligence. La science était pour eux à la fois l'âme du monde et la seule puissance en mesure de réaliser les grands destins de celui-ci, après l'avoir arraché aux préoccupations triviales et infantiles de politiciens ignares et bavards. Alors, au cours de nombreux entretiens amicaux, presque fraternels, était peu à peu apparue la vision

d'un avenir triomphant, d'une planète unie, enfin gouvernée par le savoir et la sagesse. Il ne s'agissait encore que de vues confuses et d'aspirations imprécises. Ceux qui les éprouvaient les sentaient fondées sur l'évidence et le bon sens, mais ils étaient loin de prévoir leur réalisation pratique.

L'étincelle jaillit donc, presque simultanément, dans le cerveau de quelques savants relativement jeunes, invités au bungalow que Fawell occupait avec sa fille. Marié très jeune, il avait perdu sa femme alors que Ruth était encore une enfant et, absorbé de plus en plus dans ses recherches, ne s'était jamais remarié. Ruth, qui n'avait guère de goût pour les études, mais les poursuivait cependant pour faire plaisir à son père, remplissait les fonctions de maîtresse de maison, ce qui était facile, étant donné l'insouciance de celui-ci à l'égard des questions matérielles.

Un incident banal fut à l'origine de la subite flambée des esprits, une émission télévisée, qui eut le don d'exacerber les nerfs pourtant solides de quelques collègues conviés à venir boire un verre après une longue journée de travail. Il y avait là plusieurs physiciens de diverses nationalités, ainsi que le mathématicien Yranne qui, outre ses recherches personnelles (il pouvait poursuivre celles-ci n'importe où, n'ayant besoin que d'un crayon et d'une feuille de papier), apportait à plusieurs l'aide de ses talents d'analyste. Mrs Betty Han était également présente. De passage dans la région, elle ne manquait jamais une occasion de reprendre contact avec ses amis.

Après avoir rempli les verres et vérifié que les boissons favorites des invités étaient à portée de leur main, Ruth demanda la permission de se retirer, prévoyant les discussions habituelles à propos des travaux en cours. Mais celles-ci languirent après son départ et furent bientôt abandonnées. Il semblait que tous, sans s'être concertés, fussent la proie d'une idée fixe qui les détournait ce soir de leurs sujets favoris. Après un coup d'œil à ses invités, Fawell brancha alors le poste de télévision. Tous écoutèrent, verre en main, et regardèrent dans une attitude curieuse, sourcil froncé et visage crispé, qui paraissait refléter un sentiment commun d'exaspération. C'était une interview banale, celle d'un homme politique en vue,

donnant son opinion aussi bien sur les problèmes intérieurs du pays que sur les affaires étrangères. Cela dura un quart d'heure. Alors, les propos tenus lui paraissant dépasser les limites de la sottise et percevant le même sentiment chez ses hôtes, Fawell interrompit l'émission d'un geste brutal et regarda ses amis.

— Vous avez entendu comme moi, dit-il. Tous les jours ainsi, ou à peu près, avec très peu de variantes. Les mêmes balivernes déversées continuellement sur les ondes par les hommes qui s'imaginent diriger ce pays.

Un Anglais, qui faisait un stage de quelques mois au bêtatron, l'interrompit pour l'assurer que les mêmes bêtises étaient monnaie courante dans le Royaume-Uni.

— Moi, affirma Yranne, j'ai entendu bien pire en France.

Un Italien déclara que, chez lui, les propos des hommes politiques ne le cédaient en rien en puérilité à ceux qui venaient d'être prononcés. Les mêmes mots « insupportable », « intolérable » furent proférés dans tous les coins de la pièce.

Ils n'avaient pourtant rien entendu d'autre que les clichés habituels des déclarations officielles ou semi-officielles. Un auditeur moyen n'en eût pas été offusqué. Ils s'en souciaient eux-mêmes fort peu d'habitude. Mais ce soir, toute trace de résignation avait disparu.

— Intolérable, vous avez raison, appuya Fawell, sur un ton bizarre, qui fit converger tous les regards vers lui.

Il observa un instant de silence, puis reprit en martelant les syllabes :

— In-to-lé-ra-ble, nous sommes tous d'accord. Quelqu'un me contredira-t-il si j'affirme que ce qui est intolérable ne doit pas être toléré ?

— Ce n'est pas moi, en tout cas, dit le mathématicien Yranne.

— C'est donc notre devoir d'agir...

Il allait poursuivre, quand un nouveau personnage fit irruption dans la pièce. Son entrée précipitée, les cheveux en désordre, la tenue débraillée, en pantoufles et en veste de pyjama, eût surpris, même dans ce cercle d'amis où les cérémonies étaient inconnues, s'il ne s'était agi de l'astronome Zarratoff, actuellement en visite aux États-Unis, qui était venu passer quelques jours chez Yranne, un de ses meilleurs amis. Il

était connu pour ses distractions, ses enthousiasmes subits, la passion qu'il apportait à son métier, passion se traduisant parfois par des élans lyriques, et sa maîtrise au jeu d'échecs, où seul Yranne, parmi les amateurs, pouvait le battre parfois.

— Que vous arrive-t-il donc ? lui demanda Fawell, sans s'émouvoir. Nous ne vous attendions pas ce soir. Yranne m'avait dit que vous étiez en plein travail. Croyez que ce n'est pas un reproche. Au contraire, vous ne pouviez mieux tomber.

Yranne, en effet, avait laissé l'astronome dans sa chambre, dans une attitude qui lui était familière, en contemplation devant une carte du ciel étalée devant lui, ne s'interrompant que pour prendre des notes hâtives entremêlées de calculs complexes. Il connaissait bien son ami et savait qu'il était vain de lui proposer une distraction quand il était ainsi absorbé. Il avait simplement averti Fawell qu'il ne fallait pas compter sur Zarratoff ce soir-là.

— Excusez-moi, dit l'astronome qui semblait égaré. Je n'ai pu y tenir. Il fallait que je parle à quelqu'un. Je me suis enfui de ma chambre... C'est la télévision.

— La télévision ?

Il avala une rasade d'un alcool que Fawell venait de lui verser et expliqua :

— Je travaillais, en effet, mais cela ne marchait pas. Je me sentais enfermé dans un tissu de contradictions. C'est alors que, pour me reposer l'esprit, j'eus l'idée saugrenue de brancher le poste de télévision...

— J'y suis, dit Betty. Il aura entendu l'interview.

— Pas l'interview ! protesta Zarratoff. Pour qui me prenez-vous ? Pour cela, je me suis méfié. J'ai changé de chaîne dès les premières paroles. J'ai pris la chaîne numéro trois. Y êtes-vous maintenant ?

— Et alors ?

— Alors ? Si vous n'avez pas essayé la trois, évidemment, vous ne pouvez comprendre.

— Que donnait-elle ?

— Des jeux !

— Des jeux ?

— Des jeux, répéta l'astronome d'une voix plaintive.

— Je comprends, murmura Yranne.

— Moi aussi, dit Fawell. Je connais, hélas !

Tous les savants partageaient l'émoi de l'astronome et semblaient le plaindre sincèrement, sans qu'il eût été nécessaire de leur donner d'explication. Il tenta de le faire cependant, avec le même accent pitoyable, comme s'il prenait le ciel à témoin de son infortune.

— Des jeux, saisissez-vous ? Ce qu'ils appellent des jeux ! Alors qu'il y a sans doute dans l'Univers des êtres pensants qui nous appellent désespérément sur une longueur d'onde insoupçonnée, eux, ils se divisent en deux groupes d'une douzaine chacun et s'amusent à tirer les bouts d'une corde, aux applaudissements d'une foule en délire. Quand il y a...

— Ça suffit, mon vieux, interrompit Yranne. On te dit que nous avons tous compris et que nous partageons ton indignation. En un mot, ta conclusion ? Tu as trouvé ça ?

— Intolérable, hurla Zarratoff.

Les invités éclatèrent de rire.

— Nous sommes donc tous d'accord, conclut Fawell. Calmez-vous et finissez votre verre. Vous arrivez à point.

On le mit au courant du projet qui était en train de s'ébaucher et la discussion se poursuivit.

— Je disais, reprit Fawell : c'est aujourd'hui notre devoir impérieux de faire cesser cette situation. Nous n'avons pas le droit de laisser le monde courir à sa perte. Dans ce pays, tous les hommes de science seront de cet avis.

— En France aussi, déclara Yranne. Je le garantis.

— Et en Angleterre de même, dit le Britannique. Mais en sera-t-il de même en Union soviétique ?

Zarratoff n'hésita pas à répondre :

— Il y a seulement une trentaine d'années, on pouvait hésiter pour répondre à cette question. Le fait d'être tenus en suspicion par une partie du monde, vous le savez, entretenait chez nous un dangereux esprit nationaliste, dont même nos plus grands savants étaient infectés. Aujourd'hui, alors que cette méfiance semble appartenir au passé, après avoir constaté comme vous l'incompétence de nos dirigeants, je garantis qu'il n'en est plus rien et que tous les hommes de science dignes de ce nom sont partisans d'une organisation rationnelle du monde. J'ajouterai que ceci n'a rien de surprenant. N'avons-nous pas été les pionniers de l'internationalisme ?

Tous applaudirent à ces paroles. Sans consultation préalable, ils parvinrent à une conclusion commune : au stade actuel de l'évolution, un Gouvernement Mondial Scientifique était devenu une nécessité vitale pour l'humanité. Mais des objections se présentèrent, comme il était naturel pour des esprits entraînés à analyser avec objectivité toutes les données d'un problème.

— Les savants du monde entier le souhaitent, d'accord, dit Yranne. Mais il y a les peuples. Il y a la jeunesse.

— Ruth serait d'accord, affirma Fawell, et tous ses amis également.

— Nicolas aussi, dit Zarratoff. Nous en avons parlé souvent.

— Ruth et Nicolas peuvent avoir été influencés par le milieu intellectuel où ils ont vécu... Mais sommes-nous même sûrs de tous les savants ? Les Chinois, par exemple ?

— Betty, c'est à vous de répondre.

— Je crois que je peux vous rassurer sur ce point, dit la Chinoise en plissant ses yeux aux paupières étirées. Je rencontre assez souvent les plus éminents de mes compatriotes et j'ai eu l'occasion de faire, avec prudence, des sondages d'opinion sur l'opportunité d'une telle révolution, car votre projet de ce soir n'est pas nouveau pour moi. Je pressens depuis longtemps que vous serez fatalement poussés à l'action un jour ou l'autre. La conclusion de mon enquête, c'est qu'ils pensent tous comme vous, c'est-à-dire qu'une internationale est indispensable, ceci n'est pas nouveau, mais aussi que la seule valable est la vôtre, la leur, et que le seul gouvernement central capable de s'imposer et digne d'administrer la Terre est un gouvernement scientifique. Ils en ont comme vous assez, croyez-moi, de l'infantilisme de leurs dirigeants. La sottise aussi, hélas ! est internationale.

— Ravi de vous entendre parler ainsi. Mais les peuples ? Votre avis de psychologue à ce sujet ? Admettront-ils cette révolution ?

Mrs Betty Han prit son temps avant de répondre et ses yeux se plissèrent davantage, indice chez elle d'une intense réflexion.

— C'est possible, dit-elle enfin. Ce sera difficile. Je voudrais savoir d'abord comment vous envisagez votre action. Avez-vous établi un plan pratique pour prendre le pouvoir ?

Ils se regardèrent, assez embarrassés. Aucune ébauche de plan n'avait vu le jour, encore moins un plan pratique. Mais ni Fawell ni les autres physiciens ne s'en inquiétaient beaucoup. Ils savaient qu'une idée juste finit toujours par trouver une application ou, comme ils disaient dans leur langage, que l'expérience confirme tôt ou tard une théorie exacte. Or, leur idée de base était inattaquable. Le mathématicien Yranne l'énonça une nouvelle fois, en la condensant sous la forme pure d'un syllogisme aux prémisses évidentes :

— Ce qui est intolérable ne peut être toléré. Or, l'émiettement du monde en une poussière de nations dirigées par des ânes est intolérable. Donc, il faut mettre fin à cet état.

— Il y a tout de même des difficultés pratiques, insista Betty.

— N'avons-nous pas l'habitude de surmonter toutes les difficultés ?

— Où sont les difficultés ? intervint Zarratoff avec véhémence. Nous avons en face de nous des ignorants et nous avons la puissance que donne la connaissance. Vous autres, physiciens, n'êtes-vous pas les inventeurs d'armes irrésistibles ?

— Nous les avons créées, mais nous n'en sommes plus les maîtres, hélas ! déplora Fawell. Nos découvertes sont maintenant entre les mains d'une armée d'industriels, de techniciens et d'ouvriers. Il nous faudrait l'appui total de ceux-ci pour pouvoir parler en maîtres et nous imposer par la menace. Pouvons-nous compter sur leur collaboration loyale ? Le voulons-nous ? J'y vois, pour ma part, un grave péril.

Il n'était pas le seul à nourrir cette crainte. Rien n'était plus opposé à l'esprit des savants que celui de la technique industrielle. Après un court débat, tous convinrent qu'une telle alliance serait dangereuse et contraire à l'idéal de leur révolution, qui était celui de la science pure.

— En admettant que nous réussissions ainsi, conclut Yranne, notre entreprise aboutirait fatalement à la conquête du monde par une mafia de grands industriels, avec des buts terre à terre et une administration mécanique, orientée vers le développement des facilités matérielles...

— Dont nous ne voulons à aucun prix, interrompit Fawell avec éclat, après en avoir vu des exemples à une échelle réduite dans ce pays.

— ... Ou bien à une dictature du prolétariat sur le monde...

— Perspective qui nous paraît aujourd'hui catastrophique, s'écria cette fois le Russe Zarratoff.

— C'est aussi mon avis, approuva Mrs Betty Han.

Fawell exprima avec force sa conviction que techniciens et industriels seraient sans doute utiles, mais que la science devait conserver le contrôle absolu et la direction de l'action envisagée. Tous furent d'accord sur ce point.

— Il faudrait donc la menace d'une arme nouvelle, imparable, dont les savants auraient gardé pour eux le secret, reprit Zarratoff. Cela n'existe-t-il pas ? Je ne suis, moi, qu'un théoricien de l'astronomie et Yranne qu'un mathématicien, incapables l'un et l'autre de réalisations pratiques. Mais vous autres, physiciens, n'avez-vous pas dans la manche quelque petit rayon de la mort imparable, dont la seule menace amènerait à merci tous ces imbéciles ?

— Impossible, répliqua Fawell. Je ne dis pas qu'une telle invention soit inconcevable si nous nous y attelions sérieusement, mais là encore, la réalisation pratique exigerait le concours de l'armée technique et industrielle. Nous sommes ramenés au problème précédent.

— Si votre physique seule est incapable d'exercer une action matérielle, ce n'est guère encourageant pour nos projets.

— Écoutez, Zarratoff, dit Fawell, je vais vous raconter une anecdote qui vous fera réfléchir sur nos possibilités. Cela s'est passé, il y a quelques années, au laboratoire de O'Kearn, le plus grand physicien vivant, où je travaillais alors. Il avait déjà reçu le prix Nobel. J'étais le plus ancien de ses assistants et je faisais fonction de chef de ce laboratoire, O'Kearn en étant l'âme.

J'étais là depuis deux ans, avec une douzaine de chercheurs plus jeunes que moi, mais tous qualifiés (le patron me priait d'éliminer sans pitié les incapables ou même ceux qu'il soupçonnait de manquer d'imagination). Tous possédaient déjà des titres universitaires enviés et plusieurs années de pratique de la physique. De ce laboratoire sont sorties des découvertes importantes.

— Nous savons tous cela.

— Bon. Outre des appareils très délicats, nous avions quelques moteurs électriques ordinaires et, en particulier, un moteur synchrone de modèle courant, d'assez faible puissance, un ou deux kilowatts si j'ai bonne mémoire, comme on en trouve dans tous les ateliers. Un machiniste prenait soin de ces engins.

Un soir, je quittai le labo, laissant là deux de mes meilleurs chercheurs, qui désiraient poursuivre une expérience pendant quelques heures encore. J'étais chez moi, prêt à me mettre au

lit, quand un des deux vint frapper à ma porte. Il avait une mine assez déconfite.

« Qu'est-ce qu'il y a », demandai-je, « un accident ? »

J'étais inquiet, car l'expérience en cours mettait en jeu une énergie considérable et risquait, si elle était mal conduite, de pulvériser le laboratoire avec une partie de la ville. Mais je faisais confiance à mes deux assistants. J'avais raison ; il me rassura vite.

« Non. Un tout petit ennui, mais qu'il vaudrait mieux régler assez vite. J'ai préféré venir vous demander conseil. »

« Vous avez bien fait. De quoi s'agit-il ? »

« Voilà... c'est le moteur synchrone. »

« Qu'est-ce qu'il a, le moteur synchrone ? Il est en panne ? »

« Au contraire. »

« Comment, au contraire ! »

Il paraissait de plus en plus penaud.

« Il tourne ! », dit-il sans oser me regarder.

« Quoi ? Il ne tourne pas rond ? Parlez donc ! », fis-je, impatienté.

Il finit par m'avouer, rougissant de confusion : « Il tourne et je ne sais pas l'arrêter. Joë est parti en oubliant de le faire. Je ne connais rien au tableau de contrôle et une fausse manœuvre peut causer des dégâts. »

Joë était notre machiniste. J'ai oublié son nom, mais je le revois encore : un négro placide, sans culture, mais très consciencieux dans son travail. C'était la première fois qu'il commettait une négligence.

J'eus un petit sifflement railleur.

« Peste ! le problème est en effet d'importance. Déranger le chef de laboratoire pour tourner une manette et appuyer sur un bouton ! Et vous êtes seul, là-bas ? »

« Non, il y a l'autre assistant. Seulement... »

« Seulement ? »

« Il est aussi ennuyé que moi. Il ne sait pas non plus arrêter le moteur. On ne peut tout de même pas le laisser tourner toute la nuit ? »

Là, il avait raison. Malgré mon humeur de dogue, je compris que je devais y aller. J'enfilai des vêtements par-dessus mon pyjama et, en bougonnant, je m'apprêtai à le suivre.

J'avais fait tous ces gestes sans même réfléchir, maudissant seulement ma responsabilité. Nous nous dirigeons vers le labo qui, heureusement, n'était pas très éloigné. Une pensée m'envahit soudain et je ralentis le pas.

« Tout de même », lui dis-je, « ne croyez-vous pas qu'il eût été plus simple d'aller réveiller Joë ? »

Il leva les yeux au ciel et me répondit qu'il faisait chercher Joë depuis deux heures, mais que Joë était introuvable. Ceci accentua ma mauvaise humeur et l'embarras dans lequel je me trouvais moi aussi, car, je dois vous le confesser, moi qui travaillais là depuis deux ans, je venais de m'apercevoir que j'ignorais complètement les manœuvres à faire pour arrêter le moteur.

— Je l'avais deviné, fit Betty.

— Cependant, je ne pouvais plus reculer et nous pénétrâmes dans le labo. Le moteur tournait rond, me sembla-t-il, sous le regard inquiet de l'autre assistant, qui poussa un soupir de soulagement à ma vue. Je passai un moment très pénible, indécis devant le tableau de contrôle, sans oser toucher un bouton de peur de provoquer un accident. J'hésitai, puis je pris le parti d'avouer ma confusion aux deux jeunes gens et d'en rire avec eux.

« Il faut tout de même en sortir, dis-je enfin. Il doit bien y avoir quelque part un diagramme de montage qui nous mettrait sur la voie. »

Nous nous mîmes à fouiller dans toutes les armoires, tous les tiroirs. Peine perdue. Pas l'ombre d'une indication au sujet de ce tableau, dont Joë faisait soigneusement reluire les cuivres tous les jours. Le moteur continuait de tourner et son ronronnement nous exaspérait comme un sarcasme.

Nous étions là, tous trois, essayant de suivre des câbles qui se perdaient sous l'ébonite, quand la porte fut poussée et nous eûmes la surprise de voir apparaître O'Kearn lui-même. Le patron rentrait à pied du cinéma, avait vu de la lumière et était venu voir ce qui se passait. L'humiliation de devoir lui avouer

notre incompetence fut tempérée par le soulagement de voir nos ennuis terminés. Sans plus tarder, je le mis au courant de la situation.

Il eut la même suite de réactions que moi. Son œil s'éclaira tout d'abord d'un sourire narquois, puis il témoigna de la mauvaise humeur et, tout d'un coup, son visage se rembrunit. Je compris aussitôt. Lui, le plus grand savant de l'époque, lui qui avait créé ce centre de recherches, il était incapable d'arrêter ce vulgaire moteur. Nous nous regardâmes dans les yeux. Il a le sens de l'humour et prit lui aussi le parti d'éclater de rire.

Le reste de l'histoire est sans intérêt. J'établis un tour de surveillance pour les jeunes assistants, qui passèrent le reste de la nuit à se relayer devant le moteur. Je ne sais pas trop pourquoi d'ailleurs ; s'il lui avait pris fantaisie de ne plus tourner rond, personne n'aurait su y porter remède. Tout au plus étions-nous capables de mettre de temps en temps quelques gouttes d'huile dans un palier, comme je me rappelais l'avoir vu faire à Joë. Finalement, tout se passa bien et quand le dit Joë se présenta le lendemain matin, l'appareil s'arrêta sagement dès qu'il eut appuyé sur un bouton. Je n'ai pas besoin de vous répéter les injures dont nous accablâmes le malheureux... Voilà, Zarratoff.

— Je comprends, dit Yranne. Dommage, car j'avais une suggestion intéressante à faire : vous, savants atomistes, les maîtres de l'énergie, que n'imaginez-vous un procédé pour modifier l'axe de rotation de la Terre, bouleversant ainsi tous les climats. Personne ne résisterait à la menace d'un tel cataclysme. Vous allez me répondre que ce serait un jeu pour vous, mais qu'il vous faudrait une armée de Joë.

— Sans doute, mais d'abord, vous savez fort bien que c'est irréalisable dans l'état actuel de nos connaissances.

— Je le sais, moi, insista Yranne, qui tenait à son idée. Nous le savons tous ici, mais pas les brutes qui nous gouvernent. Répandez la rumeur que vous avez fait une découverte de ce genre. Un peu de publicité autour, et vous agitez la menace. Ils ont considéré la bombe atomique comme un miracle. Ils sont tout prêts à accepter l'idée d'un autre prodige de votre part. Ils

avalèrent cette bourde comme une pastille et prendront peur. Je parle très sérieusement.

— Parbleu, interrompit Zarratoff. J'ai eu, une fois dans ma vie, un entretien avec un ministre. Je me suis aperçu au bout de deux minutes qu'il était très fier de savoir que la Terre tourne autour du soleil. Sa connaissance du monde n'allait pas plus loin. Il ignorait que le soleil est une étoile ; quant à la Galaxie, c'était pour lui un mot poétique sans aucune signification réelle.

— Qu'en pense la psychologue ? demanda Fawell.

— Je pense, en effet, que nous pourrions leur faire avaler n'importe quelle sottise avec un peu d'habileté, mais je ne crois pas que ce soit une bonne politique. Une menace de cette sorte nous déconsidérerait aux yeux du monde, je veux dire des peuples, et nous avons besoin de leur appui, au moins de leur bienveillante neutralité. On nous accuserait de vouloir instaurer une dictature. Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder.

— Comment alors ?

La Chinoise observa un silence, plissant un peu plus ses beaux yeux bridés.

— Notre force réside dans notre réputation de sagesse. Nous devons conserver à tout prix et renforcer cette réputation... Une révolution consentie par tous, voilà. Ne vous récriez pas. Je crois, moi, que c'est extrêmement facile ; beaucoup plus simple que votre ultimatum accompagné de menaces. Il suffit de convaincre tous les chefs de gouvernement de nous céder le pouvoir.

— Il suffit !... Ils n'accepteront jamais.

— Ils accepteront, affirma Betty, et les peuples seront avec nous si notre plan est présenté avec adresse et appuyé par des autorités indiscutables. Après la première surprise et quelques réactions de mauvaise humeur, je suis persuadée que, non seulement ils s'inclineront, mais qu'ils nous seront reconnaissants de les délivrer d'un fardeau insupportable, de fonctions devenues disproportionnées avec l'étroitesse de leur esprit.

— Il est certain, remarqua Fawell, qu'une évolution semble s'être produite ces dernières années au sein des sectes politiques. Une certaine appréhension du pouvoir est apparue,

en même temps que la conscience encore confuse que prennent les leaders de leur médiocrité et de leur incompetence en face des problèmes de notre temps. Je me rappelle au moins deux exemples dans le monde où il y eut des difficultés pour l'élection d'un chef d'État. Les candidats hésitaient à se présenter et ceux qui finalement le firent manquaient d'enthousiasme.

— Vous voyez bien. Offrons-leur une occasion de disparaître avec dignité, ils ne la laisseront pas passer. Et l'opinion nous approuvera. À la suite d'une longue et triste série d'expériences, qui leur apparaissent maintenant sous leur vrai jour, c'est-à-dire catastrophiques, les peuples commencent aussi à s'apercevoir qu'ils ont toujours été gouvernés par des incapables. Cependant, je répète qu'il nous faudra agir avec adresse et mettre tous les atouts dans notre jeu.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je vois au moins deux conditions essentielles à la réussite. La première, c'est que le projet soit patronné et présenté par des personnalités scientifiques indiscutables. Comprenez-moi bien...

Ici, Mrs Betty Han fit une pause, puis reprit en baissant un peu la voix :

— J'entends par là, non seulement des savants, mais des *célébrités*. Des hommes dont le monde ne discutera pas les affirmations, parce que, pour les peuples comme pour les dirigeants, leur titre est synonyme de savoir et de sagesse... Je ne veux pas vous vexer, Fawell, pas plus que vous, Yranne, je sais que vous êtes aussi calés et même plus que beaucoup de ceux auxquels je fais allusion, mais vous n'avez aucune chance d'obtenir une adhésion générale si vous présentez le projet de gouvernement mondial comme le vôtre. Seuls, les autres sont capables d'enlever le morceau.

Un long silence réfléchi accueillit ces paroles.

— Je comprends, murmura enfin Zarratoff.

— Moi aussi, dit Fawell. Vous voulez parler des *Nobel*.

— Précisément. Nous devons les avoir avec nous et même les persuader de prendre l'initiative du projet. Sans eux, nous ne pouvons rien. Avec eux, nous pouvons tout.

— Oui, les *Nobel* sont une condition du succès, murmura pensivement Fawell. La psychologie a du bon.

Après un nouveau temps de réflexion, tous furent du même avis. Mrs Betty Han reprit la parole :

— Notre ligne de conduite est alors tracée. Fawell, vous êtes resté lié avec le plus célèbre d'entre eux et le plus influent. C'est lui, c'est O'Kearn qu'il vous faut d'abord contacter et convaincre.

Le physicien n'hésita pas et se leva.

— Je vais prendre l'avion cette nuit pour New York, dit-il. Je verrai O'Kearn demain matin. Mais il ne doit pas penser qu'il s'agit du coup de tête d'un isolé. Vous viendrez avec moi.

Après un nouveau débat, il fut décidé qu'une délégation se présenterait devant le doyen des *Nobel* : Fawell, Yranne, Mrs Betty Han et Zarratoff. À eux quatre, ils avaient assez de poids et représentaient un domaine scientifique suffisamment étendu et varié pour parler au nom de tous. Ceci décidé, Fawell demanda encore à Betty :

— Vous nous avez parlé de deux conditions essentielles pour la réussite, Betty. Quelle est la deuxième, d'après vous ?

— L'enthousiasme. Il sera nécessaire de créer un courant passionnel autour de notre dessein...

Tous la regardèrent avec curiosité. C'est que Mrs Betty Han avait une manière bien à elle de parler d'enthousiasme et de passion. Elle y mettait le sang-froid d'un mathématicien démontrant un théorème de géométrie. Elle reprit :

— Le concours des *Nobel* peut déjà amorcer un mouvement de ce genre. Je doute que cela suffise.

— Alors ?

— Alors, nous chercherons plus tard des moyens de le provoquer. Il en existe.

Comme ils se séparaient pour faire leurs préparatifs, Fawell remarqua le visage absent du mathématicien Yranne, qui contrastait avec l'animation de ses collègues.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda-t-il. N'êtes-vous pas d'accord pour faire appel à O'Kearn et aux *Nobel* ?

L'autre secoua la tête.

— Une simple idée baroque, dit-il. Sans queue ni tête. Cela ne vaut pas la peine de s'y arrêter.

— Mais encore ?

Yranne éclata de rire.

— Après votre histoire, je me suis soudain demandé s’il ne serait pas préférable de faire appel à Joë.

C'était le quatrième jour du concours. Les treize candidats regagnèrent leur place dans le grand amphithéâtre, où trois *Nobel* se relayaient pour les surveiller. Fawell sortit de sa serviette des feuillets noircis et les relut rapidement. C'était son travail des trois journées précédentes. Il avait deux motifs de satisfaction : d'abord, la conscience d'avoir bien traité son sujet ; ensuite, il se sentait l'esprit plus libre, ayant terminé une étape nécessaire mais assez ennuyeuse pour lui. Il allait enfin pouvoir aborder aujourd'hui les points essentiels.

Cette première partie de son programme traitait du règlement aussi rapide que possible des problèmes matériels entravant le développement du monde, en le maintenant dans un état de santé malsain et dans une anxiété permanente. S'il donnait à ces questions la priorité numéro un, c'était aussi bien parce qu'il estimait que rien de sérieux ne pourrait se réaliser sur la Terre tant que les hommes souffriraient de la faim, de la maladie et de l'esclavage du travail, que dans l'intention assez machiavélique de provoquer un effet de surprise chez les examinateurs. Ceux-ci s'attendaient sans doute à ce que lui, un spécialiste de la physique nucléaire, mobilisât d'urgence le monde pour un programme accéléré et enfin cohérent de recherches atomiques. C'était en fait ce que son instinct et sa foi scientifique lui suggéraient tout d'abord. À la réflexion, il lui apparut qu'un travail d'organisation préalable était indispensable et que s'imposer ce délai était la marque d'un esprit aux vues hautes et lointaines, tel que doit être celui d'un chef d'État mondial.

Il se rappelait, en outre, une discussion assez vive opposant les *Nobel* au cours d'une réunion où la structure d'un tel État était envisagée. Les physiciens n'avaient dans l'esprit que les progrès de leur science, c'est-à-dire l'accès à la connaissance

complète de la matière inorganique par l'analyse de ses particules infinitésimales. Ils s'étaient entendu sèchement rappeler par leurs collègues physiologistes et médecins que la planète Terre était un élément non négligeable du monde, ce qu'ils avaient tendance à oublier, que celle-ci était habitée par des êtres possédant une qualité appelée la Vie, en particulier des hommes possédant un organisme animal sujet à toutes sortes de besoins et de misères, que la science aurait tort de mépriser. Si les cellules de cet organisme pouvaient, en dernière analyse, se résoudre en atomes et en électrons, ce n'était pas une raison pour en négliger la structure propre, ainsi que l'étude biologique, en vue de l'amélioration et de l'évolution harmonieuse de notre espèce. Contre son inclination instinctive, Fawell décida donc de s'occuper d'abord des hommes et de leur vie matérielle.

Pour traiter ce problème, il avait estimé que le premier point était de déterminer la population optima de la Terre, compte tenu des ressources qu'on pouvait attendre de celle-ci. Il avait discuté cette question, faisant appel à des réminiscences de lectures variées, servies par une mémoire sans défaut, regrettant toutefois de ne pas avoir une documentation complète pour une évaluation plus précise. Cependant, le chiffre auquel il parvint lui parut une approximation raisonnable et il le donna comme tel : quatre milliards d'êtres humains environ. Il énumérait des raisons extrêmement convaincantes, montrant qu'il était impérieux de s'en tenir à ce chiffre.

Il eut soin de souligner toutefois, à ce sujet, qu'il n'était pas question pour lui d'inaugurer une ère de bébés-éprouvettes, telle que celle décrite par Aldous Huxley. C'était une de ses préoccupations essentielles de ne pas tomber dans ces excès et la plupart des savants de son âge pensaient comme lui. La régulation des naissances devrait être sans doute imposée au début par une discipline stricte, mais devant les énormes avantages qu'elle comporterait, il était prévisible que le monde s'y soumettrait bientôt de bonne grâce.

Trois années étaient le délai prévu pour le règlement de ces problèmes préalables. Se contentant d'en énumérer les principaux, il en avait étudié deux à fond, qui lui paraissaient les

plus urgents et les plus propres à frapper l'imagination : la faim dans le monde et le cancer.

Il montrait que le problème de la faim était relativement aisé à résoudre et que, s'il ne l'avait pas été jusqu'alors, c'était à cause de la paresse, de l'impéritie et du manque de coordination des gouvernements. Une solution provisoire lui serait apportée dès les premiers mois par la mobilisation de tous les transports militaires devenus disponibles, et Dieu sait s'il en existait ! La seule capacité des flottes de guerre avec leurs gigantesques vaisseaux, leurs dizaines de milliers d'avions et d'hélicoptères, libérés d'un trait de plume, suffirait amplement (il en fournit la preuve avec des chiffres) à apporter les énormes surplus des pays trop bien pourvus aux régions infortunées, souffrant périodiquement de la famine. En même temps, une étude approfondie, tenant compte de la densité de population optimale, permettrait de déterminer la surface exacte de terres à cultiver dans telle ou telle partie du monde, la quantité et la qualité des engrais nécessaires, dont la fabrication serait aussitôt mise en train, et d'entreprendre rapidement les travaux d'irrigation indispensables à une échelle encore jamais sérieusement envisagée. D'après le plan qu'il proposait, une proportion notable des déserts actuels serait ainsi rendue fertile et le problème de la faim définitivement réglé, en trois années au plus.

Il donnait à son administration éventuelle le même laps de temps pour éliminer le cancer. Là aussi, sans être un spécialiste, il possédait des données assez précises pour porter le jugement suivant et le justifier par des chiffres au moins approximatifs : « Étant donné l'avancement des recherches, recherches cependant désordonnées, sans cohésion entre les divers pays, effectuées la plupart du temps avec des moyens misérables, faute de crédits, étant donné surtout la qualité des chercheurs... » (ceci était un coup d'encensoir habile sous le nez des *Nobel* physiologistes, dont il pressentait les réticences à admettre un physicien au poste suprême) « ... tout laisse prévoir que ces travaux aboutiront très vite le jour où ils seront harmonisés et convenablement financés. Il ne s'agit, c'est ma conviction, que de constituer un organisme, dans le genre de la

N.A.S.A., n'ayant certes pas le même objet, mais possédant le même esprit de victoire inéluctable, auquel on fixera comme *but unique* de débarrasser l'humanité du cancer dans un délai de trois années, et de fournir à cet organisme les moyens proportionnés à cette tâche. »

À propos de ces moyens et du financement des entreprises, sans donner trop de détails qu'il n'estimait pas entrer dans le cadre de son étude, Fawell montrait qu'il ne les perdait jamais de vue. Il énumérait en quelques paragraphes les ressources énormes dont disposerait son gouvernement, du simple fait qu'il serait mondial, réalisant ainsi d'impressionnantes économies par rapport aux gaspillages des administrations précédentes. L'une de celles-ci sautait aux yeux, non la plus importante, certes, mais il jugea bon de la mentionner en premier, et même avec un soupçon d'humour, ce que certains *Nobel* appréciaient parfois : c'était la disparition immédiate des ministères des Affaires étrangères dans tous les États.

Les autres seraient bien plus importantes et presque aussi évidentes : suppression également de tous les ministères de la Guerre. Disparition des armées et des armements, sauf ceux qui seraient mis à la disposition du gouvernement pour le maintien de l'ordre. Concentration enfin de tous les autres ministères en quelques organismes centraux, infiniment moins onéreux que l'éparpillement d'autrefois.

Bien d'autres questions étaient à régler pour un aménagement convenable de la planète. Faute de temps, Fawell s'était résigné à seulement les mentionner, donnant une simple esquisse des solutions possibles. Il avait ainsi traité du commerce, de la monnaie, du langage, de la réglementation du travail, proposant pour chaque problème délicat la création d'un organisme adéquat. Il évoquait encore l'exemple de la N.A.S.A., lequel prouvait qu'à peu près n'importe quel résultat peut être obtenu avec des moyens puissants et une rationalisation des méthodes. Si certaines réalisations de la N.A.S.A. n'étaient ni aussi importantes ni aussi urgentes que bien d'autres au point de vue strictement scientifique, la responsabilité en revenait aux politiciens qui les avaient imposées. (Fawell savait que la plupart des *Nobel* avaient été opposés, en son temps, au projet

Apollo.) Ce serait à l'avenir au gouvernement des savants de fixer les tâches, avec un ordre de priorité raisonnable, et il paraissait évident que de tels organismes mèneraient à bien les missions les plus difficiles.

Après avoir ainsi traité des problèmes matériels et dressé le plan des mesures à prendre pour mettre de l'ordre sur une planète jusqu'alors abandonnée à l'anarchie et à l'incurie, Fawell aborda donc ce jour-là le domaine spirituel, l'essence noble et précieuse, dont le développement était en même temps la raison d'être et le but idéal d'un État mondial scientifique. Il tenait là enfin un sujet digne de lui, qui surexcitait tous ses nerfs, exigeant autant de foi et de passion que de sagesse.

Car, en ce début du XXI^e siècle, l'*esprit* tenait une place prépondérante dans les préoccupations de Fawell, comme dans celles de Yranne, de Zarratoff et de la plupart des savants révolutionnaires, lesquels d'autre part se considéraient comme des matérialistes. Pour eux, la science était une philosophie, presque une religion ; une religion dont le dieu énigmatique et pour le présent inaccessible était l'essence de l'univers, dont les seuls rites admis étaient la recherche perpétuelle, dont le dogme, la connaissance de cet univers, avait ceci de singulier qu'il était chaque jour remis en question, abandonné, repris, rénové, recréé, à la suite de spéculations laborieuses parfois traversées d'un éclair de génie et d'expériences sans cesse recommencées.

Le positivisme rigoureux du XIX^e était loin. Einstein, avec une petite phrase, en avait défini les limites : *une théorie peut être vérifiée par l'expérience, mais aucun chemin ne mène de l'expérience à la création d'une théorie*. Plus tard, il avait souvent parlé de *religiosité cosmique* et cette formule séduisait encore des astronomes comme Zarratoff. À sa suite, dès la deuxième moitié du XX^e siècle, la métaphysique dédaignée depuis Descartes avait recommencé d'envahir la science ; la physique tout au moins car, assez curieusement, la plupart des

biologistes ne participaient pas à cette tendance et la réprouvaient au nom de l'austérité intellectuelle, continuant à soutenir que rien n'existe en dehors de l'expérience. Mais des physiciens comme Fawell et des passionnés de cosmogonie comme Zarratoff en étaient imprégnés. Peut-être ceci était-il dû au fait que leurs domaines respectifs, l'infiniment petit et l'infiniment grand, échappaient souvent à toute observation directe à mesure que leur pénétration voulait se faire plus profonde, obligeant leur intellect à spéculer pour pallier l'imperfection des instruments et, parfois, à peupler l'invisible de mystères.

Si, au XX^e siècle, un déviationnisme temporaire avait paru un moment orienter la science vers une industrialisation sans âme et sans but avouable, dirigée par des états-majors de robots et d'ordinateurs, les vrais savants n'étaient pas responsables de ces hérésies et la réaction ne fut pas longue à se produire. Le véritable objet de cette science fut d'abord affirmé par un petit nombre de penseurs : c'était l'acquisition de la connaissance, la pénétration progressive des secrets de la nature. Aujourd'hui, en cette aube du XXI^e siècle, ceci ne faisait plus aucun doute pour les esprits évolués et ils considéraient cette connaissance comme le seul but noble que l'on pût assigner à l'humanité. Les progrès matériels, les techniques ne les intéressaient guère en eux-mêmes. Ils avaient juré de toujours maintenir ordinateurs et autres machines au rang d'outils, commodes et ingénieux sans plus. Si Fawell admettait, s'il considérait même indispensable le développement des applications pratiques de la science, c'est seulement parce que celui-ci permettrait de décharger l'humanité de travaux grossiers et abêtissants, la mettant ainsi à même de consacrer une partie de plus en plus importante de son temps au seul véritable progrès reconnu par lui : l'acquisition de la connaissance sacrée. Tel était l'esprit des savants de ce siècle. C'est ainsi fascinés qu'ils projetaient de mobiliser toutes les ressources de la Terre au service de leur idéal, ces richesses inestimables jusqu'alors gaspillées, détournées de leur raison d'être naturelle par des questions dérisoires de patries, de propriété, ou par des croyances

surannées basées sur la superstition, les rêves de faux prophètes et, en général, la négation de la réalité.

Il y avait, certes, des nuances dans l'idée que les physiciens se faisaient du nouveau dieu. Il s'agissait pour les uns d'une création absolue de l'esprit humain, pour les autres, d'une découverte et d'une conquête. Les premiers parlaient d'émergence. On pouvait découvrir chez eux l'influence lointaine de Bergson, mais ils citaient plus volontiers certaines formules du Pr Samuel Alexander pour caractériser leur foi. Le monde tend vers la Divinité, disaient-ils, et ils ajoutaient comme lui : ce n'est pas un dieu qui a créé le monde, mais au contraire le monde qui est en train de créer Dieu, après être passé par l'intermédiaire de l'homme.

Les autres, de tendance panthéiste, avaient subi des influences diverses, depuis Thalès, avec son : *toutes les choses sont pleines de dieux*, jusqu'à Teilhard de Chardin, en passant par le matérialisme dialectique du Pr J.B.S. Haldane, et par un certain nombre de poètes philosophes, dont Zarratoff se plaisait à citer certaines formules saisissantes comme celle-ci : *la goutte d'esprit dans la matière*¹. Mais les physiciens de ce groupe se réclamaient surtout du père Teilhard, interprétant ainsi ce qu'ils considéraient comme sa pensée essentielle : la matière inerte n'existe pas. L'évolution obéit à un dessein cosmique. Commencée au stade de l'atome par la puissance de cette conscience cosmique diffuse dans chaque particule infinitésimale, poursuivie à l'échelle humaine avec une concentration de moyens infiniment plus importante, elle doit aboutir à une identification totale avec l'Univers, par la pénétration complète de ses mystères.

Il y avait sans doute pas mal de divergences entre ces formules simples et la foi chrétienne du père jésuite, qui eussent peut-être incité celui-ci à les renier comme ses disciples, mais les savants considéraient ces divergences comme des détails insignifiants. Pour Fawell, qui faisait partie de cette école, s'il rejetait à peu près tout ce qu'il y avait de chrétien dans le credo

¹ Henri Fauconnier (Malaisie).

de Teilhard, cela ne diminuait en rien l'admiration qu'il lui portait. Le dieu qu'il poursuivait, lui, dans ses recherches passionnées sur la matière, il l'appelait essence de l'Univers, mais qu'on lui donnât le nom de Christ universel, que l'évolution fût baptisée christo-genèse, et point Oméga la limite de connaissance totale qui marquerait la fusion, c'étaient pour lui de simples questions de vocabulaire sans la moindre importance. Tel n'était pas toujours le point de vue des amis avec lesquels il aimait s'entretenir sur ce sujet. Yranne et Zarratoff, par exemple, critiquaient assez sévèrement l'essai de synthèse faite par le savant religieux entre sa science et sa foi, allant même jusqu'à l'accuser de jésuitisme.

Assez bizarrement, lorsqu'une discussion de ce genre était engagée, Mrs Betty Han, qui avait toujours au moins un pied sur terre et dont l'esprit était probablement le moins porté vers la religiosité cosmique, prenait vigoureusement la défense et du savant et du jésuite. Elle le faisait d'ailleurs d'une manière assez singulière et teintée d'ambiguïté. Cette synthèse, affirmait-elle, représentait à ses yeux professionnels de psychologue le plus prestigieux exemple qu'elle connût des efforts désespérés accomplis par l'esprit humain pour contraindre artificiellement à s'accorder des éléments disparates et même parfaitement contradictoires. Elle ne pouvait s'empêcher d'admirer sans réserve cette tentative passionnée, presque réussie, et soutenait que, s'il y avait jésuitisme, c'était un trait de jésuitisme génial, devant lequel elle s'inclinait et qui soulevait son enthousiasme. Mais quand elle allait jusque-là, les autres la regardaient en silence avec un sourire perplexe, car l'image d'une Betty *enthousiaste* était déconcertante, pour ne pas dire saugrenue, aux yeux de ceux de ses amis qui la connaissaient bien.

Qu'ils eussent la vision de la création totale d'un dieu, ou de sa découverte et de son assimilation, les physiciens s'accordaient assez bien sur un idéal situé dans l'avenir et sur une sanctification de la connaissance. Les biologistes, eux, mettaient aussi la connaissance au premier rang de leurs préoccupations (c'était même là à peu près la seule vue philosophique commune aux deux classes de savants), mais ils

se défendaient farouchement contre toute tentation métaphysique.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Pendant la première moitié du XX^e siècle, quelques-uns parmi eux firent même de brillants efforts pour démontrer, à l'aide des mathématiques du hasard et avec des exemples mettant en relief des singes tapant à la machine, que l'apparition du cerveau humain était un phénomène si improbable qu'il équivalait à une impossibilité, sans une direction supranaturelle de l'évolution. Ce raisonnement était aujourd'hui critiqué, aussi bien d'ailleurs par les biologistes contemporains que par les physiciens. Les premiers objectaient que si les combinaisons d'atomes ayant abouti au cerveau et à la conscience étaient effectivement quasi impossibles, toute autre combinaison eût présenté le même caractère de quasi impossibilité. De même, dans une loterie comportant des milliards de milliards de milliards de numéros, il faut bien qu'un de ces numéros sorte, portant un certain nombre, le tirage de ce numéro particulier présentant alors *a priori* un caractère aussi miraculeux que l'organisation du cerveau humain. Il n'y avait donc aucun inconvénient intellectuel pour eux à admettre celle-ci comme un effet du hasard, ce qu'ils faisaient, un hasard si extraordinaire qu'il n'y avait aucune chance pour qu'il se fût reproduit dans l'univers.

Les physiciens, matérialistes convaincus au sens que ce terme avait tendance à prendre, n'admettaient pas davantage l'idée d'une puissance *supranaturelle* dirigeant l'évolution. Fawell reprochait simplement au raisonnement des anciens biologistes mathématiciens de traiter les atomes comme des billes et les corps matériels comme des sacs de billes. À ceux-ci, il convient en effet d'appliquer le calcul des probabilités, illustré si l'on veut par des exemples de singes tapant à la machine. Mais toutes ses réflexions et ses expériences sur les particules infinitésimales l'avaient peu à peu convaincu que les corps matériels n'étaient en aucune façon des sacs de billes inertes. La matière, pour lui, c'était bien autre chose... *Sainte Matière*, disait-il souvent, formule encore empruntée au père Teilhard dont il connaissait des passages par cœur, matière qui, par sa

nature même, avait enfanté l'esprit, probablement sur bien d'autres planètes que la Terre.

Savants biologistes et physiciens avaient donc pas mal de points de divergence. Ceci ne donnait lieu que rarement à des discussions, car ils ne se fréquentaient guère, mais s'exprimait en appréciations sarcastiques faites de loin et où, d'une manière assez paradoxale, le même terme était employé par les uns et les autres avec un sens différent pour stigmatiser les errements philosophiques du clan adverse. *Anthropocentrismes* traduisait le mépris de O'Kearn, par exemple, pour les *Nobel* physiologistes. Il entendait par là que ceux-ci considéraient l'homme comme un miracle unique du hasard et ramenaient toute la science aux observations faites par lui. *Anthropocentrismes* était également le qualificatif appliqué aux physiciens néo-matérialistes par les biologistes, ceux-ci signifiant ainsi la dérision de vouloir établir un rapport qualitatif entre le cerveau humain et le cosmos. Toutefois, dans les débats houleux qui les réunissaient tout de même parfois, ce mot n'était en général pas prononcé, car il était considéré par les deux partis comme l'insulte suprême, grossière et infamante, qui eût exigé réparation.

Il restait que l'idéal *connaissance* était le pôle commun à tous les esprits scientifiques de cette époque. Pour les physiciens, il s'agissait d'une véritable religion ; pour les biologistes, d'une sorte d'éthique, un acte gratuit dont ils sentaient confusément la nécessité impérieuse pour échapper au désespoir du néant. Les uns et les autres estimaient que cette connaissance totale ne serait atteinte que par les efforts conjugués de l'humanité tout entière. On voit combien le monde qu'ils rêvaient était différent du « Meilleur des Mondes » de Huxley.

Fawell s'accorda un temps de réflexion avant d'aborder la deuxième partie de son programme, mettant de l'ordre dans des idées qui l'avaient obsédé pendant une partie de la nuit. Sa conclusion lui causait une amère déception, mais elle lui était imposée par la raison et par une vue réaliste de l'état actuel du monde. Certes, il était harcelé par le désir d'établir tout de suite

un plan cohérent de recherches, en particulier dans sa spécialité, ce domaine encore si mal connu de la matière infinitésimale, et de mettre aussitôt l'humanité au travail pour le réaliser, mais il devait reconnaître que celle-ci n'était pas prête pour une telle entreprise.

Il fallait l'y préparer et les neuf années imparties au règne du premier gouvernement y suffiraient à peine. Après la mise en ordre matérielle, il était indispensable de prévoir une longue période de développement spirituel, c'est-à-dire d'instruction.

Il n'avait besoin d'aucun effort pour se situer par la pensée au poste suprême, ce qui était dans l'esprit du concours. Il soupira en songeant que *son* gouvernement ne serait qu'un organisme de transition. Sa tâche, son devoir seraient seulement de préparer les voies pour l'envolée ultérieure, mais c'était inéluctable. Cette période prendrait au moins quatre ou cinq années, il ne devait pas se le dissimuler. Avec les trois prévues auparavant, il n'en resterait qu'une ou deux pour aborder l'œuvre capitale. Ce concours, qu'il vivait maintenant comme une représentation à échelle réduite de la réalité, il décida d'en consacrer seulement une journée à esquisser le plan des recherches essentielles. C'est à l'instruction qu'il devait réserver la plus grande partie de son temps restant.

Ce fut donc ce chapitre qu'il aborda aussitôt, l'instruction d'un monde maintenant libéré de misérables soucis et capable de s'élever au-dessus de sa lamentable condition d'ignorance, pourvu que l'organisation centrale fît son devoir en le dirigeant dans cette voie. Le père Teilhard lui fut encore d'un précieux secours pour illustrer sa pensée. En tête de son étude, il cita presque en entier, sans en omettre les majuscules, une phrase lue dans *Le Phénomène humain* qui lui était revenue en mémoire la nuit dernière dans son demi-sommeil :

... Le moment viendra, il doit nécessairement venir, où L'Homme... reconnaîtra que la Science n'est pas pour lui une occupation accessoire, mais une forme essentielle de l'action, dérivatif naturel, en fait, au trop-plein des énergies constamment libérées par la Machine.

Une Terre dont les loisirs toujours accrus et l'intérêt toujours plus en suspens trouveront leur issue vitale dans l'acte

de tout approfondir, de tout essayer, de tout prolonger... une Terre où, non seulement pour l'armée groupée et subventionnée des chercheurs, mais pour l'homme de la rue, le problème du jour sera la conquête d'un secret et d'un pouvoir de plus arrachés aux corpuscules, aux astres ou à la matière organisée.

C'est à faire accéder le monde à ce grand moment que Fawell consacra la plus grande partie des heures qui lui restaient. S'il réussissait à l'amener à un point de *sublimation de l'intérêt*, suivant l'expression de Wells², tout devenait possible. Franchir cette étape en quelques années n'était pas si facile. Wells avait prévu plus de cent cinquante ans pour parvenir à ce seuil, mais son État moderne n'était pas réellement scientifique. Il n'avait pas une vision assez haute dès le départ. On devait pouvoir aller beaucoup plus vite.

Après sa citation, Fawell s'accorda encore quelques minutes de rêverie, s'efforçant de faire naître l'image de la Terre à l'issue de ces neuf années. Il eut alors une pensée pour sa fille. C'était la première fois qu'il songeait à elle depuis le début du concours, lui dont toutes les fibres nerveuses étaient orientées vers l'avenir. Ruth connaîtrait sans doute la métamorphose totale glorieuse. Elle n'aurait pas trente ans lorsqu'il passerait le flambeau à un autre.

Il frissonna en songeant à ce que des femmes comme elle et des hommes comme Nicolas Zarratoff pourraient alors entreprendre. Il fallait pour cela que la tâche à laquelle il s'attelait fût une réussite. Elle le serait. Fawell se le jura et se pencha sur sa table de travail.

² *The shape of things to come*, H.G. Wells.

Ce fut le génie de O’Kearn qui donna sa forme définitive au projet de gouvernement mondial et établit le processus de sélection de ses membres. Il reçut la délégation des jeunes savants avec la bienveillance qui lui était coutumière, sauf lorsqu’il se trouvait en présence d’une hérésie scientifique, auquel cas il pouvait devenir féroce. Les trois compagnons de Fawell ne lui étaient pas inconnus. L’entrée en matière fut courte. Comprenant qu’une visite aussi matinale ne pouvait avoir qu’un objet important, il pria son ancien assistant de s’expliquer sans ambages. Quand celui-ci l’eut fait en quelques phrases brèves, le grand savant ne marqua aucun étonnement et ne protesta pas.

— J’ai souvent songé à cette éventualité, dit-il. Pour ma part, j’ai toujours pensé qu’un gouvernement mondial serait nécessaire dans un avenir plus ou moins proche. C’était l’opinion d’Einstein et c’est celle de tous les sages. Mais je le voyais plutôt éclore sur les ruines d’une guerre, quand il deviendrait la seule chance restant au monde d’échapper à la mort, comme Wells l’avait prévu. Vous voulez faire une révolution pacifique. Je ne demande pas mieux. Il est en tout cas évident qu’un tel gouvernement ne peut être confié qu’aux meilleurs cerveaux, ceux que la science a mûris. Mais avez-vous bien prévu les clameurs qui vont s’élever dès que vous parlerez de supprimer les nations ?

— La science les a déjà supprimées.

— Sans doute, mais l’opinion publique n’est pas scientifique. Ce n’est pas la première fois, vous le savez bien, qu’un projet de cette sorte est proposé. Or, tous ceux qui ont prononcé des mots de ce genre : administration mondiale ou fédération mondiale, quelle que soit leur valeur, de Gary Davis à Einstein, tous sans exception se sont aussitôt fait traiter de songe-creux, de rêveurs

et d'utopistes. Même pour de timides tentatives de concentration et de coordination locale, à une échelle modeste, comme ce fut le cas pour l'Europe, les critiques et les sarcasmes se sont déchaînés. Qu'en sera-t-il quand vous parlerez de gouvernement mondial ?... Je crois que Mrs Han n'est pas de mon avis. N'hésitez pas à me donner le vôtre.

— Je voudrais seulement faire remarquer, dit Betty, qui n'avait pu réprimer un geste de protestation, que toutes ces critiques étaient faites au nom du *réalisme*. Défaut de réalisme est le grand reproche fait à ceux qui invoquent la loi naturelle de la concentration et suggèrent d'en accélérer les effets. Manque de réalisme fut l'insulte méprisante lancée à tous les partisans d'une fédération européenne. Or, je vous le demande, Maître, comment pourrait-on soutenir cet argument quand nous proposons que l'administration centrale soit confiée aux plus évidents réalistes de notre monde, je veux dire les savants ?

— Certains le soutiendront tout de même, mais votre raisonnement a de la valeur.

— Je pense que Betty a raison, Maître, dit Yranne. On pourrait, à la rigueur, traiter de songe-creux des théoriciens comme moi, mais non des physiciens qui passent leur vie à fouiller et analyser la matière, en pénétrant aussi profondément que possible au cœur même de la réalité.

— Et encore moins, ajouta Betty, ceux qui scrutent chaque jour les cellules de la vie.

Le visage de O'Kearn se rembrunit.

— Dois-je comprendre que vous voulez faire appel aussi aux spécialistes des sciences dites naturelles ?... Aux biologistes, aux physiologistes ? demanda-t-il avec un dédain évident.

— Après réflexion, cela nous a paru indispensable.

Il était visible que le *Nobel* de la physique n'aimait pas cette perspective.

— Je crois, comme Pythagore et comme Einstein, que la vérité est indépendante de l'homme, dit-il. Or, l'objet de la science n'est-il pas la vérité ?

— C'est ce que je pense, murmura Zarratoff.

— Je le crois également, Maître, plaida Fawell. Mais la conquête de la vérité s'appelle connaissance. Or, au stade actuel

de l'évolution et sur notre Terre tout au moins, cette connaissance a besoin du cerveau humain.

— Sans Einstein ou un homme de son génie, insista Betty, la vérité que constituent ses théories serait encore voilée.

— Elle n'en existerait pas moins, bougonna O'Kearn.

Pourtant, après avoir réfléchi, le savant admit du bout des lèvres qu'ils pouvaient bien avoir raison et qu'un gouvernement, quel qu'il fût, devait aussi se préoccuper des hommes. De plus, avec des biologistes et des médecins, le réalisme devenait inattaquable.

— Bien, dit-il. Je trouve votre projet raisonnable et je suis prêt à vous aider dans la mesure de mes moyens. Mais je suis vieux ; je ne suis pas un homme d'action et je prévois qu'il faudra beaucoup d'énergie et d'autorité pour gouverner le monde, je m'en sens incapable.

Fawell lui expliqua alors la conclusion à laquelle ils étaient parvenus : l'appui des *Nobel* était nécessaire. Seul, le corps entier des *Nobel* pouvait assurer le succès de l'opération.

— Qui a eu cette idée ? demanda le savant.

On lui indiqua que c'était la psychologue chinoise.

— Cela ne m'étonne pas, dit-il en s'inclinant. C'est une idée intelligente.

Il hochait la tête d'un air approbateur, quand son front se rembrunit soudain.

— Il n'y a pas que des savants parmi nous, dit-il. Admettons que vous donniez ce titre aux physiologistes, mais il y a aussi des *Nobel* littéraires. Est-il dans vos intentions de solliciter l'appui de romanciers ou de poètes ?

Les quatre ambassadeurs se regardèrent dans un silence un peu gêné.

— J'avoue que nous n'avons pas encore envisagé cette question, finit par dire Fawell. Votre avis, Betty ?

— Il faut avoir le parrainage de tous les *Nobel* sans exception, répondit celle-ci sans hésiter. Il faut faire appel aux *Nobel* littéraires, qui rassureront les esthètes et aussi aux *Nobel* de la paix, qui nous apporteront un élément essentiel : la paix sera pour nous un atout de premier ordre, à mettre en valeur.

— Faire entrer un homme de lettres dans un gouvernement scientifique, cela me paraît impossible, murmura Fawell. L'homme de lettres écrit dans un sens imposé par le goût du jour. Il n'innove jamais dans le domaine spirituel. Notre gouvernement, axé sur la découverte de l'inconnu, doit au contraire être indifférent à ce goût. Wells l'a fort bien dit autrefois : « La vie esthétique est conditionnée par l'époque, la science conditionne cette époque³. »

— Il n'en est pas question, s'écria O'Kearn, en frappant sur sa table !...

Les visiteurs avaient atteint leur premier but. Le savant était maintenant acquis à leur projet, au point de le considérer comme le sien. Son cerveau avait travaillé activement au cours de ces dernières minutes et commencé d'échafauder un plan de réalisation pratique.

— Aucun *Nobel* ne doit faire partie de ce gouvernement, affirma-t-il sur un ton péremptoire. Leur caution n'en aura que plus de poids. D'ailleurs, la plupart sont comme moi trop âgés pour être des hommes d'action.

— Mais s'ils nous soutiennent, ils réclameront une participation.

— Il ne le faut à aucun prix. Vous voyez cette vieille ganache d'Alex Keene administrer et diriger le monde, vous ? Il le mènerait à l'abîme encore plus sûrement que les dirigeants actuels.

Sir Alex Keene était le chef de file des *Nobel* biologistes. Spécialisé dans la bactériologie, il s'était rendu fameux par ses travaux sur les microorganismes. Il était le grand rival de O'Kearn, avec un peu moins de notoriété que lui.

— Et ils ne réclameront rien du tout si nous leur ménageons des fonctions honorifiques qui flattent leur orgueil, tout en leur évitant la moindre responsabilité. Je connais mes collègues en nobellerie, si j'ose dire.

O'Kearn développa alors le plan qu'il venait de concevoir et qui fut finalement appliqué dans ses grandes lignes : les *Nobel*

³ "Aesthetic Life is conditioned by the times, science conditions the times", H.G. Wells (*The shape of things to come*).

apporteraient d'abord leur caution morale au projet. Ensuite, ce serait eux qui désigneraient les membres du gouvernement, à la suite d'un concours dont ils seraient les examinateurs.

— Et je vous donne ma parole qu'aucun d'eux n'éprouvera l'envie de se présenter à cet examen, affirma encore le savant, l'œil luisant de malice.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils seraient presque tous recalés. Imaginez-vous encore Alex Keene résolvant des problèmes de physique nucléaire, lui qui ignore ce qu'est un atome ?... Car il doit être bien entendu que cet examen sera très difficile et exigera des connaissances scientifiques très étendues. Seuls des hommes et des femmes jeunes encore comme vous auront le courage et l'endurance de fournir le travail de préparation intense... Ah, mes enfants, continua O'Kearn sur un ton plus familier, en se frottant les mains, vous prétendez gouverner le monde ? Il s'agit de vous en montrer dignes. Je vois déjà, pour ma part, le genre de problèmes que je vais composer pour vous.

Satisfaits de voir leur projet prendre corps, les quatre ambassadeurs prirent congé du savant avec une promesse ferme. Il allait immédiatement écrire une lettre confidentielle à tous les *Nobel* vivants pour leur faire miroiter l'importance des décisions qu'on attendait d'eux et provoquer une réunion générale.

— Je les vois d'ici, dit O'Kearn, dont l'esprit caustique s'exerçait souvent aux dépens de ses collègues. Ils vont s'amener frétillements de curiosité et gonflés de leur importance. Le reste me regarde. Laissez-moi faire.

Comme il les raccompagnait, il chuchota à l'oreille de Betty :

— Mrs Han, vous aviez cent fois raison. Tous les *Nobel* sont nécessaires, et en particulier ceux de la paix. Savez-vous pourquoi ?

— Pour inspirer confiance aux peuples, qui aspirent à la paix universelle.

— Sans doute ; mais aussi pour maintenir la concorde parmi mes collègues. Aviez-vous songé à cela ?

— Maître, répondit Betty avec un sourire de ses yeux étirés, ce n'était pas là mon principal argument, mais la psychologie avait aussi considéré ce détail.

« Messieurs les Présidents... »

Ainsi débutait la lettre que les *Nobel* adressèrent à tous les responsables des États de la Terre, après s'être décidés à donner leur appui au projet de Gouvernement Scientifique Mondial, au cours du congrès qu'ils tinrent à l'instigation de O'Kearn.

Ce congrès fut un succès. Le grand physicien fit jurer le secret à ses collègues, puis les mit au courant du projet et leur expliqua ce qu'on attendait de leur notoriété, de leur autorité et de leur compétence, s'ils l'approuvaient. Il n'eut pas de mal à développer des arguments assez convaincants pour obtenir leur accord unanime. Tous déploraient depuis longtemps l'aveuglement des gouvernements actuels, qui accordaient des crédits dérisoires à leurs travaux, lorsque ceux-ci n'intéressaient pas directement les défenses nationales. Tous souffraient dans leur chair de voir gaspiller le patrimoine de la Terre en dépenses dangereuses, frivoles ou simplement inutiles, alors que la science pure devait mendier.

O'Kearn n'avait pas terminé son allocution que des applaudissements enthousiastes lui coupaient la parole. Pour une fois, tous les *Nobel* étaient unanimes et prêts à l'action. Il ne restait plus qu'à préciser la marche à suivre pour la prise du pouvoir par les savants. Ce fut l'objet de débats qui s'organisèrent aussitôt, soit par petits groupes, soit en assemblée plénière et qui se poursuivirent pendant deux semaines. À la suite de ces travaux, une lettre fut rédigée, adressée aux responsables de toutes les nations, publiée le même jour dans la presse du monde entier et diffusée sur toutes les longueurs d'onde, créant partout une sensation considérable et une surexcitation fébrile des esprits. La lettre était ainsi rédigée :

« Messieurs les Présidents,

Avant d'en venir à l'objet essentiel de ce message, nous tenons à rappeler les faits suivants, connus de tous et indéniables pour quiconque juge avec objectivité :

Le monde contemporain, le monde spirituel et matériel a été façonné par la Science. Sans elle, il ne serait qu'une jungle abritant des animaux. Elle lui a apporté deux éléments essentiels, pôles rayonnants de toute humanité raisonnable :

1° La connaissance.

2° La puissance.

Connaissance : Tout ce que l'homme sait de l'Univers où il existe fut découvert et enseigné par nous, hommes de science, une lignée dont nous ne citerons que quelques étoiles particulièrement brillantes : Leucippe, Pythagore, Galilée, Newton, Darwin, Pavlov, Einstein, et d'autres encore vivants dont nous épargnerons la modestie. Grâce à eux (grâce à nous aussi, osons-nous affirmer, nous, leurs héritiers et leurs disciples qui savons au moins comprendre et interpréter leur génie), le monde sait aujourd'hui :

— Que la matière est constituée d'atomes.

— Que ces atomes sont eux-mêmes composés de particules au comportement étrange, mais dont nous commençons à pénétrer les lois.

— Que le corps humain, notre corps, le vôtre, Messieurs les Présidents, est composé de cellules.

— Que le sang circule dans ce corps sous l'influence d'un muscle qui agit à la façon d'une pompe. Que ce cœur humain peut se réparer et même se remplacer quand il est hors d'usage.

— Que les atomes s'associent parfois pour former des molécules. Que ces molécules, par un processus dont nous commençons à percevoir le mystère, se sont agglomérées à leur tour pour former les cellules de la matière organique.

— Que la Terre tourne. Qu'elle n'est pas le centre du monde, mais un grain de poussière infime, semblable à des milliards d'autres planètes, satellites de milliards d'étoiles sœurs de notre soleil. Que ces étoiles sont groupées en galaxies, qu'il existe aussi des milliards de galaxies, elles-mêmes associées en ensembles de galaxies, pour former un univers spatio-temporel,

dont certains parmi nous commencent à calculer les dimensions (tandis que d'autres soutiennent qu'il n'en a pas), à étudier la naissance (que quelques-uns nient), le vieillissement et à prévoir la mort (que d'autres contestent)... »

Chaque phrase de ce paragraphe avait donné lieu à d'âpres discussions, les savants n'étant pas tous d'accord sur certaines affirmations. Quand elle prit connaissance de la lettre (sa rédaction était l'œuvre des seuls *Nobel* et elle fut tenue secrète jusqu'à sa diffusion), Betty paria un dîner avec Fawell que les phrases entre parenthèses avaient été rajoutées. La psychologue gagna son pari. Comme O'Kearn le confirma par la suite, elles l'avaient été à la demande d'une minorité qui s'opposait farouchement aux théories généralement admises sur la nature de l'Univers.

La lettre poursuivait ainsi :

« — Que l'homme est le résultat d'une longue évolution à travers diverses formes animales, dont nous avons à peu près reconstitué les maillons.

— Que l'Univers n'obéit pas à la géométrie euclidienne.

— Que les lois statistiques jouent un rôle prépondérant dans l'organisation de l'Univers matériel... »

Dans ce document composé par les plus illustres savants du monde, dont chaque terme avait été pesé et analysé, il était assez remarquable qu'aucun ordre logique ne paraissait avoir été respecté. Cette longue énumération donnait l'impression d'idées jetées sur le papier un peu au hasard, au fur et à mesure qu'elles s'étaient présentées dans les esprits.

Il n'en était rien. Ce désordre apparent était l'effet d'un dosage méticuleux et d'une tentative désespérée faite par les *Nobel* de la paix pour donner satisfaction à tous les différents spécialistes, qui insistaient pour que les acquisitions de leur domaine scientifique réservé fussent mentionnées avant les autres.

Car, tout au long du congrès, s'étaient manifestées les rivalités entre les deux grandes classes de *Nobel* scientifiques,

ceux de la physique d'une part et ceux de la physiologie et de la médecine de l'autre, ceux de la chimie se rangeant sous la bannière de l'un ou l'autre groupe, suivant leurs tendances. Outre leurs divergences métaphysiques, comme l'avait fort bien dit O'Kearn, qui était leur chef de file reconnu, les premiers s'intéressaient à l'Univers en faisant abstraction de l'homme et même de la vie. Les autres considéraient, au contraire, que l'étude de la miraculeuse vie sur la Terre est la seule science digne de ce nom. Sir Alex Keene, le célèbre bactériologue, porte-drapeau de ceux-ci, souriait avec dérision chaque fois que les travaux de O'Kearn étaient évoqués devant lui.

Les physiciens, qui se considéraient eux-mêmes comme les seules autorités scientifiques valables, avaient commencé de rédiger les premiers articles de la lettre en mentionnant seulement les connaissances acquises dans le domaine de la matière inorganique. Tout d'abord, une discussion s'était élevée au sein de leur propre clan. L'un d'eux, spécialiste nucléaire, tendait à donner la préséance au domaine microscopique de l'atome. Un autre, qui ne se passionnait que pour les lois des gigantesques ensembles, et auteur d'une théorie cosmologique originale, s'entêtait à donner la priorité à sa vision macroscopique du monde. Les répliques devenaient vives. Les mots : nucléon, méson, neutrino, antiparticule d'une part et nébuleuses, spirales, galaxies, quasars de l'autre s'échangeaient comme des balles, jusqu'à ce que Sir Alex Keene, indigné et exaspéré par ce galimatias, intervînt brutalement en lançant sur un ton furieux :

— Et que sera donc, Messieurs, la physiologie ? sans même se douter qu'il parodiait une réplique célèbre.

Son éclat jeta un froid jusqu'à ce qu'un *Nobel* littéraire, se souvenant d'avoir lu une phrase semblable dans sa jeunesse et ayant fait des recherches, découvrit l'analogie et en fit part à ses collègues. Alors, la bonne humeur revint un moment parmi les savants, mais le parti des biologistes, toute son énergie ranimée, exigea à son tour la priorité dans l'énumération des acquisitions scientifiques fondamentales de l'humanité.

Le ton montait. La discussion dégénérait en une querelle violente, au cours de laquelle certains crurent entendre l'insulte

suprême : *anthropocentriste* prononcée avec mépris par O’Kearn à l’adresse de Sir Alex Keene. Celui-ci pâlit de rage et l’on ne sait à quels excès il se serait laissé aller si les *Nobel* de la paix ne s’étaient interposés précipitamment. Sur leurs instances, le physicien voulut bien jurer qu’il n’avait jamais prononcé ce mot et, grâce à eux, les esprits s’apaisèrent peu à peu. Allant d’un groupe à l’autre, s’ingéniant à imaginer des solutions admissibles pour les deux clans, ils finirent par obtenir leur accord pour une rédaction de ce paragraphe des connaissances présentant une alternance minutieusement dosée. Il en résultait parfois un affreux méli-mélo, que Fawell déplorait et à propos duquel O’Kearn, toujours bienveillant envers ses collègues, exerçait sa verve sarcastique.

La suite fut plus facile et obtint d’emblée l’assentiment général.

« ...Voilà, Messieurs les Présidents, très brièvement résumés, les résultats acquis pour le chapitre de la connaissance. Voilà ce que le monde sait grâce à nous. Voici maintenant une observation importante, que nous devons souligner : *à ce labeur millénaire de l’esprit, à cette suite ininterrompue de spéculations, d’expériences, de réflexions méthodiques irradiées par quelques éclairs de génie, qui constituent à nos yeux la tâche essentielle de l’humanité, aucun de vous, Messieurs les Présidents, n’a jamais pris part* (à l’exception peut-être de Thomas Jefferson).

Pas plus que la nuée des collaborateurs qui vous assistent dans des fonctions que vous vous plaisez à appeler gouvernementales, vous n’avez participé à cet élan qui nous entraîne à la conquête de la vérité, étant la plupart du temps plus ignorants des acquisitions ci-dessus énumérées que l’homme de la rue, lequel lit parfois, lui.

Ajoutons que vous fûtes bien souvent non seulement indifférents, mais opposés à cet essor. On vous vit freiner ce courant heureusement irrésistible de toute votre puissance, refusant à nos laboratoires de recherche les crédits que vous dilapidiez en fariboles ou en entreprises dangereuses et criminelles.

Par suite de votre attitude insouciant ou maléfique, Messieurs les Présidents, la Science n'est pas parvenue aux sommets qu'elle aurait dû et pu atteindre, d'où une série de lacunes grossières dans nos connaissances, que nous voulons encore mentionner ici pour notre humiliation et pour votre honte.

À l'heure où nous écrivons, nous ne savons pas :

— Le secret des mécanismes primaires du système nerveux central.

— Si l'expansion de l'Univers se poursuivra éternellement ou sera suivie d'une contraction.

— Guérir le rhume de cerveau.

— Quelle est, d'une manière précise, la structure de l'atome...

Suivait une énumération aussi longue que la précédente et présentant la même absence d'ordre logique pour les mêmes raisons. La lettre concluait ensuite ainsi ce paragraphe :

« ... Toutes ces zones obscures et bien d'autres encore ne sont pas, loin de là, inaccessibles à notre pénétration, mais elles réclament, pour être explorées, la mobilisation, de toutes les ressources matérielles et spirituelles de notre Terre, que vous gaspillez et une organisation mondiale rationnelle de la recherche scientifique, que vous êtes incapables même de concevoir, dans la paix et la liberté, qui sont des termes chimériques pour vos esprits.

Voilà, Messieurs les Présidents, ce que nous voulions rappeler à propos de la connaissance. Nous fûmes brefs, sachant que ces questions ne vous sont pas familières et que leur portée vous échappe. Nous insisterons davantage sur la deuxième richesse dont le monde nous est redevable.

Puissance : Sans parler des premières inventions telles que le feu, qui n'ont pu être faites que par des esprits scientifiques, nous vous apportâmes, au cours des derniers siècles :

— La dynamite.

— L'hygiène, la vaccination (puissance sur la mort).

— L'électricité.

— Les antibiotiques.

— L'énergie atomique, l'énergie nucléaire... etc.

Une autre longue énumération et la lettre concluait ainsi ce préambule :

« En ce qui concerne ces conquêtes d'un pouvoir peu à peu arraché à la nature, Messieurs les Présidents, là encore vous n'y fûtes pour rien, mais nous notons ici une différence et une aggravation de votre cas : vous les avez reçues, bien sûr, sans en comprendre l'esprit et sans chercher à le pénétrer, mais vous les avez déformées de façon à les faire servir d'une manière exclusive à votre soif de bien-être, à votre paresse et aussi, accessoirement, aux plus grands crimes ; nous entendons par là les massacres systématiques de ceux que vous appelez dans votre folie des étrangers.

Ainsi, chaque fois qu'une de nos découvertes est tombée entre vos mains inintelligentes ou scélérates (nous nous excusons de ces termes, mais nous les avons pesés, nous, *Nobel*), vous vous ingéniâtes à la détourner de sa signification véritable, à en étouffer l'esprit scientifique dans lequel elle fut conçue, pour lui substituer finalement un esprit démoniaque, perversité que le poète illustre ainsi :

*Fall'n Cherub, to be weak is miserable
Doing or suffering : but of this be sure,
To do ought good never will be our task,
But ever to do ill our sole delight,
As being the contrary to this high will
Whom we resist. If then this Providence
Out of evil seek to bring forth good
Our labour must be to pervert that end,
And out of good still to find means of evil,
Which oft times may succeed... »⁴*

⁴ Kerub déchu, la faiblesse est un acte ou une souffrance misérable, mais sois sûr de ceci : faire le Bien ne sera jamais notre rôle, mais faire éternellement le Mal notre seule réjouissance, car c'est le contraire de sa haute volonté, à laquelle nous nous opposons. Si donc sa Providence cherche à tourner le Mal en Bien, notre tâche sera d'inverser cette tendance et d'ouvrir la voie au Mal, à partir du Bien, entreprise qui, souvent, pourra réussir (Milton, *Le Paradis perdu*).

Ceci était de toute évidence une contribution des *Nobel* littéraires. Les autres avaient d'abord froncé le sourcil et présenté des objections à l'introduction de la poésie dans un tel document, mais ils avaient tenu bon et ils jouaient jusque-là un rôle si effacé, presque humiliant, qu'on finit par les laisser faire. Jusqu'à ce passage, en effet, malgré leur bonne volonté évidente, leur désir de collaborer, les littéraires avaient dû se borner à quelques rares interventions, des suggestions souvent repoussées avec humeur, pour que fût respecté l'idéal esthétique commun qu'ils s'étaient forgé au cours d'une vie de recherches. Celui-ci reposait tout entier sur la suppression de la plupart des adjectifs épithètes, sur l'insertion de quelques élégants passés simples là où le lecteur attendait un passé composé et, par-dessus tout, sur le remplacement de tous les adverbes se terminant en *ment*, tels que *harmonieusement* ou *exclusivement*, par des expressions beaucoup plus satisfaisantes telles que d'une *façon harmonieuse* ou d'une *manière exclusive*. Les esprits novateurs dans ce domaine poussaient la hardiesse jusqu'à suggérer la substitution de *à une allure de colimaçon* à l'atroce *lentement*, mais ils n'étaient généralement pas suivis jusque-là par leurs collègues.

À leur grande fureur, les *Nobel* littéraires n'avaient pas toujours obtenu gain de cause et il eût été inhumain de leur refuser cette innocente satisfaction. D'ailleurs, les scientifiques, quand on leur eût expliqué le sens des vers de Milton et après avoir réfléchi, admirèrent que la citation venait fort à propos : la Science pouvait être considérée comme symbolisant l'esprit du Bien et les puissances politiques, celui de Satan.

Les exemples illustrant ce morceau étaient faciles à trouver.

« ... Nous vous avons apporté le feu. C'était pour vous chauffer l'hiver et cuire vos aliments. Vous vous en êtes servi pour forger des épées et incendier des villes.

Nous avons inventé des machines pour soulager l'humanité. Vous les avez transformées en engins de mort sur terre, sur mer et dans les airs.

Nous vous avons donné l'énergie sous toutes ses formes. Vous l'avez utilisée pour raser des cités entières...

En conclusion de ce préambule, Messieurs les Présidents, nous tenons pour démontré que vous êtes les derniers qualifiés pour tenir les rênes de ce monde ou de quelque'une de ses parties. Le résultat désolant de vos règnes est de vous épuiser vous-mêmes en jalousies puériles, en discussions stériles et en querelles misérables, avant de consumer des peuples entiers en guerres meurtrières et contraires à l'esprit scientifique, guerres que vous reconnaissez être incapables d'éviter, après avoir tout fait pour les provoquer par votre aveuglement, votre ignorance et votre inconscience.

Nous en arrivons ainsi à l'objet de ce message. Nous, les *Nobel*, réunis en assemblée plénière, *Nobel* de la science, *Nobel* de la paix, *Nobel* de la littérature, nous sommes unanimes à estimer que notre devoir est de mettre un terme à une situation baroque et infiniment dangereuse.

Nous vous demandons donc d'accomplir le seul acte par lequel vous puissiez être de quelque utilité au monde : vous démettre, vous dessaisir tous de vos fonctions et les remettre à la Science, qui se chargera d'administrer la Terre au mieux des intérêts de tous. Nous estimons en effet que la Science est seule qualifiée pour cette tâche. Les expériences maladroites faites dans le passé par d'autres organismes internationaux ont toutes abouti à un échec et il était fatal qu'il en fût ainsi, car leurs délégués, désignés par des gouvernements insensés, ne pouvaient qu'être eux-mêmes dépourvus d'esprit et de raison.

Messieurs les Présidents, nous ne réclamons pas le pouvoir pour nous, *Nobel*. Nous ferons en sorte que celui-ci soit confié à des êtres assez jeunes pour faire preuve de dynamisme, d'autorité et ayant donné des marques de leur sagesse et de leur culture scientifique, que nous sommes seuls qualifiés pour juger.

Après votre démission que nous souhaitons dès la réception de cette lettre et en attendant que soit constitué ce gouvernement dont le monde sent la nécessité impérieuse, nous exercerons une tutelle provisoire sur les organismes administratifs existant actuellement, que vous voudrez bien

laisser en place. Nos élus se chargeront, par la suite, de concentrer le présent amalgame en quelques ministères centraux et cohérents.

Nous n'avons que quelques remarques accessoires à ajouter. Persuadés que votre conscience a été touchée par ces vérités et que vous êtes prêts à la retraite, nous avons prévu toutefois l'éventualité contraire et pris les dispositions suivantes :

1° Sans tenir compte de nos nationalités respectives, nous avons tous échangé les résultats de nos plus récentes recherches dans nos différentes activités. Nous soulignons que certains de ces résultats vous intéresseraient singulièrement pour l'amélioration de vos armements offensifs et défensifs. Nous avons juré, en outre, que toute découverte faite par l'un de nous serait aussitôt communiquée à tous les autres.

2° Sachez aussi, et ceci vous touchera sans doute davantage pour l'immédiat, qu'un grand nombre de savants obscurs, enrôlés par vous au service de vos défenses dites nationales et aussi un nombre considérable de techniciens travaillant en secret dans le même but, furent déliés par nous, *Nobel*, de leur serment de discrétion et acceptèrent de nous imiter.

Ainsi, Messieurs les Présidents, à l'heure où nous écrivons :

— Savants et techniciens soviétiques connaissent non seulement les dernières théories scientifiques élaborées aux États-Unis, concernant l'antimatière et le rayonnement cosmique, mais encore les procédés pratiques de fabrication industrielle de nos armes nucléaires les plus secrètes, la portée exacte, la précision des plus récentes fusées américaines, ainsi que le nombre, l'importance et les coordonnées à un mètre près de leurs stocks.

— En contrepartie, savants et techniciens américains n'ignorent plus rien des secrets militaires russes, pas même les emplacements des abris souterrains pour les états-majors et le gouvernement.

— De même (nous citons quelques exemples pris au hasard résultant des initiatives prises par nous) de même, les spécialistes mathématiciens du chiffre chinois ont une connaissance complète des codes confidentiels élaborés par leurs collègues des autres nations. D'autre part, les experts

israéliens de cette branche sont à même de déchiffrer en quelques minutes les messages chinois les plus secrets.

— Enfin, comme dernier échantillon des mesures prises par nous, *Nobel*, pour assurer le triomphe de la révolution scientifique et la sauvegarde de la Terre, nous vous signalons que toutes les études faites en matière de guerre chimique et bactériologique sont maintenant diffusées dans les laboratoires du monde entier.

Nous joignons en annexe à cette lettre copies des documents tenus par vous ultra-secrets (processus de fabrication industrielle, emplacement de divers stocks, chiffres confidentiels, etc.) qui vous montreront que nos affirmations ne sont en aucune façon une vaine vantardise.

Nous souhaitons, Messieurs les Présidents, que la Raison et nos raisons vous convainquent à la fois de votre indignité et de la nécessité de faire le geste attendu par nous, dans un délai très bref. »

Suivaient, par ordre alphabétique, les signatures de tous les *Nobel* vivants.

La date de la fête mondiale fut fixée au 1^{er} août, après consultation des experts de la météorologie, qui promettaient pour ce jour d'assez belles conditions climatiques dans l'ensemble des continents et un temps radieux à New York, où elle prendrait le plus d'éclat, en présence du Président. Une telle fête devait évidemment être célébrée à la même date dans toutes les villes et tous les villages du monde, le seul ennui pour les savants étant qu'elle ne pourrait l'être partout à la même seconde, à cause du décalage horaire.

Les experts ne s'étaient pas trompés. Un ciel limpide éclairait l'ancien bâtiment des Nations unies lorsque Fawell, chef du premier gouvernement mondial, en sortit, escorté de quelques officiels et, après une pause devant les photographes, prit place dans sa voiture pour aller assister au défilé.

En fonction depuis quelques mois, le gouvernement mondial s'était trouvé tout d'abord devant un problème de résidence. Après quelques hésitations, l'immeuble des Nations unies, vidé en peu de jours de ses occupants incompetents et de ses archives poussiéreuses inutilisables, fut choisi comme logement provisoire, en attendant la construction d'un centre imposant, digne d'abriter le cerveau et le cœur du monde, dont Fawell faisait préparer les plans. Le choix de New York n'avait pas été critiqué, la ville présentant d'évidentes facilités de communication avec le reste de la Terre et possédant depuis longtemps déjà un caractère assez international par sa population et son mode de vie.

Ce qu'il y eut peut-être de plus surprenant dans la révolution scientifique, ce fut la facilité et la rapidité de sa réussite, à tel point que ses promoteurs se trouvèrent confrontés plus tôt que prévu avec une foule de détails qui n'avaient pas encore été étudiés. Mrs Betty Han avait vu juste : en ce début du XXI^e

siècle, un peu partout sur notre planète, les dirigeants étaient las de gouverner, harassés par leurs efforts stériles pour résoudre des problèmes hors de leur compétence, et cette situation était sentie confusément par tous les peuples. La lettre des *Nobel* arrivait à point et les évidences qu'elle contenait s'imposaient à tous. Leur prestige, le poids de leur bloc unanime (les divisions intestines étaient soigneusement cachées au public) causèrent une impression écrasante. Enfin, leur initiative de supprimer les secrets essentiels en abattant les barrières scientifiques rendait intenable la position des chefs d'État. À peu près tous s'inclinèrent et remirent aussitôt leur démission. Quelques rares résistants furent dans l'obligation de faire de même, balayés par le torrent d'une opinion publique qui réclamait impérieusement leur départ.

Fawell avait brillamment remporté le concours. Yranne et Mrs Betty Han étaient classés ex aequo au deuxième rang. À la vérité, la composition du mathématicien l'emportait d'abord d'une fraction de point sur celle de la psychologue, mais le jury se rangea à l'avis de O'Kearn : celle-ci méritait d'avoir sa note rehaussée de cette fraction, à cause de sa décision de vérifier elle-même l'intégrité de l'enveloppe contenant le sujet de l'examen sans faire confiance à personne, pas même aux *Nobel*. Une telle audace révélait un caractère et l'on devait en tenir compte dans une épreuve destinée à juger des aptitudes à gouverner. L'astronome Zarratoff étant quatrième, les promoteurs du gouvernement scientifique mondial en devenaient les principaux membres et c'était justice. Il était laissé à Fawell le soin de désigner lui-même son vice-président. Après quelques hésitations, il choisit Yranne, dont il appréciait la clarté d'esprit et le sens mathématique de la simplification, qui serait précieux pour la mise en ordre du monde. Il se réservait de solliciter souvent les conseils de Betty, pour des problèmes réclamant de la subtilité et un sens psychologique aigu.

Aussitôt élu, il commença à mettre en pratique le programme dont il avait tracé les grandes lignes. Cela débuta assez bien, mais plus lentement qu'il ne le prévoyait. Il n'y avait pas d'opposition déclarée, mais une certaine mollesse générale dans

l'exécution des plans, qui lui paraissait inquiétante. Yranne ne pouvant suggérer aucun remède à cette apathie, il demanda l'avis de Betty.

— Manque d'enthousiasme, dit celle-ci sans hésiter. Rappelez-vous, je l'avais prévu. Le peuple respecte la science, certes, mais il ne la sent pas comme nous. L'idée qu'il s'en fait ne suffit pas, pour l'instant, à embraser son âme et lui faire multiplier ses efforts. Il faut essayer d'exciter ses sens.

— Je suis bien d'accord avec vous. Nous ne ferons rien de grand sans passion et c'est ce qui semble faire défaut. Mais connaissez-vous le moyen de susciter cette ardeur ?

— Il en existe de très simples.

Elle mentionna alors quelques initiatives qui, d'après son expérience, devraient être efficaces. Elle pensait que l'enthousiasme pour un État mondial pouvait être provoqué par un hymne mondial, un drapeau mondial et une fête mondiale avec musique, défilé et feu d'artifice. Ces mesures furent discutées au cours d'un conseil des ministres et adoptées après un assez long débat malgré l'opposition de Zarratoff qui désapprouvait ces enfantillages.

La fête devant être célébrée dans toutes les cités du globe, les membres du gouvernement s'étaient rendus dans les principales pour en présider les cérémonies. À New York, le cortège officiel, Fawell en tête, se dirigea d'abord vers la place de la Science. Ainsi avait été rebaptisé Washington Square, au bout de la Cinquième avenue, dans laquelle le défilé devait avoir lieu.

Un peu partout dans le monde, d'autres places de la Science avaient vu le jour, sur des emplacements fameux dont les anciens noms étaient impitoyablement sacrifiés : la place Rouge à Moscou, la place Charles-de-Gaulle à Paris ; à Londres, Trafalgar Square. Elles étaient le point de départ de toutes les manifestations. Sur chacune d'elles, un monument grandiose devait être édifié, rappelant les grandes victoires de l'esprit humain. Les plans en étaient achevés, mais la fête ne pouvant être différée, il avait été remplacé par une installation provisoire, un arc de verdure, fait de rameaux d'olivier entrelacés, à la demande des *Nobel* de la paix.

Le cortège s'arrêta au pied de cet arc. Encadré de O'Kearn et de Sir Alex Keene, qui avaient tenu à se tenir près du Président, Fawell déposa une simple couronne de laurier devant une stèle dédiée aux martyrs de la Science. Betty avait suggéré cette cérémonie, qui créerait une atmosphère de recueillement, propre à préparer la foule aux émotions savamment dosées de la journée. Puis il se recula, tandis qu'un orchestre entamait l'hymne mondial.

La composition de cet hymne avait donné lieu à pas mal de discussions parmi les membres du gouvernement. Certains étaient d'avis qu'il existait déjà un chant international, et qu'il n'était besoin que d'adapter cette « internationale » en modifiant quelques paroles pour les tourner à la gloire de la science. L'opinion contraire prévalut. La majorité jugea que l'esprit de la révolution n'était pas celui du prolétariat et que, si quelques passages pouvaient être utilisés, il serait maladroit, en l'adoptant, de réveiller des sentiments politiques qui n'avaient plus aucun sens et que les savants désiraient au contraire étouffer.

Il fut donc décidé de composer un chant nouveau, mais pour ne pas trop dérouter les peuples, qui avaient encore le souvenir des accents nationaux dans les oreilles, et encore sur les conseils de Betty, celui-ci s'inspirait aussi bien pour la musique que pour les paroles des anciens hymnes des nations défuntes.

C'était la première fois qu'il était joué en public et Fawell l'écouta avec curiosité et un peu d'appréhension. Les plus grands compositeurs de l'époque avaient travaillé à la musique. Ils avaient assez bien réussi le tour de force d'amalgamer en un ensemble presque harmonieux des rythmes où l'on reconnaissait tour à tour le *God save the King*, *La Marseillaise*, *le Star spangled banner*, *l'Internationale* aussi, sans compter le *Taurasben Barami* de la Thaïlande, le *Istiklal Marsi* de la Turquie, le *Jana Mana Gana* de l'Inde et bien d'autres anciens airs nationaux.

Les paroles avaient donné lieu à de plus grandes difficultés. Les savants du gouvernement s'étaient d'abord mis d'accord sur un texte composé suivant leurs directives à la gloire de la

Science, mais les *Nobel*, considérant ce choix comme d'une importance extrême, demandèrent à être consultés. Quand on leur montra le projet, beaucoup jugèrent qu'il n'était en aucune façon satisfaisant. Les *Nobel* de la paix exigeaient qu'on mît davantage l'accent sur leur spécialité. Pour les *Nobel* littéraires, ce qu'on leur présentait n'était qu'un travail de rimailleur. Chacun de ceux-ci se mit alors à proposer des corrections pour aboutir finalement à une composition où l'idéal scientifique était passé sous silence et qui fut refusée à l'unanimité. La nécessité d'accorder les paroles avec les variations du rythme ajoutait à la difficulté de la tâche.

À la fin pourtant, un texte avait vu le jour, qui pourrait constituer une base d'accord. Il débutait ainsi, sur un air inspiré du *God save the King*, dont le caractère presque religieux était choisi par les musiciens comme ouverture solennelle :

*U-ni-vers ra-di-eux !
Nous som-mes tes en-fants
Tous tes en-fants.*

La musique enchaînant ensuite sur le rythme de l'ancienne internationale, les paroles étaient :

*Nous a-vons soif de con-nais-san-ce
Nous vou-lons pé-nétrer tes lois.
Et le se-cret de ta nais-san-ce
Et le pô-le de no-tre foi.*

Brusquement alors éclataient les accents de *La Marseillaise*. Les paroles devenaient :

*A-mour sa-crée de la Sci-en-ence,
Tu gui-de-ras seul nos es-prits
Toi seul nous don-nes l'es-pé-ran-ce
De la Paix en un mon-d'-uni
De la Paix en un mon-ond'uni...*

Cependant, ce texte ne donnait pas encore satisfaction à tous et une commission était désignée pour le mettre au point. En ce jour de première fête mondiale, la musique suffisait et elle était convenable. Ce fut l'opinion de Fawell qui, après un regard furtif sur la foule, estima qu'il s'en dégagait une impression harmonieuse, suscitant une certaine émotion.

Il remonta dans sa voiture et, debout, répondant du geste aux acclamations, remonta lentement une partie de la Cinquième avenue, pour aller prendre place dans la tribune officielle aménagée à la hauteur du Madison Square.

Entre deux sourires et deux gestes bienveillants à la foule, il examina d'un œil critique la double haie des nouvelles bannières qui décoraient l'avenue.

L'affaire des bannières mondiales avait fait l'objet de débats aussi animés que celle de l'hymne. Les couleurs voyantes habituelles des drapeaux d'antan furent éliminées, comme trop évocatrices du passé nationaliste. Une simple étoffe blanche symbolisant la paix fut jugée trop simpliste et impropre à susciter la moindre émotion. Quelqu'un proposa alors que la bannière portât un portrait de savant personnifiant le mieux l'essor de la pensée. L'idée parut intéressante et le clan des physiciens se mit assez vite d'accord sur Einstein. Fawell approuvait ce choix, auquel il ne lui semblait pas qu'on pût faire d'objection scientifique sérieuse. En outre, le grand savant offrait l'avantage d'être connu du peuple par d'innombrables effigies. Son visage aux traits profondément marqués, encadré par l'auréole d'une chevelure en désordre célèbre, était bien propre à susciter un enthousiasme romantique, si l'image était exécutée par un artiste de talent.

Las ! Cette proposition ranima aussitôt la rivalité entre physiciens et physiologistes dans l'assemblée des *Nobel*. À la suite de protestations furieuses, le projet dut être abandonné, aucun des noms proposés par la suite ne pouvant donner satisfaction à l'ensemble des savants. Fawell dut s'incliner et chercher un autre emblème.

Ce fut cette fois Yranne qui trouva une solution admissible pour tous, avec sa parfaite logique de mathématicien.

— Nous nous querellons à propos de nos divergences, dit-il. C'est le contraire que nous devons faire. Or, il est un point sur lequel tous les scientifiques sont d'accord. Nous avons au fond un idéal commun. Le pôle de tous nos efforts, de nos recherches, c'est la vérité.

Un murmure d'approbation salua ces paroles, tandis que pointait un espoir de sortir de l'ornière où l'on s'embourbait. Yranne reprit :

— Donc, la bannière mondiale doit symboliser la vérité. De plus, le symbole doit être directement perceptible par l'âme populaire.

— Nous sommes d'accord sur ces points, firent les savants. Mais comment imaginer un symbole de la vérité accessible au sens populaire ?

— Nous n'avons rien à imaginer du tout, trancha Yranne. Il existe déjà. Le symbole de la vérité, pour le monde entier, c'est une femme nue sortant d'un puits.

Un assez long silence accueillit cette conclusion. Mûris par des années de patientes études, fréquemment amenés à considérer des éléments en apparence saugrenus, apparus comme résultats de leurs expériences, les savants n'avaient pas l'habitude de rejeter *a priori* une proposition insolite, quelque baroque qu'elle pût paraître au premier abord. Ils s'imposaient toujours d'en analyser le contenu. Ils réfléchirent donc avant de se prononcer. Ayant réfléchi, ils se sentirent contraints de conclure que c'était là la seule suggestion pouvant les tirer d'embarras.

— Une idée géniale dans sa merveilleuse simplicité et je reconnais là la force du raisonnement mathématique, commenta O'Kearn quand on lui en fit part.

Car on consulta encore les *Nobel*, qui suivirent le même cheminement intellectuel et finirent tous par donner leur accord. Un prototype de bannière fut aussitôt composé par un peintre en renom.

Une actrice célèbre par sa beauté prêta son corps comme modèle et le premier essai fut accepté à l'unanimité dans l'enthousiasme.

C'est ainsi que Fawell remontait la Cinquième avenue entre deux haies de bannières représentant la Vérité toute nue, à qui une légère brise imprimait des ondulations gracieuses, parfois sensuelles. À la même heure, à Moscou, Yranne, qui devait y présider la cérémonie, examinait la place Rouge décorée des mêmes emblèmes, tandis que Mrs Betty Han, à Paris dans le même but, jugeait de l'effet produit sur les Champs-Élysées. Fawell cherchait à lire dans les yeux de la foule l'impression produite par le symbole du nouveau drapeau. À la vérité, il lui sembla déceler un sentiment qui ressemblait davantage à de l'ébahissement qu'à de l'émotion. Il en fut contrarié, mais se consola en songeant qu'il fallait un certain temps d'accoutumance aux innovations du progrès.

Le départ des principaux défilés fut signalé dans le monde par un envol de fusées géantes, dont les bases étaient assez proches des villes pour que leur grondement fût perceptible, assourdissant même, propre à éveiller dans le peuple cet enthousiasme collectif qui nécessite la mise en œuvre d'importants moyens audio-visuels.

Quelques *Nobel* de la paix avaient protesté contre un vacarme rappelant celui des engins meurtriers d'autrefois. Il fut facile de les apaiser en leur montrant le véritable sens du symbole. En fait, ces fusées étaient bien des missiles porteurs de mort, mais ils n'étaient pas destinés à retomber sur terre. Parvenus au sommet de leur trajectoire, au-delà de l'atmosphère, ils étaient désintégrés par une explosion provoquée à distance. Il n'en restait qu'une poussière inoffensive, se diluant peu à peu dans l'immensité de l'espace, tandis que notre planète était purifiée, débarrassée d'autant de germes maléfiques.

Une centaine d'engins furent ainsi lancés dans les environs de New York, d'où l'on apercevait le réseau de leurs traînées blanches se perdant dans le ciel, tandis que leurs rugissements faisaient trembler le sol et que certains cœurs commençaient à battre. Puis le vacarme s'apaisa et les premiers éléments du défilé apparurent, s'avançant bientôt devant l'estrade officielle, où siégeaient Fawell à côté de sa fille venue le rejoindre là et la plupart des *Nobel*.

Les premiers groupes étaient constitués par les anciennes académies nationales qui, en attendant d'être unifiées en un seul organisme mondial, se présentaient séparément. En tête, venait l'Institut de France, qui se tailla un beau succès et à qui on ne ménagea pas les applaudissements. Car l'Institut de France participait aux cérémonies de New York, ainsi que

beaucoup d'autres corps scientifiques de régions lointaines. De même, les plus célèbres groupements américains défilaient à Moscou et à Pékin ; les Anglais, en Irlande et les Israéliens, dans les anciens États arabes. Ainsi l'avait décrété Fawell pour affirmer le caractère vraiment international de la fête et l'abolition définitive des frontières. Les notables français avaient d'ailleurs été flattés et honorés de se produire devant le chef du gouvernement.

Leur participation était fort importante, comprenant non seulement les scientifiques, mais aussi l'Académie française au complet et les autres. L'Académie française avait protesté avec fureur contre la première intention des autorités qui était de la tenir à l'écart de la manifestation. Les *Nobel* littéraires l'avaient soutenue et les organisateurs avaient fini par admettre que Lettres et Arts pouvaient, à la rigueur, figurer dans la fête, comme ayant une part modeste dans l'essor spirituel du Monde.

Écoutant les acclamations qui saluaient le passage des académiciens français, Fawell ne regretta pas cette décision. Ils se distinguaient par leur tenue, leur bel uniforme vert orné de broderies, leur coiffure, et l'épée (qu'ils avaient farouchement conservée en dépit de certaines protestations) apportait une note pittoresque, qui réchauffait le cœur de certains nostalgiques des parades militaires. Ils défilaient en rangs serrés, secrétaire perpétuel en tête, qui salua du bicorné avec une grâce sans rivale lorsqu'ils passèrent devant la tribune. Une musique accompagnait leur progression, jouant des airs qui rappelaient les marches guerrières d'autrefois. Ils faisaient des efforts visibles pour en suivre le rythme en esquissant une sorte de pas cadencé et, si ceux-ci n'étaient pas toujours couronnés de succès, le peuple rendait hommage à l'intention, leur prodiguant ses encouragements par des bravos.

Fawell, qui faisait en silence une masse d'observations, remarqua d'ailleurs tout au long de la cérémonie que les notables en uniforme retenaient l'attention de la foule beaucoup plus que les autres.

Le défilé se poursuivait ainsi pendant des heures. Après les académies les plus célèbres, vinrent celles de province, puis diverses associations, le personnel des laboratoires de recherche, enfin différents corps de techniciens ayant un rapport étroit avec la science et, parmi ceux-ci, les cosmonautes venus de plusieurs pays, en particulier de l'Union soviétique. Dans les tout premiers rangs, Ruth reconnut avec tendresse Nicolas Zarratoff, arrivé seulement la nuit précédente et qu'elle n'avait encore pu voir. Elle lui sourit et lui adressa un baiser furtif.

Chaque groupement observait un rite important, d'une portée symbolique évidente. Avant son passage devant la tribune, il était précédé de deux porte-drapeaux, l'un brandissant la nouvelle bannière, l'autre, l'ancien drapeau national. Le deuxième quittait sa place, un peu avant d'arriver devant les officiels et allait jeter l'emblème déchu dans une fosse, qui se trouva presque remplie à la fin du défilé. Alors, une nouvelle cérémonie était prévue.

Un service d'ordre fit reculer la foule. La fosse fut arrosée d'essence et Fawell s'avança seul pour y jeter une torche qu'on venait de lui tendre. Puis il se recula vivement tandis que les flammes commençaient à jaillir, reprit sa place dans la tribune et s'immobilisa. Les porteurs des bannières mondiales formaient un large cercle autour du foyer, élevant les femmes nues très haut au-dessus de la foule. L'hymne mondial retentit une nouvelle fois et le Président en fredonna à mi-voix les paroles encore incertaines.

Quand le brasier s'éteignit, il y eut un moment d'indécision jusqu'à ce que Fawell donnât le signal des applaudissements, suivi par les *Nobel* puis, après une courte hésitation, par la foule environnante.

Avant de quitter son estrade, le Président prononça une courte allocution, qui fut diffusée dans le monde entier. Assez ému, il fit l'historique de la révolution scientifique et rappela les grands desseins du gouvernement. Il évoqua l'avenir glorieux que l'on pouvait déjà entrevoir pour l'humanité, au service de laquelle il se considérait ainsi que tous ses ministres. Il décrivit la cérémonie à laquelle on venait d'assister comme marquant

l'abolition définitive des honteuses barrières nationales. Son discours fut salué par des acclamations polies et respectueuses, mais sans passion.

Il se fit ensuite plus familier et s'excusa d'entretenir le monde d'une affaire privée, mais il ne pouvait se retenir de lui annoncer l'événement ce jour même, y voyant un symbole significatif. Il annonça alors les fiançailles de sa fille Ruth avec Nicolas Zarratoff, ex-sujet soviétique, aujourd'hui tous deux citoyens d'un même monde et, le cosmonaute étant venu à sa demande les rejoindre sur la tribune, le Président éleva très haut les mains des deux jeunes gens, qui saluèrent la foule. Il apparut ici que celle-ci applaudissait avec plus de chaleur.

Mais ce fut seulement la nuit venue que l'enthousiasme prévu par Mrs Betty Han se manifesta sur la Terre. Car la fête n'était pas terminée. Le défilé n'en était que le prélude et la psychologue attendait beaucoup des cérémonies qui devaient suivre. Les feux d'artifice en furent le clou, une série de feux tirés simultanément dans les zones obscures de notre planète, avec une profusion et une variété de fusées jusque-là inconnues, qui créaient de proche en proche une illumination féérique de l'atmosphère.

Le bouquet, surtout, surpassa en grandeur et en beauté tout ce que l'imagination avait pu espérer, un bouquet à une échelle vraiment mondiale et scientifique, que l'humanité entière, prévenue seulement d'une surprise, attendait en retenant son souffle.

Cela commença à New York par un grondement qui surpassait celui qui avait marqué le début du défilé. C'était encore un départ de fusées, mais de fusées plus puissantes, qui emportaient leur charge bien au-delà de l'atmosphère, hors de l'attraction terrestre. Et les charges qui s'élançaient ainsi dans la nuit étaient les bombes nucléaires les plus redoutables fabriquées jusqu'alors. Américains et Russes avaient fourni le plus fort contingent, mais toute nation ayant accédé à la puissance atomique avait tenu à apporter son obole, se libérant ainsi d'une partie de ses stocks meurtriers. À une seconde près, toutes avaient atteint la même altitude, dessinant ainsi en

pointillé, pour les anges, une immense zone sphérique enveloppant la portion de terre obscure. Lorsqu'il fut établi qu'aucune retombée néfaste ne pouvait se produire, Fawell appuya sur le bouton qui déclenchait le *bouquet* local.

Une lumière brutale, provoquée par l'explosion simultanée de centaines de soleils flamboyants, irradiia le ciel, créant une prodigieuse aurore boréale, tandis qu'un nouveau fracas annonçait une deuxième vague, puis une troisième de fusées semblables s'envolant pour prolonger ce final exaltant.

Alors, Nicolas et Ruth, qui soupaient dans un restaurant au sommet d'un gratte-ciel, où les lumières furent brusquement éteintes comme dans toute la ville pour ne pas troubler la majesté du cosmos embrasé, s'étreignirent passionnément et mêlèrent des larmes de joie et d'émotion. Alors, la passion populaire jusque-là retenue se déchaîna dans la cité et se propagea dans le monde à la vitesse de rotation de la Terre, partout où, de proche en proche, des bouquets semblables étaient tirés, à mesure qu'une nouvelle zone entrait dans la nuit. Alors, des hurlements frénétiques firent vibrer l'atmosphère terrestre. Des groupes se mirent à parcourir les rues en chantant, fouillèrent les caves, les greniers pour y rechercher les anciens drapeaux nationaux qui s'y trouvaient encore. D'innombrables bûchers s'élevèrent dans les villes et dans les campagnes, prolongeant toute la nuit ce feu d'artifice triomphal, annonciateur d'une ère nouvelle. Alors, hommes, femmes et enfants, conscients d'être enfin réunis dans une seule famille, citoyens de la Terre, gouvernés par la sagesse et par la raison, en route vers une destinée inouïe, dansèrent jusqu'au jour sur toutes les places, au son d'orchestres improvisés, cependant que les brasiers, sans cesse alimentés par de nouveaux drapeaux, avivaient de vagues rutilantes les nudités des bannières mondiales.

Mrs Betty Han ne s'était trompée ni dans ses calculs, basés sur son expérience de l'âme humaine, ni dans ses prévisions des résultats. Avec sa savante orchestration, avec des procédés assez artificiels que réprouvait d'ailleurs une petite opposition, la fête du 1^{er} août atteignit son but, qui était de toucher les fibres nerveuses de l'humanité. L'émotion ainsi suscitée fut efficace et durable. Les hommes furent soudain saisis d'une ardeur singulière pour l'aménagement de la Terre, devenue leur seule patrie et leurs efforts enthousiastes firent avancer grand train le programme de Fawell. Il est vrai aussi que les membres du gouvernement, choisis d'après leurs mérites scientifiques, se révélèrent aussi adroits dans l'art d'organiser le monde superficiel qu'ils avaient été experts à en pénétrer les couches profondes, aussi réalistes dans leurs décisions et dans leurs actes que dans leurs spéculations, contrairement aux prédictions faites au début par la même opposition chagrine. Le vice-président Yranne, en particulier, montra des qualités remarquables dans ses nouvelles fonctions. Ce fut en grande partie grâce à sa brillante intelligence, qui savait d'instinct dégager l'essence des problèmes de leur gangue de détails alourdis, que la mise en ordre matérielle du monde fut à peu près achevée dans les délais prévus, c'est-à-dire trois années.

Après trois ans, en effet, le gouvernement présentant un bilan devant l'assemblée des *Nobel* pouvait s'enorgueillir des réalisations suivantes :

La notion de citoyen du Monde avait pénétré tous les cerveaux. Les chimères néfastes des nationalismes s'étaient dissipées.

Il n'était plus question de guerre. La seule force armée était une police dépendant du gouvernement. Elle n'était utilisée, et

avec discernement, que pour maintenir l'ordre public. Son emploi devenait de plus en plus rare.

La population mondiale était stabilisée à une densité permettant l'utilisation rationnelle des ressources, sans gaspillage et sans pénurie.

La famine, la simple faim étaient des souvenirs du passé. Comme le prévoyait Fawell, l'abondance des surplus dans certaines régions et la profusion de transports utilisables avaient réglé les situations d'urgence en quelques semaines. Son programme de cultures apporta par la suite une solution définitive à tous les problèmes de cette sorte. Le Sahara était en partie irrigué et fertile ainsi que certains déserts d'Asie.

Le monde était convenablement logé, dans des conditions parfaites d'hygiène et avec tout le confort souhaitable.

Les crises économiques étaient devenues impossibles, la production, le commerce et les échanges étant entre les mains d'un organisme central, maintenant partout un équilibre rigoureux, tenant compte des intérêts de tous.

Enfin, résultat sans doute le plus important, essentiel pour la suite des opérations, la somme de travail demandée à l'humanité était réduite dans des proportions considérables, cela grâce à la centralisation et à une organisation cohérente de l'industrie et de l'agriculture, grâce à une aide scientifique et technique accrue, se traduisant par l'emploi de mécaniques pour effectuer toutes les basses besognes. La moyenne de travail journalier était de deux heures, suffisante pour assurer à tous une vie aisée. Elle tendait à diminuer encore.

Ces problèmes matériels ainsi réglés, et après avoir reçu les félicitations des *Nobel*, Fawell estima qu'il était temps de se consacrer à la deuxième partie de son programme, le domaine spirituel, tâche qui n'avait pu encore être sérieusement abordée. Une étape préliminaire devait être ce que Wells appelait la *sublimation de l'intérêt*, les premiers échelons de l'ascension, en attendant l'envolée glorieuse vers la noosphère du père Teilhard.

Réaliste, ne se dissimulant pas les difficultés de la voie qu'il avait choisie pour l'humanité, décidé à les vaincre par une gradation raisonnable, Fawell appelait cette étape : prise de

conscience scientifique du monde. Car il pensait plus que jamais que la collaboration du monde entier était nécessaire pour atteindre le but final, la pénétration par la science de tous les mystères de l'Univers. Plus que jamais, il tenait à éviter l'écueil dangereux, autrefois sarcastiquement signalé par les romanciers d'anticipation : le partage de l'humanité en deux classes, les savants et les autres, ceux-ci condamnés aux travaux grossiers et utilitaires, ceux-là enfermés dans une tour d'ivoire, bien trop exigüe pour permettre l'épanouissement total de l'esprit.

Son premier soin fut donc de créer un organisme central, destiné à assurer l'instruction pour tous, une entreprise encore jamais tentée, sinon d'une manière étriquée et affreusement imparfaite, favorisant toujours une infime élite au détriment de la masse.

Unanime derrière son chef quant aux principes généraux, le gouvernement fut convié à discuter de l'appellation de cet organisme. La plupart des ministres proposaient de le nommer : Ministère Mondial de l'Instruction, et ce titre allait être adopté quand Mrs Betty Han demanda la parole.

— Il serait plus adroit, dit-elle, de l'appeler : Ministère Mondial des Loisirs. Nous voulons instruire l'humanité, mais nous devons le faire avec tact. Certes, nous l'avons libérée d'un esclavage. Elle se rend compte de ce progrès et l'apprécie. Certes, il convient qu'elle consacre à l'étude des sciences une partie des heures précieuses ainsi arrachées au travail utilitaire. Mais faut-il lui donner l'impression que notre seul but, en gagnant pour elle ces heures de liberté, était de la diriger vers d'autres travaux ? L'instruction doit prendre une apparence attrayante.

— C'est pourtant là notre but, protesta Zarratoff : donner ces heures de loisir à la Science.

Yranne était du même avis, mais Fawell soutint Betty, dont il appréciait toujours les conseils dans le domaine subtil de la psychologie.

— Je pense qu'elle a raison, dit-il. Le monde doit prendre conscience d'abord de sa liberté. C'est librement qu'il doit venir

peu à peu à la Science. Je vote pour Ministère Mondial des Loisirs.

Les autres ayant finalement approuvé ce titre, le Ministère Mondial des Loisirs fut créé, qu'on décida de diviser simplement en deux départements : celui de l'Instruction et celui des Jeux.

Ce fut encore Betty qui proposa cette dernière appellation et la fit prévaloir, contre le vœu d'Yranne et surtout celui de Zarratoff, physiquement tourmenté par le terme « jeux » depuis qu'il avait eu l'imprudence de regarder un soir des divertissements télévisés. Yranne et lui soutenaient qu'un gouvernement scientifique digne de ce nom devait, au contraire, s'attacher à la suppression progressive de ces amusements infantiles, pour lesquels l'humanité n'avait que trop de penchants naturels et qui la détournaient de la culture.

— Les jeux, répliqua Betty, les jeux sont indispensables. L'instinct ludien est encore trop vivace dans le monde, vous le reconnaissez vous-mêmes, pour que nous puissions le négliger et ne pas lui donner quelques satisfactions, au début tout au moins. Ne jouez-vous pas aux échecs, vous ?

L'astronome haussa les épaules en maugréant qu'il ne pouvait y avoir aucune comparaison entre les laborieuses combinaisons des échecs, qui mettaient en action les plus hautes facultés intellectuelles, et la futilité des divertissements habituels. Mais, là encore, Fawell soutint Betty et le gouvernement se rangea à cet avis.

Ainsi furent créés les deux départements du Ministère des Loisirs. On dota aussitôt celui de l'Instruction de moyens énormes, proportionnés à sa mission, qui était d'une ampleur peu commune. Quant à celui des Jeux, considéré tout de même comme secondaire par l'ensemble des savants, on ne lui attribua qu'un personnel limité et peu de crédits. Sur ce dernier point encore, Mrs Betty Han avait des idées différentes, qu'elle voulut exposer à l'assemblée. Mais ses avertissements ne furent cette fois pas retenus. Elle ne se vexe pas, déclarant simplement qu'on regretterait peut-être un jour de ne pas avoir écouté les conseils de la psychologie.

DEUXIÈME PARTIE

1

Fawell trouva ce matin-là dans son courrier le rapport que Zarratoff lui adressait de France. Il confia aussitôt toutes les autres lettres à un secrétaire et, seul dans son bureau présidentiel, commença à lire le document qu'il attendait avec impatience.

Il y avait à peu près deux années que le Ministère des Loisirs avait entrepris l'instruction de l'humanité, mais l'ampleur de la tâche était telle que ce délai n'avait pas encore permis d'en apprécier les résultats.

Un immense réseau de culture scientifique enserrait le monde. Un peu partout, des établissements grandioses s'étaient élevés, avec des amphithéâtres assez nombreux et assez vastes pour que, par un roulement savamment organisé, la population entière des villes et des campagnes pût y prendre place en une journée, avec des bibliothèques contenant en milliers d'exemplaires tout ce que l'homme devait apprendre pour s'élever l'esprit, depuis les rudiments des sciences jusqu'aux théories les plus modernes et les plus complexes.

Ces centres étaient également pourvus d'un nombre considérable de salles d'étude, avec microfilms, appareils de projection, télévision, permettant à chacun de se familiariser avec les aspects infinis de l'Univers. Dans des laboratoires équipés des instruments les plus modernes, tout étudiant

pouvait faire des expériences personnelles sur les atomes, provoquer lui-même des désintégrations, suivre le tourbillon magique des particules à travers bêtatrons et cyclotrons, mesurer avec des appareils d'une délicatesse extrême les durées de quelques milliardièmes de seconde séparant la naissance et la mort de certains mésons.

Les moyens matériels exigés par l'Instruction étaient véritablement titanesques. Même disposant des richesses mondiales, le gouvernement avait dû faire de nouveaux prodiges d'ingéniosité et de rationalisation pour trouver les ressources nécessaires. Mais le but en valait la peine et les meilleurs cerveaux s'y étaient employés avec succès.

L'essentiel, bien entendu, n'était pas négligé : une armée de professeurs, maîtres et assistants, tous hautement qualifiés, avait été mobilisée et mise à la disposition du monde étudiant. Beaucoup durent ainsi interrompre des recherches importantes. Ils s'y résignèrent, Fawell les ayant convaincus qu'il n'existait pas pour eux de tâche plus urgente et de devoir plus élevé que de transmettre leurs connaissances, à tous, afin que l'humanité, transformée en une pépinière de savants, pût accomplir son destin. Les plus qualifiés, cependant, les membres du gouvernement, ne pouvant abandonner leurs fonctions, le Président avait décidé qu'ils visiteraient périodiquement les nouveaux centres, comme conseillers, comme inspecteurs, et profiteraient de leur passage pour faire quelques conférences dans leur spécialité, à l'échelon le plus élevé.

C'est ce que faisait Zarratoff, qui se trouvait alors en France, dans un centre d'études astronomiques très important. Fawell lui avait demandé de lui communiquer personnellement et aussitôt que possible ses premières impressions. Il lut ce premier rapport avec avidité.

Le début concernait l'installation du centre et l'organisation des études. Là, Zarratoff ne trouvait pas grand-chose à critiquer. Un effort considérable avait été fait, comme partout, pour faciliter les conditions de travail à la multitude des étudiants qui affluaient chaque jour, venant parfois de régions éloignées. Des réseaux de trains, d'avions et d'hélicoptères assuraient les

déplacements rapides et réguliers. Tout cela fonctionnait sans accroc. Le matériel était abondant et de première qualité. Plusieurs observatoires équipés de puissants télescopes et des instruments d'optique les plus modernes permettaient à tous de voir les mondes lointains, de les photographier, d'analyser leur spectre et de capter le concert des ondes que des corps mystérieux, parfois obscurs, émettent perpétuellement dans l'espace. Maîtres et assistants étaient compétents et dévoués.

Fawell passa rapidement sur ces réalisations qu'il connaissait déjà et son visage se rembrunit en lisant la suite. Zarratoff s'exprimait ainsi :

« ... Mais dès les premières heures de mon séjour, il ne m'est pas apparu que les résultats escomptés par nous soient satisfaisants. La passion pour les questions scientifiques n'existe pas. Le simple intérêt reste faible ; la soif de connaissance ne se manifeste pas encore. Le peuple vient au centre. Il écoute les conférences. Il va s'asseoir dans les bibliothèques et feuillette des livres. Il assiste à des projections. Il place son œil devant un télescope, mais il semble agir ainsi comme s'il exécutait une consigne, comme s'il craignait sans cela de se faire remarquer ou même de s'attirer des remontrances, plutôt que poussé par un ardent désir de s'instruire. Plusieurs des maîtres ont eu la même impression que moi. J'ai alors interrogé des étudiants et me suis aperçu que l'esprit des leçons n'était pas bien assimilé. Certains réussissent à retenir par cœur des sections entières de renseignement, sans paraître en évaluer la portée et la haute signification. La simple curiosité fait souvent défaut... »

— Manque d'enthousiasme, dirait Betty, murmura amèrement Fawell : notre pire ennemi.

« ... J'ai alors voulu réagir et tenter moi-même de susciter cet esprit de curiosité scientifique. Peut-être les maîtres n'ont-ils pas su se mettre à la portée de leurs nouveaux élèves ? Peut-être, au contraire, comme cela se produisait souvent autrefois, n'ont-ils pas traité les questions d'assez haut pour capter leur attention dès le début du cours, négligeant au besoin certains détails pour les mettre d'emblée face à face avec l'essentiel ? J'ai donc décidé de faire moi-même deux conférences et j'ai choisi un sujet que je crois propre à passionner le monde : l'Univers,

l'Univers considéré comme un tout, sa naissance, sa nature probable, sa mort éventuelle.

Je viens de terminer la première de ces conférences. Réserveant pour la suivante les plus hauts sujets, j'ai dû d'abord m'employer à combler beaucoup de lacunes et à détruire pas mal de notions erronées chez mes auditeurs. J'ai donc commencé par un tableau descriptif du cosmos, tel qu'il nous était déjà à peu près connu il y a plus d'un siècle, à l'aide d'instruments grossiers et de raisonnements élémentaires.

Je suis parti de la planète Terre, dont j'ai montré la situation dans le système solaire. Puis j'ai défini ce soleil comme une étoile parmi des milliards d'étoiles. J'ai décrit ensuite le groupement de ces astres en une nébuleuse, notre Galaxie. J'ai illustré par des exemples simples et propres à frapper les esprits la disproportion entre les distances moyennes à l'intérieur d'un système stellaire et les distances entre étoiles. J'ai donné une idée de la forme et des dimensions principales de cette Galaxie. Je vous fais un résumé de tout ceci pour vous indiquer les grandes lignes de mon plan et vous faire sentir ma situation : je m'étais aperçu, en fait, qu'ils avaient des idées très confuses sur ces notions simples. Je vous assure que je n'ai épargné ni ma peine ni mon éloquence pour les préciser.

« Lorsque j'eus l'impression qu'ils avaient enfin une vision assez nette de notre environnement immédiat, j'ai pu faire apparaître notre nébuleuse comme une simple unité parmi des milliards de galaxies plus ou moins semblables, que l'on considérait autrefois comme les cellules de l'Univers. J'ai parcouru un pas de plus en montrant celles-ci groupées en ensembles solidaires, eux-mêmes considérés aujourd'hui comme les cellules du cosmos.

« Ensuite, et seulement encore lorsque je fus certain que tout ceci avait pénétré les esprits, j'ai esquissé le tableau des mouvements relatifs de ces cellules, suggérant ainsi la dilatation de l'Univers. C'est par cette image que je terminai ma première conférence, montrant ces mondes s'écartant les uns des autres, se fuyant à des vitesses croissantes, et je laissai mes étudiants sur cette vision grandiose, assez mystérieuse, bien propre à les captiver. Je crois pouvoir me flatter d'avoir été assez persuasif

et assez éloquent pour exciter leur imagination et faire naître en eux le désir d'en connaître davantage... »

— Il y en aura au moins un de satisfait de cette conférence, commenta encore Fawell à mi-voix.

Mais la fin du rapport semblait prouver que Zarratoff n'était pas le seul à se féliciter de son exposé et le front du Président s'éclaira graduellement à la lecture de la conclusion optimiste.

« ... Quand j'eus terminé, mes auditeurs m'applaudirent avec chaleur et des chuchotements admiratifs m'apprirent que je ne m'étais pas donné tant de mal en vain. Je suis certain aussi d'avoir décelé dans beaucoup de regards la naissance de cette curiosité et de cette ardeur dont l'absence m'avait chagriné. Des questions furent posées à ma demande, tendant à prouver qu'ils avaient saisi au moins l'importance et la majesté de ces problèmes, s'ils n'en avaient pas encore assimilé tous les détails.

« Mon cher ami, je vous le déclare ce soir : en ce qui concerne l'astronomie, je crois que nous sommes maintenant sur la bonne voie et que nous parviendrons au but ; mais il faudra insister auprès des maîtres pour qu'ils introduisent eux-mêmes dans leurs cours la passion et la hauteur de vue, comme j'essayai de le faire moi-même. Le premier résultat est encourageant. Je tâcherai de me surpasser pour ma deuxième conférence, la semaine prochaine, après laquelle je vous enverrai un autre rapport. »

Fawell reposa la lettre et resta longtemps songeur.

— La passion et la hauteur de vue, murmura-t-il, il a raison, tout est là en matière d'enseignement. Zarratoff en est capable, mais peu de maîtres le sont. Beaucoup trop ont tendance à présenter leur sujet par le petit bout de la lorgnette.

Ayant réfléchi encore, il estima que le moment était venu pour les plus hautes autorités scientifiques de payer de leur personne. Yranne venait de partir en Chine pour une tournée semblable à celle de l'astronome. Absorbé par ses occupations et ses responsabilités présidentielles, Fawell n'avait encore prévu aucun programme pour lui-même. Il se le reprocha comme une négligence et décida sur-le-champ de visiter un centre de physique établi près de New York et d'y faire une conférence.

Remettant à plus tard ses occupations habituelles de président, il commença aussitôt à préparer son sujet.

— Lisez, dit Fawell.

Une heure auparavant, il avait reçu le deuxième rapport de Zarratoff et demandé à Betty de passer dans son bureau, éprouvant le besoin d'en discuter avec elle.

— Qu'y a-t-il, Fawell ? demanda celle-ci en le regardant. Vous avez l'air soucieux. N'est-il pas aussi encourageant que le premier ?

— Lisez, répéta le Président d'un air morne.

Betty lut docilement, à mi-voix :

« ...Je commençai par la vision qui concluait ma précédente conférence : l'Univers en expansion, un corps dont chaque molécule s'écarte de toute autre molécule, chaque galaxie de toute autre galaxie avec une vitesse proportionnelle à la distance qui les sépare. Je crus bon d'insister, d'une manière assez saisissante, je l'espère, sur le caractère paradoxal, merveilleux, presque prodigieux de ce phénomène.

« Alors, ayant le sentiment qu'ils avaient sous les yeux une image correcte de la réalité, j'ai pu aborder les problèmes qui nous préoccupent, pour leur en faire sentir l'importance et la grandeur. Remontant d'abord le temps à contre-courant, je leur parlai ainsi, tenant le langage de la logique, mère de l'imagination créatrice :

« — Si ces galaxies s'écartent ainsi aujourd'hui les unes des autres, il est évident qu'à une époque antérieure à la nôtre, elles étaient plus rapprochées. Remontons loin dans le passé, nous découvrons un corps dont les molécules ne sont plus séparées par des gouffres d'espace. Éloignons-nous encore dans le temps aussi loin que notre imagination puisse le faire, et nous voyons ces archipels très près les uns des autres, serrés les uns contre les autres, les étoiles s'écrasant sur les étoiles, les atomes sur les atomes, en un univers singulièrement restreint, d'une

concentration de matière prodigieuse, d'une densité telle qu'un centimètre cube de ce magma primitif pouvait peser quelque cent millions de tonnes !

« Ainsi tentais-je, par des images suggestives, de faire revivre la magie de nos origines. Il me semble que personne ne peut rester insensible à l'évocation de tels phénomènes. De fait, personne ne soufflait mot. Ce silence, que j'interprétais comme un signe de recueillement, me paraissait de bon augure et, le front baigné de sueur par mon émotion et par mes efforts pour la leur communiquer, j'étais maintenant convaincu que la sublimation de l'intérêt prédite par Wells était en train de se produire sous mes yeux.

« Je les avais amenés ainsi au commencement du temps. Je me permis alors de développer un peu quelques-unes des théories qui portent la marque de cette hypothèse. J'évoquai l'atome primitif de Lemaître dont je citai quelques phrases, propres à provoquer l'enthousiasme par le chenal de la poésie ; celle-ci par exemple : *L'évolution du monde peut être comparée à un jeu d'artifice qui vient de se terminer. Quelques mèches rouges, cendres et fumées. Debout sur une escarbille mieux refroidie, nous voyons s'éteindre doucement les soleils et cherchons à reconstituer l'éclat disparu de la formation des mondes*⁵. Là, je perçus comme un frémissement dans l'amphithéâtre, qui acheva de me convaincre que j'avais réussi à éveiller leur âme. Je mentionnai alors brièvement les perfectionnements apportés à l'hypothèse de Lemaître par les cosmologues modernes.

« Après avoir remonté le courant jusqu'à l'origine du temps, je les invitai à se laisser entraîner par lui, à le dépasser et à orienter leur imagination vers le futur. Je leur montrai les galaxies s'écartant les unes des autres, encore et encore, plus vite, toujours plus vite, jusqu'à ce que la rapidité de cette fuite nous interdise de recevoir le moindre signal de celles qui atteignent le cap fatal : la vitesse des radiations. Je leur indiquai que, selon toute probabilité, cet événement s'était déjà produit pour quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre elles, de sorte que,

⁵ Georges Lemaître (*Revue des questions scientifiques*, novembre 1931).

même si la technique des observations astronomiques avait atteint sa perfection idéale, même si nos instruments étaient sans défaut, c'est seulement un pour cent du volume total de l'Univers que nous pourrions observer, cette proportion diminuant à chaque seconde. Là, j'observai un silence, angoissé moi-même par cette évocation, comme je souhaitais qu'ils le fussent devant la dramatique urgence de notre situation : si nous ne nous hâtons pas, si la science et la technique ne progressent pas à pas de géants, c'est seulement une portion infinitésimale du monde que nous pourrons jamais contempler !

« J'ai, bien entendu, relié cette expansion, ce déséquilibre, aux idées géniales d'Einstein et leur ai donné un aperçu du majestueux édifice spatio-temporel construit par lui, ainsi que des théories qui ont proliféré à partir de ses conceptions. J'ai conclu par le tableau grandiose d'un Univers en pulsation, une contraction succédant à la dilatation, jusqu'au retour à un état de concentration prodigieuse, puis à une nouvelle explosion marquant l'origine d'un autre temps et donnant naissance à un autre cycle...

« Soupîrs d'un cœur fabuleux, le cœur de la Divinité !... La comparaison se trouve dans l'*Eurêka* de Poe, dont je leur ai lu les dernières pages. Peut-être dois-je m'en excuser, mais ce poème cosmologique m'a toujours inspiré une émotion intense, que n'ont jamais amoindrie les atroces commentaires faits à son sujet par des ânes et par une ânesse, et que je m'efforçai de leur communiquer. Par quel sortilège, en se basant sur des observations inexactes de son temps, en ignorant tout des théories d'Einstein et de la dilatation de l'Univers, en invoquant des lois physiques partiellement fausses, et par une série de raisonnements imparfaits, Poe est-il parvenu à une conception d'un monde qui paraît aujourd'hui probable à certains de nos plus grands savants ? Je les laissai méditer sur ce paradoxe.

« Je vous assure, mon cher ami, que j'ai fait l'impossible pour leur inspirer un peu de la passion qui nous anime. J'ai conclu par une dernière citation, ces mots d'Einstein lui-même : *L'expérience religieuse cosmique est la raison des plus fortes et des plus nobles recherches scientifiques.*

« Voilà quelle fut mon action. Je terminai épuisé, mais confiant et plein d'espoir. Or... »

— Jusqu'ici, commenta Betty, je ne vois pas ce qui peut vous rendre si maussade. Sa conférence me paraît habile, magistrale au meilleur sens du terme, empreinte sans doute d'un certain mysticisme, mais nous connaissons Zarratoff : il a une âme de poète. Pour le but que nous recherchons, cela ne me paraît pas être un défaut. Qu'y trouvez-vous à redire ?

— Moi ? Mais rien. Je trouve, comme vous, son exposé excellent, fort beau, même. Moi, Betty ! Mais moi, j'ai été passionné du début jusqu'à la fin, quoique connaissant l'essentiel à l'avance. Et ce serait le cas de beaucoup de nos collègues.

— Ça n'a donc pas été le cas pour les autres ?

— Finissez votre lecture, murmura Fawell, avec une sorte d'accablement.

« ... Or, mon cher ami, continuait Zarratoff, il me faut maintenant rapporter un incident assez pénible, qui me laissa sur une impression désagréable.

« J'avais donc quitté l'amphithéâtre, qui était plein à craquer, salué par des applaudissements, qui n'étaient pas de complaisance, je vous l'assure. Tous les regards étaient brillants. En deux conférences de trois heures chacune, je me félicitai d'avoir renouvelé l'atmosphère du centre. Je fus renforcé dans cet espoir quand, une demi-heure plus tard, après m'être reposé, car j'étais hors d'haleine, m'étant rendu dans une salle de réception, j'y trouvai une délégation de mes auditeurs. Je leur avais indiqué en effet que je serais là, prêt à répondre à leurs questions s'ils avaient à m'en poser.

« Ne pouvant recevoir une foule nombreuse, je leur avais demandé de grouper ces questions et de m'envoyer un ou quelques délégués. Ils étaient une douzaine environ, représentant sans doute l'ensemble des étudiants. Tous paraissaient très impatients de me revoir.

« Je les félicitai de leur zèle, tout en les observant avec attention. Autant que je pus en juger, ils appartenaient à des classes très différentes de l'ancienne société : ouvriers, patrons, femmes de ménage, femmes du monde, l'âge variant entre seize

et soixante ans. Je me frottai les mains, appréciant cette diversité. Leur physionomie me parut empreinte d'une ardeur nuancée par une sorte d'inquiétude, que j'attribuai à la tension de leur esprit devant les vues nouvelles que j'y avais projetées, et à la crainte de laisser échapper quelque détail important ou de s'engager sans y prendre garde sur la voie de l'erreur... »

— Il m'est arrivé de connaître cet état d'âme quand j'étais étudiante, commenta Betty.

— Zarratoff l'a connu aussi, sans cela il n'en parlerait pas de cette façon ; moi également, et bien d'autres parmi nous, fit Fawell d'une voix sourde. Aujourd'hui encore, il m'arrive de passer des nuits blanches, harcelé par cette angoisse. Continuez.

« Celui qui prit la parole en premier devait avoir une cinquantaine d'années. Il avait l'air énergique d'un homme habitué aux responsabilités. De fait, je l'ai su plus tard, il appartenait autrefois à la classe des directeurs et, même depuis la révolution, il avait été jugé digne d'occuper un poste important. Un esprit clair et pratique, il nous a rendu de grands services pour la coordination des transports entre différentes régions éloignées.

« Il commença à me parler, cependant, avec la timidité d'un jeune écolier.

« — Maître, dit-il, ma question témoigne sans doute d'une grande ignorance, mais... je voudrais savoir... »

Là, sa voix eut un tremblement, et il marqua un temps d'arrêt. Je le priai de continuer sans fausse honte, la curiosité, la soif de connaître faisant absoudre à l'avance n'importe quelle bêtise. Il poursuivit alors avec plus d'assurance :

« — Voici. C'est une question qui me tourmente depuis longtemps et à laquelle la réponse est sans doute évidente pour vous, Maître, je voudrais savoir si la planète régnante...

« — La planète *régnante* ? interrompis-je, interloqué.

« — On la nomme aussi parfois *législative*, dit-il.

Je voudrais donc savoir si l'influence de la planète législative sur l'*ascendant* peut être affectée quand elle se trouve en conjonction avec quelqu'une de ces galaxies qui peuplent le ciel et dont vous nous avez brossé un merveilleux tableau.

« Je vous laisse, mon cher ami, imaginer mon trouble quand, après quelques instants de stupeur, je compris de quoi il retournait. Il s'agissait d'horoscope et d'astrologie. C'est ce seul aspect de la question qui l'avait captivé. Je n'eus pas le temps de lui répondre. Déjà, une femme, une femme de condition modeste cette fois, fendait les rangs, se prosternait devant moi, puis étalant fébrilement sur le parquet une feuille de papier couverte de diagrammes, me suppliait de l'examiner et de lui dire si son horoscope de naissance était correct. Elle l'avait fait établir par un astrologue renommé, mais elle devinait, après m'avoir entendu, qu'il doit y avoir plus de choses dans le ciel que n'en connaissent les astrologues et qu'un savant comme moi pourrait lui prédire sa destinée avec plus de sûreté et plus de détails.

« Et tous les autres étaient dans le même état d'esprit, c'est-à-dire que leur cerveau était bourré à craquer, infesté de *maisons*, de *luminaires*, d'*ascendant*, de *thèmes* et de *signes* bénéfiques ou maléfiques. Les horoscopes étaient le sujet unique que, sans s'être donné le mot, ils jugeaient bon de me voir approfondir. Ils se mirent tous à parler à la fois, agitant des diagrammes et m'infligeant une foule de questions saugrenues et angoissées à propos des sornettes éhontées par lesquelles les charlatans berçaient autrefois les espoirs populaires, à l'aide desquelles ils avaient acquis une influence considérable sur les masses, influence qui, mon expérience semble le prouver, n'a pas diminué depuis la révolution scientifique. Là était la raison des regards brillants et des frémissements que j'avais perçus. Ils attendaient que je complète ou que je corrige les prédictions des sorciers !

« À vous, mon cher ami, d'interpréter cet incident comme il convient. Je suis trop troublé ce soir pour le faire moi-même.

« Il ne me reste que peu de choses à ajouter. Je tentai de reprendre mon calme et de leur faire sentir leur folie. J'invoquai les arguments que vous connaissez et que nous savons irréfutables. Ils m'écoutèrent poliment, sans m'interrompre, mais il était clair que je perdais peu à peu le prestige que pouvait avoir gagné mon éloquence. Moi-même, percevant l'abîme qui nous séparait, je me sentais peu persuasif. Quand je

me tus, celui qui avait parlé en premier me dit en hochant la tête :

« — Pourtant, un tel est bien mort le troisième mois de l'année, comme son horoscope l'avait prédit.

« Il était vain avec lui d'invoquer le calcul des probabilités. Je finis par abandonner la partie et ils se retirèrent la tête basse, me laissant, moi, découragé... »

— Et voilà, Betty, dit Fawell. Comprenez-vous pourquoi vous ne me trouvez pas l'air triomphant ?

Il paraissait si désesparé qu'elle se garda de toute critique et tenta de le reconforter.

— Peut-être des déviations de cette sorte sont-elles un chemin nécessaire ? dit-elle.

Et elle lui cita une phrase de Kepler : *Si l'on n'avait eu le crédule espoir de lire l'avenir dans le ciel, auriez-vous jamais été assez sage pour étudier l'astronomie pour elle-même ?* Mais la déception de Fawell était si forte que rien ne pouvait dissiper son humeur.

— Un abîme entre eux et nous ! écrit Zarratoff.

— Ce n'est après tout qu'un son de cloche. Un autre sondage peut donner un résultat plus encourageant.

— J'ai fait moi-même un autre sondage, dit Fawell, de plus en plus sombre, une conférence, moi aussi. J'ai choisi un vaste sujet : la structure de la matière et son unité. Je ne vais pas vous réciter mon cours, mais soyez assurée que, comme Zarratoff, j'ai fait appel à toutes mes ressources pour susciter au moins un intérêt, sinon une passion... un cours classique, mais auquel j'ai tenté de donner du piquant, montrant les grandes divisions de la matière, molécules, atomes et finalement unité de celle-ci, constituée en dernière analyse par des particules toutes semblables... Ils avaient bien compris ce dernier point, oh ! ils l'avaient bien compris !

« Comme Zarratoff encore, je me mis à leur disposition après le cours. Comme lui, j'ai été heureux de voir venir à moi une assez nombreuse délégation. Savez-vous la question unique qu'ils m'ont posée ? Tous la même.

— Déprimante, sans doute.

— Comment procéder pour fabriquer de l'or ! hurla Fawell. Saisissez-vous ? Puisque tous les corps sont composés en dernière analyse des mêmes matériaux, je devais posséder une recette simple et à leur portée, ne nécessitant qu'une cornue et un réchaud, sans doute, pour transmuter en or les galets des plages ou les pierres qui encombrent leur jardin !

Une fois encore, la psychologue tenta de réagir et de trouver des arguments encourageants.

— Cela montre tout de même que ceux-ci avaient compris quelque chose à l'unité de la matière. Là encore, peut-être l'étape de la superstition est-elle indispensable. Je pense que...

Elle fut interrompue par la sonnerie d'un téléphone. C'était Yranne, qui appelait le Président de Pékin. Fawell l'écouta un long moment sans l'interrompre. Il ne fit aucun commentaire quand l'autre eut terminé.

— C'est bien, dit-il simplement. Nous discuterons de tout cela en conseil.

Mais quand il se tourna vers Betty, son visage s'était creusé un peu plus profondément. Il resta un long moment silencieux.

— Puis-je savoir comment se comportent mes ci-devant compatriotes ? demanda enfin la Chinoise.

— Il a traité des statistiques et des probabilités, dit lentement Fawell, mettant en lumière le rôle que ces notions tiennent à la fois dans les événements de la vie courante et dans l'Univers.

— Alors ?

— Là encore, après le cours, une seule question fut posée. Pouvez-vous deviner laquelle ?

— Je crois qu'en observant votre mine et en m'efforçant un peu, je pourrais au moins deviner sa nature, répondit Betty avec calme.

Fawell frappa sur sa table dans un sursaut de rage.

— Ils lui ont demandé... ils l'ont supplié à genoux de leur fournir une martingale infaillible pour gagner à la roulette !

Plusieurs inspections effectuées un peu partout ne donnèrent pas de résultats plus encourageants, de sorte que l'instruction de l'humanité devint un grave sujet de préoccupation et d'inquiétude pour le gouvernement de la Terre. Celui-ci connut bientôt d'autres soucis concernant, d'une manière paradoxale, ceux qui paraissaient vouloir s'engager dans la bonne voie, qui appréciaient à leur juste valeur les progrès de la science et qui, reconnaissants d'être débarrassés de travaux grossiers assujettissants, mettaient à profit cette libération et ces loisirs pour élever leur esprit. C'était là le chemin même que cherchait à tracer l'administration mondiale. Or, ce fut parmi ceux-ci qu'on décela un jour les symptômes d'un mal étrange.

Le premier sujet atteint que l'on put mettre en observation pour étudier ce mal fut Nicolas Zarratoff, le gendre même de Fawell, maintenant cosmonaute chevronné, qui s'était réjoui de la révolution scientifique et en appréciait les effets. Mais avant lui, deux accidents mortels alertèrent les autorités, les victimes étant, elles aussi, des pilotes de l'espace, dans des conditions identiques et inexplicables. Le premier survint à un nommé Jim Barley, alors qu'il pilotait son avion personnel, au cours d'un congé. Une conversation en apparence saugrenue s'était engagée entre lui et la tour de contrôle de l'aérodrome où il devait atterrir. Malheureusement, cette conversation n'avait pas été enregistrée et elle paraissait si incohérente que beaucoup soupçonnèrent de défaillance la mémoire de l'employé qui la rapporta. D'après lui, Barley aurait déclaré qu'il était incapable d'effectuer tout seul les manœuvres d'atterrissage, quoique ses commandes fussent en bon état et la visibilité parfaite. La raison, l'employé fut incapable de la préciser, les tentatives fébriles d'explication du pilote étant incompréhensibles. L'affaire se termina tragiquement. L'appareil parut soudain

échapper à tout contrôle et s'écrasa au sol. On retrouva le cadavre de Barley parmi des débris informes et l'enquête ne put aboutir.

L'O.M.A. (Organisation Mondiale de l'Astronautique) conclut à un malaise subit et l'affaire n'aurait pas eu de suite si un deuxième accident du même genre n'était survenu quelques jours plus tard à un autre cosmonaute, alors qu'il pilotait lui aussi un avion de tourisme. Comme Barley, il s'était mis à tenir des propos incohérents et avait trouvé la mort dans des conditions analogues. La nature du malaise qui avait saisi ces malheureux était un sujet de perplexité pour les médecins de l'O.M.A., et aucun des psychologues qui furent consultés ne parvint à un diagnostic acceptable. Ces deux accidents successifs avaient paru assez insolites pour qu'un rapport confidentiel fût transmis au gouvernement.

Nicolas Zarratoff se sentait heureux de vivre ce matin-là, avec la perspective des trois mois de vacances qui venaient de lui être accordés. Il les avait bien gagnés et allait enfin pouvoir entreprendre avec Ruth le long voyage de noces projeté depuis longtemps et sans cesse remis depuis leur mariage à cause de l'importance et de l'urgence des missions qu'on lui confiait.

Sortant du bureau où il venait d'apprendre la bonne nouvelle, Nicolas sauta dans sa voiture et fonça vers son bungalow, sans tenir compte des limitations de vitesse. Il trouva Ruth occupée à cueillir des fleurs dans le jardin et l'étreignit avec passion.

— Ça y est, s'écria-t-il : trois mois.

— Chéri, trois mois ! Je croyais que...

— Trois mois pleins. Les deux prévus après la mission et un mois supplémentaire parce que...

— Parce que ?

Ruth le regarda avec des yeux soudain inquiets. Il lui semblait qu'une ombre assombrissait le front de son mari. Le nuage se dissipa très vite et il répondit avec une gaieté peut-être un peu forcée :

— C'est le contrôle médical de l'O.M.A. qui me fait ce cadeau. Ils ont été chics.

— Chéri, tu es malade ?

— Je ne me suis jamais aussi bien porté. Mais après toute la gamme des analyses et des tests, ils s'imaginent... je n'ai pas bien compris de quoi il s'agissait ; eux non plus d'ailleurs, je crois... Bref, ils ont cru déceler un élément pouvant signifier un vague soupçon de déséquilibre psychique... Tu vois comme c'est précis. Enfin, ils sont tous tombés d'accord pour estimer qu'un mois de congé supplémentaire ne pouvait que profiter à ma santé. Voilà.

— Tu n'es pas inquiet ?

— Inquiet !

Il éclata de rire, l'enleva dans ses bras et la fit tourbillonner.

— Tu ne vois donc pas que c'est un prétexte pour me récompenser, après le travail de ces dernières années ! Le toubib qui m'a lu le rapport riait en haussant les épaules. Qui sait même si ton président de père n'a pas donné des ordres secrets à l'O.M.A. pour que nous puissions enfin avoir une longue lune de miel... Inquiet ! Je te répète que je n'ai jamais été aussi dispos, ni aussi heureux. Quand partons-nous ?

— Après-demain, si tu veux. Il me faut moins de quarante-huit heures pour préparer les bagages... Et nous connaissons l'itinéraire depuis longtemps.

— Excellent. Je fais un saut à l'aérodrome, pour faire préparer le vieil *Icare*.

Ainsi était baptisé son avion personnel. Ancien pilote d'essai, les compagnies pour lesquelles il travaillait autrefois lui avaient fait ce cadeau lorsqu'il avait quitté ce métier pour entreprendre des vols interplanétaires. À chacun de ses séjours à terre, il s'en servait avec Ruth pour des excursions rapides. L'appareil était surtout tenu en réserve pour le long voyage autour du monde.

Il inspecta *Icare*, le trouva en parfait état, fit ses dernières recommandations aux mécaniciens et retourna chez lui pour aider sa femme.

Il allait ranger sa voiture, quand un incident banal lui fit froncer le sourcil. Comme l'ensemble du bungalow, le garage était équipé avec les derniers perfectionnements de la technique, destinés à éviter tout effort superflu aux occupants. Nicolas avait veillé avec soin à l'installation de divers *gadgets* automatiques, s'amusant à en inventer et à en bricoler

quelques-uns lui-même. Un œil électrique commandait le rideau métallique du garage. La voiture s'approchant coupait un rayon et le rideau se levait. Depuis longtemps, il avait pris l'habitude de rouler toujours à la même vitesse, une allure calculée autrefois, devenue aujourd'hui instinctive, telle que le capot se présentât à l'entrée au moment précis où le champ était libre.

Or, le mécanisme ne fonctionna pas. Le rideau restant baissé, Nicolas eut alors un comportement étrange. Il était là, les yeux fixés sur l'entrée, les mains crispées sur le volant, le pied contracté maintenant la même pression sur l'accélérateur, la voiture avançant toujours à la même vitesse. Il se sentait le cerveau vide en voyant approcher l'obstacle et paralysé par une sorte d'angoisse. Le réflexe de lâcher l'accélérateur ne jouait pas. Cette torpeur dura trois ou quatre secondes et ne se dissipa que tout juste au moment où le capot allait heurter le rideau, quand il se sentit soudain libéré et capable de donner un coup de frein brutal.

Il mit pied à terre, d'abord troublé par le malaise qui l'avait saisi, puis en proie à une violente irritation contre la défaillance du mécanisme, une sorte de rage tout à fait hors de proportion avec la trivialité de l'incident. Il lui fallut plusieurs minutes pour se calmer, être capable de manœuvrer l'instrument à la main et garer sa voiture. Même alors, il semblait ne pas être sûr de ses gestes et il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour l'amener exactement à sa place habituelle, c'est-à-dire à côté de l'auto de Ruth.

S'étant enfin ressaisi, il resta un long moment immobile, songeant malgré lui aux conclusions confuses du rapport médical. Puis il haussa les épaules, se força à ne plus penser qu'aux préparatifs du voyage et son visage était de nouveau serein quand il rejoignit sa femme.

L'O.M.A. différait de l'ancienne N.A.S.A. et des groupements similaires qu'elle avait englobés, non seulement par l'ampleur décuplée de ses moyens, mais par le choix des objectifs qui étaient toujours choisis d'après des critères scientifiques rigoureux. Il n'était plus question aujourd'hui de gagner une

course ou un pari et d'envoyer deux ou trois hommes passer quelques heures sur la lune pour ramasser un petit tas de cailloux. Dans ce domaine comme dans les autres, il s'agissait de faire progresser la vraie science. Une exploration rationnelle de l'espace devait permettre à des équipes de savants qualifiés, munies du matériel nécessaire, de s'installer sur les astres accessibles et d'y procéder à des recherches méthodiques.

Comme corollaire de cette politique, les premiers résultats obtenus en matière d'astronautique, s'ils étaient importants en profondeur, n'étaient pas spectaculaires. Il avait fallu du temps pour harmoniser les entreprises des anciennes nations, très différentes par leur objet et par les moyens utilisés. Une base grande comme une petite ville était maintenant satellisée autour de la Terre, grâce à laquelle les voyages vers la Lune étaient devenus une opération de routine. Cette Lune était encore le seul astre conquis, en voie d'aménagement, et sur lequel étaient établis des observatoires et des laboratoires permanents. La base servirait aussi de point de départ pour les futurs envols vers les planètes. L'exploration de Mars était prévue dans un avenir proche. Pour le présent, quelques équipages en avaient seulement fait le tour, rapportant une masse d'informations en vue de l'expédition.

Nicolas Zarratoff commandait un de ces derniers vols, qui l'avait maintenu plusieurs mois dans l'espace. Ruth l'avait poussé à accepter cette mission, une des plus importantes de sa carrière, pour laquelle il avait été sélectionné. Il méritait ce choix, aussi bien pour son expérience de l'espace et son sang-froid que pour la promptitude et l'excellence de ses réflexes. À une époque où le matériel automatique était encore sujet à des défaillances, il lui était arrivé d'empoigner lui-même les commandes, comme l'avaient fait les premiers pionniers de la lune, et de redresser une situation dramatique, qui dépassait les capacités des ordinateurs.

Il est vrai qu'il n'avait plus eu l'occasion d'agir ainsi depuis fort longtemps et qu'il n'aurait sans doute plus jamais à le faire. Ces défaillances des mécanismes étaient devenues de plus en plus rares au cours des trois dernières années, si bien qu'on pouvait les considérer aujourd'hui comme un miracle quasi

impossible. L'O.M.A. avait établi en principe qu'un accident était inadmissible, étant donné la qualité des passagers qu'emportaient maintenant les vaisseaux, tous des savants renommés. La fiabilité imposée au matériel devait être, non plus de quatre-vingt-dix-huit ou quatre-vingt-dix-neuf pour cent, comme on s'en contentait autrefois, mais de 99,999999... avec une suite de neuf occupant une ligne entière. Pour Nicolas Zarratoff, comme pour les cosmonautes déjà anciens, ces ratés du matériel faisaient partie des souvenirs lointains. Quant aux jeunes, si l'on évoquait devant eux la possibilité d'une panne de l'ordinateur de bord, par exemple, ils prenaient cela comme une bonne plaisanterie et éclataient de rire. Encore moins vraisemblable pour eux était l'éventualité que pût être en défaut la gigantesque organisation qui, à terre, suivait leur vol, voyait tout, prévoyait tout et leur donnait des directives à chaque instant.

Au cours du dernier vol autour de Mars, le matériel avait fonctionné comme d'habitude d'une manière irréprochable et le commandant Nicolas n'avait jamais connu la moindre alerte pendant ces longs mois. La trajectoire était dirigée, contrôlée à chaque instant par les ordinateurs. Quand il s'agissait d'une décision urgente à prendre, de l'ordre d'une seconde ou d'une fraction de seconde, c'étaient les ordinateurs de bord qui s'en chargeaient. Ils avaient une sensibilité plus grande et des réflexes plus rapides que n'importe quel pilote, enregistrant les données du problème, trouvant la solution et commandant la réaction correcte bien avant que le cerveau humain ne pût se mettre en branle. La lourde et puissante artillerie des ordinateurs du sol ne pouvait intervenir dans ces cas, les communications entre le vaisseau au voisinage de Mars et la Terre exigeant plusieurs minutes. Elle n'entrait en jeu, et alors avec une sûreté et une efficacité inégalables, que pour les problèmes permettant une attente supérieure à cette durée.

Avec le temps, Nicolas s'était accoutumé à leur faire entièrement confiance, de sorte qu'il avait lui aussi de longues heures de loisir à l'intérieur du vaisseau spatial. Il en profitait pour étudier, parfaire sa culture scientifique, profitant de la présence à bord de ses passagers, des savants éminents. Ceux-ci

se transformaient de bonne grâce en professeurs et organisaient une série de cours pour le profit du commandant et de quelques membres de l'équipage, délivrés eux aussi de cette tension constante que leurs responsabilités leur imposaient autrefois. Pendant ce temps, le vaisseau spatial, confié aux impeccables cerveaux électroniques, se dirigeait vers le point précis qu'il devait atteindre, sans jamais s'écarter de plus d'un pouce de la bonne trajectoire.

Ruth boucla ses bagages dans le temps prévu et le couple s'embarqua à bord d'*Icare* par une matinée ensoleillée, présage pour eux de vacances heureuses.

Ils serrèrent la main des mécaniciens et de quelques amis venus les saluer, puis montèrent dans l'appareil. Nicolas s'installa aux commandes. Il n'avait plus piloté son avion depuis des mois. La veille seulement, il lui avait fait faire un tour de piste pour le reprendre en main. C'était facile : conduire cet appareil de tourisme était un jeu d'enfant pour un ancien pilote d'essai. *Icare* était cependant pourvu d'un équipement très moderne, permettant une liaison constante avec le sol et un atterrissage sans visibilité.

Ce fut même le premier soin de Nicolas, avant son envol, d'entrer en contact avec divers postes. On lui confirma sur sa demande que tout était en ordre et que le temps était partout magnifique sur son trajet. Il sourit alors à Ruth, l'embrassa tendrement, conduisit l'appareil en bout de piste, essaya les moteurs et décolla.

La base astronautique d'où ils s'envolaient était située dans le Sahara, que des experts avaient trouvé idéal pour le lancement des grosses fusées. Nicolas y était affecté depuis les premiers aménagements, peu après l'avènement du gouvernement mondial. Ruth était venue l'y rejoindre deux ans après leurs fiançailles et ils s'étaient mariés là. Il avait ainsi participé à la naissance et à la croissance du centre, jusqu'à ce que celui-ci devînt un des principaux du globe, assistant en même temps d'un œil curieux à la création de canaux, de lacs, bouleversements qui modifiaient peu à peu le climat autour de lui. Il connaissait la région sur le bout du doigt, l'ayant souvent survolée en avion ou parcourue en voiture pendant ses congés.

Le voyage devait débiter par la traversée de l'ancien désert et une longue escale au Maroc ; ensuite, l'Atlantique, pour lequel *Icare* avait été modifié, de façon à avoir un rayon d'action suffisant ; puis de petites étapes le long du continent américain. Un arrêt de plusieurs jours était prévu chez leurs parents, Fawell et Zarratoff, dans les environs de New York où le gouvernement résidait maintenant. Après cela, ils reprendraient leur périple vers le Canada, l'Asie et le continent européen.

La première partie du vol fut sans histoire. L'étape devait durer trois heures environ. Ils admirèrent le Sahara, bien transformé aujourd'hui, avec de larges surfaces de verdure sillonnées de petits canaux, puis survolèrent une voie ferrée rectiligne, longeant un canal central beaucoup plus large que les autres, coupant la plaine de deux parallèles qui se rejoignaient à l'horizon. Ils n'avaient plus qu'à suivre ce repère idéal pour arriver à une petite ville de construction récente, première escale, où des amis les attendaient. Le vol était un ravissement pour Ruth, qui n'avait pas eu l'occasion de faire un aussi long voyage depuis longtemps.

Sans raison apparente, il apparut soudain à celle-ci que l'atmosphère de l'avion s'était modifiée. Le temps était toujours radieux. L'appareil glissait dans un ciel sans nuages, mais sa quiétude s'était envolée. Il lui fallut un moment pour s'apercevoir que la sensation désagréable qu'elle éprouvait était causée par une modification dans l'attitude de son mari. Oh ! rien de vraiment anormal. Mais au départ, il lui parlait de temps en temps..., surtout, à chaque instant, il tournait la tête vers elle et lui souriait. Il n'avait rien fait de tel depuis... depuis plusieurs minutes sans doute, peut-être beaucoup plus. C'est cette absence de contact qui la troublait.

Elle le regarda. Sa position aux commandes était normale... pas tout à fait cependant. L'observant avec plus d'attention, elle crut déceler chez lui une raideur inhabituelle... Contracté, c'était cela, lui qui pilotait d'ordinaire cet appareil en se jouant.

— Chéri, tout va bien ? Tu n'es pas fatigué ? Elle avait posé la question presque malgré elle.

Il lui répondit, mais avec un léger temps de retard et sans tourner son visage vers elle. Le son de sa voix trahissait une préoccupation bizarre.

— Non, non. Tout va bien. Seulement... Excuse-moi.

Il s'interrompit pour appeler une station qu'ils devaient survoler sans s'y arrêter. Quand le contact fut établi, il demanda avec un accent où elle ne put s'empêcher de déceler de l'inquiétude :

— Votre radar m'a-t-il repéré ?

— Une minute, monsieur Zarratoff, dit la voix avec une nuance de respect...

Il était connu dans tous les milieux aéronautiques, à la fois par ses exploits de cosmonaute et comme le gendre du Président mondial.

— ... Oui, voilà. Vous devez être au-dessus de la voie ferrée, vous dirigeant vers nous.

À la demande du pilote, l'employé lui indiqua approximativement sa distance de la station et sa vitesse, telles qu'elles pouvaient être calculées au sol.

— Pouvez-vous me donner des chiffres plus précis pour la distance ? demanda impérieusement Nicolas.

— Onze kilomètres trois cent cinquante mètres, répondit la voix avec une nuance de surprise. Vous devez être à peu près à l'aplomb du pont de pierre.

— À peu près !... commença le cosmonaute.

Ruth sursauta. Il avait eu une intonation rageuse, que rien ne semblait justifier. Il se calma aussi soudainement et, avec un soulagement évident :

— C'est ça, c'est bien ça. Je survole le pont de pierre, je le reconnais.

— Je pense que vous ne risquez pas de vous tromper, fit la voix devenue ironique.

Ce pont était en effet le seul de son espèce dans toute l'Afrique. Il avait été construit par un ingénieur au cerveau un peu dérangé, qui fit transporter pierre par pierre un pont de la vieille Europe datant de plusieurs siècles. Quand les autorités s'étaient aperçues de cette fantaisie, elles décidèrent d'abord de

le démolir, finalement le laissèrent subsister à titre de curiosité, se contentant de faire bâtir un autre pont plus moderne et plus solide un peu plus loin. Personne ne pouvait se méprendre sur son aspect.

— C'est tout ce qu'il y a pour votre service, monsieur Zarratoff ?

— Un moment, je vous prie... Ne me quittez pas !

Ruth fut saisie d'une réelle panique. Il avait presque crié et sa voix trahissait une véritable angoisse. Jamais elle ne l'avait entendu s'exprimer ainsi.

— Quelque chose ne va pas à bord ? demanda l'interlocuteur, étonné.

— Non, tout va bien. Je voudrais simplement contrôler... Pouvez-vous me donner mon altitude exacte ?

— Votre altimètre est détraqué ?

— Je ne sais pas... et puis ce genre d'appareil manque de précision. J'ai plus confiance dans votre radar.

— Deux mille trois cents mètres.

C'était le chiffre indiqué par l'instrument de bord. De nouveau, le pilote parut soulagé. Cependant, il continua de parler comme si, sembla-t-il à Ruth, il ne pouvait se résigner à couper la communication.

— Pouvez-vous me donner mon cap exact ?

Quand ce fut fait, il posa cette fois une question très singulière, étant donné les circonstances.

— Pouvez-vous me prendre en radioguidage ?

La voix de l'interlocuteur marqua cette fois de la stupéfaction. Elle demanda de répéter la phrase, ce que Nicolas fit avec un nouveau sursaut d'impatience.

— Écoutez, monsieur Zarratoff, vous nous demandez de vous prendre en radioguidage ? C'est cela ? Bien sûr, c'est possible. Mais vous volez à plus de deux mille mètres. Je vous confirme que le temps est magnifique, la visibilité excellente. Vous n'avez pas un nuage jusqu'à votre escale et votre route est tracée toute droite par la voie ferrée et le canal.

— C'est vrai, murmura Nicolas, c'est vrai, il y a la voie ferrée et le canal.

Il avait presque balbutié ces dernières paroles.

L'autre demanda encore :

— Vous êtes sûr que tout va bien à bord ?

— Tout va bien. Tout va bien, l'avion et le pilote.

— Et vous désirez toujours être pris en radioguidage ?

— Non. Vous avez raison. Je n'ai qu'à suivre la voie ferrée.

— Alors, au revoir, monsieur Zarratoff, et bon voyage.

— Au revoir.

Il abandonna le téléphone et, plus calme, sourit à Ruth, qui n'avait prononcé aucune parole pendant le dialogue.

— Pourquoi ces questions, chéri ? se hasarda-t-elle à demander après un silence. Nous ne risquons pas de nous perdre par un temps pareil. Je reconnais le pays en-dessous de nous. Voici le vieux village avec l'autoroute qui passe tout près. Nous y sommes venus en voiture dans les premiers temps de notre mariage. Voilà l'hôtel où nous avons couché, avec sa piscine.

C'était vrai et Nicolas connaissait la région encore mieux qu'elle.

— On ne prend jamais assez de précautions, dit-il gravement.

Ce n'était plus lui. Elle se souvint elle aussi, à cet instant, des hésitations du corps médical et se demanda s'il n'était pas sérieusement malade. Sans laisser percer son inquiétude, elle prit un ton léger pour remarquer :

— Nous serons arrivés dans vingt minutes. Les Hudson nous attendent certainement déjà.

C'étaient les amis chez qui ils devaient passer la soirée et être hébergés pour la nuit. Hudson était le directeur de l'aérodrome.

Il ne répondit pas. Depuis un moment, il cherchait à entrer en liaison avec cet aérodrome et, n'y parvenant pas, recommençait à donner des signes de nervosité.

— Insensé qu'on puisse laisser un appareil perdu dans le ciel sans un contact permanent, murmura-t-il. Je me plaindrai.

L'avion volait toujours dans un air limpide. Elle n'osa faire aucune remarque et ils restèrent silencieux pendant un long moment. Il paraissait cependant de plus en plus anxieux à mesure qu'ils approchaient du but.

— Nous devons être tout près, dit-elle enfin.

Il ne répondit pas. Il avait le regard fixé droit devant lui, sans jamais jeter un seul coup d'œil vers le sol. Il avait conservé la même altitude et c'était pour elle un autre sujet d'étonnement. Elle n'était pas novice en matière d'aviation et savait très bien que, depuis un moment déjà, il aurait dû amorcer la descente. Elle allait le lui faire observer, quand il obtint enfin le contact avec la station. Il posa aussitôt un déluge de questions saugrenues : à quelle distance était-il ? Quelle altitude ? Devait-il commencer à descendre ? Suivant quel angle ? La réponse vint avec un peu de retard, et c'était son ami Hudson, lui-même, qui parlait.

— Elle est bien bonne ! Tu as donc reconnu ma voix. Si cela avait été un autre, il t'aurait pris pour un fameux imbécile.

— Je ne plaisante pas, dit Nicolas. Dois-je descendre ?

L'autre comprit à son accent qu'il ne s'agissait pas, en effet, d'une plaisanterie.

— Mais bien sûr. Du moins, si tu veux dîner avec nous ce soir. Mais il va te falloir boucler plusieurs cercles avant d'atterrir. Je te vois très bien. Tu es juste au-dessus de nous.

— Juste au-dessus ?

— Ne vois-tu pas les pistes ?

— Juste au-dessus, juste au-dessus, répéta Nicolas, à la manière d'un automate.

C'était vrai. Ruth apercevait très nettement tous les détails de l'aérodrome, les pistes, la tour de contrôle et les hangars. Mais son mari n'avait toujours pas jeté un seul regard vers la Terre. Il paraissait égaré.

— C'est bon, je vais descendre, murmura-t-il d'une voix hésitante.

Et comme l'autre se taisait, il entra sans transition en fureur.

— Mais qu'est-ce que tu attends, bon Dieu ? Donne-moi les coordonnées, l'angle, le cap, l'altitude, à chaque seconde, à chaque seconde, tu m'entends... Ne peux-tu me prendre en radioguidage ?

— Si ce n'était pas toi, dit l'autre, je croirais que le pilote est ivre mort. Le soleil illumine la piste.

— Le soleil... le soleil.

Hudson comprit enfin qu'il se passait un incident très grave.

— Nicolas, as-tu un malaise ? Réponds-moi ?
Mais celui-ci était maintenant hors d'état de le faire. Sa seule réaction fut de regarder sa femme et de murmurer :
— Chérie, ils nous abandonnent. Je ne sais plus que faire.

Fawell avait convoqué ce jour-là son vice-président Yranne pour faire avec lui le point d'une situation qui le navrait. Il demanda à Betty de se joindre à eux, conscient qu'un expert en psychologie devenait de plus en plus nécessaire pour faire face aux échecs essuyés en matière d'instruction mondiale.

Celle-ci ne faisait de progrès que chez un très petit nombre. La masse témoignait de l'indifférence, de la répugnance, ou bien un intérêt hors de propos, dans un sens opposé à l'idéal scientifique.

— Nous serions coupables de nous leurrer, commença le Président sur un ton grave. Nous ne suivons pas la bonne voie. Malgré tous nos efforts, la masse reste fermée aux connaissances fondamentales. Si cela continue, il va se produire ce que nous voulons éviter. L'humanité va tendre à se scinder en deux catégories : d'une part, la caste des savants, les dirigeants, les privilégiés, nous-mêmes ; de l'autre, une plèbe indifférente qu'on sera bien obligé d'occuper à des travaux grossiers, des individus interchangeables, peut-être heureux à leur manière, mais qui ne connaîtront jamais les pures joies de l'esprit et qui seront autant de poids morts dans la marche vers le progrès. Et le fossé ira s'approfondissant.

— Si vous permettez, interrompit Mrs Betty Han, je serai encore plus pessimiste que vous. Si j'analyse correctement la situation présente, non seulement il n'y a pas sublimation de l'intérêt, mais déviation et déviation dangereuse ; de sorte que la masse risque de devenir un frein puissant bien pire qu'un poids mort.

— Je le sais bien, maugréa Fawell. Croyez-vous que je ne m'en sois pas aperçu ?

Ce que Betty entendait par là, et c'était une évidence inquiétante, c'est que le monde, s'il ne cherchait pas à s'enrichir l'esprit en pénétrant les secrets de la science, était de plus en plus intéressé par les conséquences matérielles des découvertes faites par celle-ci, au point de réclamer à chaque instant des résultats pratiques plus importants et plus raffinés. Ces exigences croissaient chaque jour, prenant des formes parfois saugrenues, mais de plus en plus impératives, au point de détourner le gouvernement scientifique de ses nobles projets.

— Les Esquimaux demandent aujourd'hui des alouettes ! soupira Yranne.

Le problème de la faim réglé, les peuples autrefois décimés par d'épouvantables famines ne se contentaient plus des rations scientifiquement calculées pour leur assurer un régime calorifique suffisant. Il leur fallait une nourriture de plus en plus recherchée et le gouvernement s'ingéniait à satisfaire leurs réclamations. Dans un État mondial à idéal égalitaire, il paraissait en effet injuste et illogique que la fraîcheur de mets rares et succulents fût réservée à quelques régions au climat privilégié, alors que les autres devaient se contenter de produits surgelés. Aussi, un effort exceptionnel avait-il été accompli dans ce domaine, où les savants spécialisés dans les sciences naturelles donnèrent la mesure de leur savoir. Dans les lacs des anciens déserts d'Asie et d'Afrique, on avait acclimaté des races de saumons et de truites à la chair exquise, et une population variée de faisans et d'ortolans dans les nouvelles forêts et les récentes cultures. Après un patient travail de sélection, les biologistes avaient même réussi à élever un peu partout différentes espèces d'esturgeons, en quantité suffisante pour fournir le caviar que réclamait le monde. D'autre part, des instituts spéciaux instruisaient chaque mois des milliers d'étudiants cuisiniers dans l'art de préparer des sauces délicates, qui faisaient autrefois la réputation d'une infime élite.

Le logement donnait lieu à d'aussi impérieuses récriminations. Les taudis depuis longtemps disparus étaient remplacés par des habitations modernes, saines, pratiques et pourvues de ce qu'on appelait autrefois le confort moderne. Cela ne suffisait plus aux anciens habitants des taudis, qui exigeaient

l'air conditionné partout, le téléphone et la télévision dans chaque pièce, des fenêtres et des stores à commande automatique qu'on pût manœuvrer du lit et, en général, un équipement mécanique, électrique, électronique destiné à éviter tout effort.

Chaque famille voulait avoir sa maison particulière avec piscine. Cette soif de bien-être, ce désir du monde de s'approprier les acquisitions de la science et de la technique sans en comprendre l'esprit et sans avoir participé à l'effort intellectuel de découverte, ne se limitaient pas aux habitations. Pour les satisfaire, il fallait construire des villes nouvelles, où les rues et les places étaient chauffées l'hiver et rafraîchies l'été. Ces cités devaient être reliées par un réseau de communications assez important pour éviter tout encombrement, même aux époques de grandes migrations, et aussi par un service de machines volantes permettant d'aller n'importe où à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, avec des aires d'atterrissage en assez grand nombre dans la ville même, pour limiter les pertes de temps.

Ceci impliquait un énorme effort industriel, avec création d'importantes usines, de centrales plus puissantes et découverte de nouvelles sources d'énergie. Cette fois, c'étaient les physiciens qui avaient dû se mettre à l'œuvre car, là encore, le gouvernement s'était incliné : ce superconfort existant chez certains, on ne pouvait le refuser aux autres. Malheureusement, ce programme exigeait l'utilisation d'une partie importante des ressources matérielles de la Terre.

— ... Et une aliénation non négligeable des ressources spirituelles, insista Betty au cours de la discussion qui s'était engagée entre les trois Grands.

C'était vrai et cette constatation commençait à inspirer à Fawell une sorte de terreur. Des savants, des cerveaux précieux devaient interrompre ou ralentir leurs travaux de recherche fondamentale, dirigés vers le vrai progrès, pour se mettre au service du monde et satisfaire ses désirs immodérés de confort, de luxe et de raffinements matériels.

Ils en étaient à ce stade peu encourageant de leur examen quand le téléphone sonna dans le bureau même du Président. Il

en fut surpris et alarmé, ayant donné la consigne de ne pas le déranger, sauf pour une affaire urgente et d'une extrême importance.

Affolé par l'incohérence des propos de Nicolas, entrecoupés maintenant par les supplications de Ruth, Hudson avait prévenu les plus hautes autorités de l'O.M.A., qui firent aussitôt un rapprochement avec les deux précédents accidents. Le corps médical fut aussitôt alerté. Une étrange consultation par téléphone s'engagea alors dans le monde entre les divers savants, médecins, physiologues, psychologues, qui s'étaient penchés sur le cas de Jim Barley et celui de l'autre cosmonaute, sans que les spécialistes pussent proposer un remède. Étant donné la qualité des passagers, le grand patron de l'O.M.A. prit sur lui de faire déranger le Président.

Dès les premières paroles, Fawell changea de visage.

— Un troisième cas, dit-il à voix basse. Il s'agit cette fois de Nicolas, et Ruth est avec lui.

Il appuya sur un bouton et la voix de son interlocuteur résonna dans la pièce. Tous trois écoutèrent le résumé de l'affaire. Fawell, incapable de réaction, lançait des regards désespérés à ses deux amis comme s'il pouvait en attendre du secours. Yranne restait silencieux. La psychologue, qui avait étudié à titre professionnel les deux premiers cas, conservait son sang-froid comme elle en était coutumière et réfléchissait.

— Que fait-il en ce moment ? demanda-t-elle, dès que l'interlocuteur se tut.

Le patron de l'O.M.A. reconnut la voix de Mrs Betty Han et répondit aussitôt.

— Il décrit des cercles autour de l'aérodrome, sans qu'on puisse le persuader d'atterrir. On lui dicte toutes les cinq minutes un changement de cap qui le fait tourner en rond.

— Et ces consignes-là, il les applique ?

— À la lettre, mais c'est tout ce qu'il est capable de faire.

— Et si on lui impose un angle de descente ?

— On a essayé. Cela ne marche pas. À peine la manœuvre ébauchée, il a renoncé, disant qu'il n'avait pas confiance et

ajoutant qu'il voulait un atterrissage sans visibilité. Or, la visibilité est excellente...

— Qu'importe, interrompit Betty avec impatience. Il faut le lui faire faire.

— On y a pensé... Je vous dis qu'on a tout essayé. Cela ne marche pas non plus.

— Pourquoi ? Il a bien donné une raison. Je veux connaître exactement les phrases qu'il a prononcées, même si elles paraissent incohérentes. C'est très important. Faites-les vous répéter, continua impérieusement Betty.

— Considérez ceci comme un ordre du Président, intervint Fawell, qui paraissait suspendu aux paroles de sa collaboratrice.

Il y eut un silence, puis la réponse vint.

— On a seulement distingué ceci : « Je ne peux pas, je ne peux pas... c'est la vue de la piste... je vous dis que je vois la piste... » Ensuite, des bredouillements incompréhensibles.

— A-t-il encore de l'essence ?

— Beaucoup. Son appareil a un grand rayon d'action et il avait fait le plein au départ.

— Restez en ligne, dit Betty. Donnez-moi deux minutes. Je réfléchis.

Elle se prit la tête dans les mains, tandis que Fawell l'observait dans un silence angoissé, ne voulant pas troubler sa méditation. Elle se redressa au bout d'un moment.

— J'ai une idée, Fawell. La station où il se trouve est à la limite du Sahara, n'est-ce pas ? Répondez-moi vite. Il ne doit pas être très loin des premières chaînes de l'Atlas Marocain ?

— Guère plus de deux cents kilomètres, intervint Yranne. Je connais la région.

— Et dans le voisinage de ces montagnes, il doit y avoir parfois des nuages, des brouillards ?

Yranne la regarda un moment dans les yeux, puis poussa une exclamation. Son esprit agile venait de saisir sa pensée.

— Et quand il n'y en a pas, nous pouvons en créer à volonté, s'écria-t-il. Nous avons par là une station de météorologie où l'on a fait récemment des essais concluants... Fawell, vous me laissez donner des ordres. Il n'y a pas une seconde à perdre.

Sans attendre la réponse du Président, il se précipita sur un deuxième téléphone, alerta d'autres services, donnant des instructions fiévreuses.

— Le nom de votre station ? Y a-t-il un aérodrome dans le voisinage ? Donnez-moi ses coordonnées exactes ? demanda Betty.

Yranne répondit affirmativement et lui indiqua ces données, pendant qu'il attendait une réponse de la station. Betty reprit le premier téléphone, Fawell trop ému pour agir lui-même ayant fait signe qu'il lui donnait carte blanche.

— Voici ce que vous allez faire, dit-elle.

Pendant que Yranne ordonnait aux services intéressés de provoquer la plus grande concentration possible de nuées et de déclencher des orages sur la région, Betty fit transmettre des instructions impérieuses à Hudson.

À la suite de ces interventions, un cap précis fut donné à Nicolas, qui le suivit docilement, ce qui l'amena en moins d'une heure en pleine brume. Là, il put être pris en charge par le radioguidage de la station et conduit au-dessus de l'aérodrome où, l'orage s'étant déchaîné, la visibilité était nulle.

Comme, par suite de la mobilisation de divers services, toutes les communications, y compris les conversations entre l'avion et le sol, étaient maintenant retransmises dans le bureau du Président, celui-ci et ses deux amis purent suivre en direct l'heureuse conclusion du drame.

Ils purent alors remarquer, et avec quel soulagement, un fait assez singulier, mais qui ne parut pas étonner la psychologue. La voix du cosmonaute devint plus assurée, plus distincte dès qu'il pénétra dans la brume. Quand il fut dans le noir complet et seulement dirigé par les ondes, il reprit son calme habituel et réagit avec son habileté coutumière aux directives qui lui étaient dictées par des appareils automatiques.

— Mes compliments, Betty, fit Yranne. Votre idée était bonne.

Fawell se contenta de l'embrasser sans dire un mot. Il avait compris, lui aussi.

L'atterrissage sans visibilité se fit sans aucune difficulté dans la purée de pois la plus épaisse.

Lorsque Nicolas et Ruth éplorée furent accueillis au sol par les officiels de la station, il ne put donner aucune explication de son étrange conduite. Sa seule réponse à toutes les questions était :

— Je ne sais pas ce qui m’a pris.

D'autres cas de ce mal étrange furent signalés, tout d'abord encore chez des cosmonautes, à tel point qu'on put croire pendant un certain temps qu'il était particulier aux hommes de l'espace. Ses manifestations pouvaient prendre des formes très variées, de caractère bénin ou atteignant parfois une sorte de folie délirante. On vit par exemple l'un d'eux, frappé au volant de sa voiture, s'arrêter subitement alors qu'il s'était mis en position pour ranger celle-ci entre deux véhicules, rester immobile, interrompant la circulation, puis alerter les passants par des cris furieux, suppliant que quelqu'un téléphonât à l'O.M.A. pour se faire indiquer la succession de manœuvres à effectuer. Il en était devenu incapable par lui-même.

L'angoisse commença à s'emparer du monde, ajoutant aux présents soucis du gouvernement, quand il apparut que le mal s'étendait à d'autres catégories d'individus et que, en fait, personne n'en était à l'abri. Malgré leurs manifestations diverses, tous les cas présentaient un caractère commun, que Mrs Betty Han définissait ainsi, après les avoir analysés les uns après les autres avec une véritable passion professionnelle : perte de confiance dans l'*ego*. On prit bientôt l'habitude de désigner l'affection par les simples initiales P.C.E.

La P.C.E., donc, commençait à faire des ravages dans toutes les classes de la société, les troubles pouvant prendre parfois une apparence burlesque ou bien entraîner une affreuse tragédie. Dans le central téléphonique d'un grand hôtel par exemple, où une employée assurait seulement une surveillance, toutes les communications étant effectuées automatiquement par un ordinateur, le jour où, après quelques mois de fonctionnement parfait, celui-ci fut mis hors d'usage par un court-circuit, on vit cette employée, autrefois experte, incapable d'enfoncer une fiche dans le trou correspondant au numéro

d'une chambre et réclamer d'urgence, avec des cris hystériques, l'aide d'un ordinateur de secours.

Dans un immeuble où, comme partout, une température constante était maintenue à l'aide d'un thermostat, le concierge ne parvint jamais à faire le simple geste d'appuyer sur un bouton pour mettre en marche les chaudières, un accident ayant détraqué l'appareil un jour de grand froid.

On vit aussi un comptable, en voyage et séparé de ses calculatrices auxquelles il s'était accoutumé, se trouver dans l'incapacité totale de régler sa note d'hôtel, parce qu'il ne pouvait plus compter ses billets de banque.

Un cas extrêmement curieux et qui prêta à rire fut celui d'un écrivain célèbre qui, ayant terminé un livre important, un roman fleuve de près de mille pages, se trouva empêché de *signer* le contrat que lui présentait son éditeur. Il avait travaillé pendant des années avec un dictaphone, se fiant uniquement à celui-ci et à une secrétaire dactylo. Il avait ainsi perdu toute confiance dans ses capacités d'écrire. Son éditeur dut se contenter de son accord verbal et d'une croix.

Comme exemple de cas, enfin, où la P.C.E. tourna en tragédie, on peut citer, après les deux premiers cosmonautes, celui de beaucoup de malades atteints de poliomyélite. Assez bizarrement, celle-ci n'avait pas été éliminée comme beaucoup d'autres de la liste de nos maux. Le vaccin, même, avait perdu de son efficacité et les personnes atteintes étaient assez nombreuses. Par bonheur, on savait maintenant la guérir sans qu'elle laissât de trace ; mais le traitement était long et exigeait le maintien du patient dans un poumon d'acier pendant plusieurs mois. Le nombre des hôpitaux spécialisés ainsi que la perfection du matériel permettaient de soigner tous les malades, de sorte qu'un succès complet était obtenu dans plus de quatre-vingt-dix pour cent des cas.

Or, pour quelques patients ainsi traités et libérés, complètement guéris, il advint qu'ils se sentirent soudain incapables de respirer par leurs propres moyens. Il n'était pas question de virus, pas plus que d'atteinte de la moelle épinière. Leur organisme était parfaitement sain ; les examens médicaux ne pouvaient laisser planer le moindre doute sur ce point. On

reconnut chez eux une forme aiguë de la P.C.E. Ils avaient perdu confiance en leur pouvoir de respirer sans aide mécanique. Beaucoup furent frappés comme par un coup de foudre et ne purent être ranimés. Pour d'autres, on parvint à les replacer à temps dans la machine d'acier, où ils retrouvèrent aussitôt le calme de l'esprit et l'équilibre qui leur avaient fait défaut.

Enfin, alors que le gouvernement scientifique subissait des échecs douloureux et se trouvait confronté avec des problèmes qui le laissaient perplexe, un autre fléau accabla bientôt le monde, angoissant au plus haut degré, infligeant chaque nuit de sinistres cauchemars à Fawell. C'était l'augmentation considérable du nombre des suicides.

L'implacable statistique lui donnait le frisson.

Si la courbe continuait sa marche ascendante comme elle le faisait depuis quelques semaines (et le mathématicien Yranne jugeait qu'il en serait fatalement ainsi, sauf bouleversement des données) l'humanité courait à une autodestruction systématique et rapide. Il fallait s'attacher à supprimer les causes du mal, mais celles-ci étaient difficilement perceptibles, les suicides étant presque toujours le fait d'êtres jouissant d'une aisance parfaite, d'une santé florissante et n'ayant aucun souci matériel pour eux ou pour leur famille.

Une commission de savants chargés d'étudier le problème envisagea un moment l'éventualité d'une épidémie d'amours malheureuses ou contrariées. Toutes les enquêtes prouvèrent la fausseté de cette hypothèse. Sur mille cas de suicides, un ou deux seulement pouvaient être attribués, à la rigueur, à un chagrin d'amour. Les autres appartenaient à une catégorie mystérieuse, où les causes ne pouvaient être expliquées d'une manière scientifique.

Faisant le bilan des réalisations de son gouvernement, avec la conscience et l'absence de complaisance qu'il apportait toujours à ces sortes d'examens, Fawell se trouva contraint de conclure ainsi :

S'il a réussi à aménager rationnellement notre planète, s'il a obtenu des succès incontestables dans le domaine matériel, le Gouvernement Scientifique Mondial semble n'essuyer que des échecs sur le plan spirituel.

Ayant formulé pour lui-même cette constatation, il sombra dans un morne désespoir, car ceci était en opposition absolue avec son idéal.

D'autres soucis l'assiégeaient. D'acribes critiques s'élevaient chaque jour au sein même du cabinet, devant la tournure que prenaient les événements. Des rivalités jusqu'alors adoucies par les premiers succès divisaient les ministres et les deux grandes classes de savants s'opposaient une fois de plus. Les discussions, âpres parfois, portaient presque toutes sur le même point, pour eux essentiel. Les problèmes politiques d'autrefois, capitalisme, fascisme, prolétariat, lutte des classes, communisme, démocratie, socialisme même les laissaient tous indifférents ; mais pas la question de savoir si l'Univers doit être considéré et étudié indépendamment de l'homme, point de vue implicite ou avoué des physiciens comme O'Kearn ou Fawell lui-même, ou au contraire en fonction de l'homme, thèse que soutenaient tous les biologistes. Ceux-ci avaient beau jeu pour prétendre que les présents échecs étaient causés par l'inhumanité des premiers. Dans le gouvernement, ils n'étaient que deux, mais leur voix se faisait entendre souvent et de plus en plus haut.

Si l'on pouvait admettre, disaient-ils, que le chef du gouvernement fût un physicien, il était tout à fait anormal que le

vice-président fût un mathématicien, c'est-à-dire un être appartenant à une classe apparentée, peut-être pire, de sorte que les deux principaux dirigeants n'avaient aucune pratique des hommes, vivant dans un monde chimérique de particules inertes et de chiffres. Il n'était pas étonnant, d'après eux, qu'on fût parvenu à l'impasse actuelle, d'autant plus que la majorité des ministres, des physiciens eux aussi, se laissait influencer par leurs décisions. Ils étaient soutenus dans les coulisses par les *Nobel* de leur clan et ceux-ci murmuraient que la nature des épreuves pour le concours de sélection avait outrageusement avantage les physiciens. Certains allaient jusqu'à proposer la dissolution du présent gouvernement, pour procéder à de nouvelles épreuves mieux équilibrées.

Devant une telle campagne, orchestrée en secret par Sir Alex Keene, O'Kearn réagit vigoureusement et sa notoriété, ainsi que son autorité, firent beaucoup pour sauver le ministère, en maintenant à sa tête Fawell qui, découragé, songeait lui-même à présenter sa démission.

Au cours d'une réunion de *Nobel* qui étudiaient cette éventualité, O'Kearn n'eut pas de peine à montrer l'impression catastrophique que produirait dans le monde l'admission d'une défaite.

— Pas plus que leur hiérarchie, affirma-t-il avec force, le choix des ministres n'est le fait d'un tirage au sort ou d'une consultation électorale hasardeuse. Il est le résultat d'un concours très sévère, organisé par nous, le bloc des *Nobel*, dont nous fûmes les juges impartiaux. Nous ne pouvons aujourd'hui les accuser d'incompétence sans entamer gravement notre propre prestige, c'est-à-dire celui de la Science, dont nous avons besoin plus que jamais.

C'était l'évidence même, et la plupart de ses collègues l'approuvèrent. Rappelant alors les succès obtenus pendant les premières années, il affirma encore que le gouvernement, ainsi que son chef, n'avait nullement démérité. Certes, il reconnaissait que certains problèmes ne paraissaient pas avoir été prévus.

— Mais je ne vois aucune raison, dit-il, pour que ces cas préoccupants et affligeants soient davantage de la compétence

des savants biologistes que des physiciens et des mathématiciens.

Ici, Sir Alex Keene fit entendre un ricanement et un murmure de protestations s'éleva sur les bancs des *Nobel* physiologistes, ce qui n'empêcha pas O'Kearn de continuer avec véhémence :

— Je le répète : ils ne sont de la compétence ni des uns ni des autres. Il ne s'agit pas d'un mal comme le cancer, pour la disparition duquel, nous savons, Messieurs, que vous fîtes des merveilles. Il ne s'agit pas de microbes, de virus ou de bactéries. Il s'agit, nous en sommes tous convaincus, d'une maladie de l'esprit. Or, une telle maladie est du ressort de la psychologie. Sans doute avons-nous eu tort, et nous *Nobel* les premiers, de ne pas accorder assez d'importance aux possibilités d'adaptation de l'esprit humain. Sans doute aurions-nous dû insérer des épreuves de cet ordre dans notre examen initial. Il ne sert à rien aujourd'hui de se répandre en vains regrets. Il faut trouver un remède. L'esprit est malade ; il faut faire appel aux spécialistes de l'esprit, à ses médecins, c'est-à-dire aux psychologues et aux psychiatres.

Ceci nous est possible et même facile, sans rien modifier à la constitution du gouvernement et sans nous déjuger, puisque nous avons l'heureuse chance de trouver en son sein une des autorités les plus brillantes en ces matières.

Il rappela alors que Mrs Betty Han s'était classée deuxième du concours final, *ex aequo* avec Yranne. Celui-ci, d'abord choisi comme vice-président par Fawell, avait donné la mesure de son intelligence et de son esprit d'organisation. Il pouvait et il devait en être remercié. Mais aujourd'hui, la psychologie était désignée par les circonstances pour occuper ce poste avec des pouvoirs et des responsabilités accrus.

Le savant conclut en émettant le vœu qu'une démarche discrète fût faite auprès de Fawell pour qu'il remaniât ainsi son ministère, ce qui était en somme une modification infime en accord avec les règles établies lors de la sélection des ministres.

Les *Nobel* ne pouvaient repousser une proposition aussi sage. Fawell se résolut à la mettre en pratique, après une conversation amicale avec Yranne, qui ne protesta d'aucune

façon. Il songeait lui-même depuis quelque temps à faire appel à une collaboration plus étroite de la Chinoise. Betty accepta le poste de vice-présidente.

— Pensez-vous trouver un remède à la situation actuelle ? lui demanda-t-il anxieusement.

Elle déclara qu'elle le croyait, y ayant réfléchi depuis longtemps, mais à condition qu'on lui accordât des moyens puissants et un personnel adéquat.

— Comme toute science, dit-elle, la psychologie ne peut se passer de bureaux d'études, de laboratoires et de nombreux spécialistes qualifiés.

— Vous aurez tout ce que vous demanderez, j'en prends l'engagement solennel, lui assura le Président, pour qui elle était le seul espoir de sortir de l'impasse. Je vous laisse carte blanche.

La première demande de Mrs Betty Han fut la création d'un nouvel organisme, dont elle assurerait la direction en même temps que ses fonctions de vice-présidente. Ainsi fut créé le ministère de la Psychologie.

TROISIÈME PARTIE

1

Le stade pouvait contenir cinq cent mille personnes, chaque place au-delà d'une certaine distance étant munie de lunettes grossissantes, permettant à son occupant de voir les détails du spectacle aussi bien que ceux des premiers rangs. Il était encore bien trop petit pour accueillir la foule qui se passionnait pour les jeux. Aussi, toutes les chaînes de télévision étaient-elles mobilisées pour cette circonstance, des relais permettant la diffusion en tout point du globe. Tous les citoyens de la Terre pouvaient donc contempler en direct la finale du championnat du monde de super-catch par équipes, qui se disputait ce soir-là.

En fait, l'humanité tout entière y assistait, ou presque, ceux qui n'étaient pas parmi les cinq cent mille privilégiés ayant délaissé leurs occupations, leurs distractions habituelles pour s'installer devant leur poste bien avant le commencement de la rencontre, angoissés à la pensée d'être privés de quelque phase exceptionnelle du match s'ils avaient du retard, ou même de sa conclusion, s'il se terminait par la victoire très rapide d'une équipe, comme cela s'était produit une fois au cours des demi-finales.

Mrs Betty Han avait tenu à présider en personne la manifestation et son entrée donna lieu à une démonstration de sympathie chaleureuse. Dès qu'elle apparut, entourée de quelques personnalités de son ministère, les cinq cent mille spectateurs, qui occupaient déjà leur siège, se levèrent et

l'applaudirent. La popularité de Betty était maintenant immense. Le monde saluait en elle la femme qui avait dissipé sa sombre mélancolie, enrayé l'épidémie de suicides et qui, peu à peu, par des mesures judicieuses, par des innovations audacieuses et grâce aux trouvailles du ministère qu'elle animait, parvenait à redonner la confiance en leur *ego* aux malheureux qui l'avaient perdue.

Beaucoup de ses collègues la jalouaient et n'assistaient pas à cette finale. Fawell, lui, n'était pas dans cet état d'esprit, ayant apprécié les résultats satisfaisants obtenus par son action, mais il s'était abstenu de paraître pour laisser toute la gloire de la soirée à la vice-présidente. Yranne, cependant, était présent, en compagnie de son ami Zarratoff. Il avait réussi à l'entraîner, malgré la répugnance farouche de celui-ci à l'égard de tous les jeux.

Étant allé chez l'astronome le matin même, il l'avait trouvé dans une attitude familière lorsqu'il n'était pas préoccupé par quelque problème de gouvernement. Penché sur sa table de travail, une carte du ciel étalée devant lui, Zarratoff se délectait à spéculer sur la naissance des mondes et la nature de l'Univers. Yranne ne se laissa pas démonter par les protestations indignées qui accueillirent d'abord son invite à assister aux jeux.

— Tu devrais avoir honte de me déranger pour cela quand je travaille. Je refuse d'accorder seulement une minute à un spectacle aussi futile.

— Je t'assure que c'est curieux. Il faut l'avoir vu, ne serait-ce que pour le critiquer en connaissance de cause.

L'argument finit par convaincre l'astronome, qui se laissa amener au stade en maugréant.

On remarquait aussi beaucoup de *Nobel* dans l'assistance et ils ne semblaient pas les moins surexcités parmi une foule fébrile, tendue dans l'attente d'un divertissement d'une rare qualité.

Mrs Betty Han gagna sa place, resta debout et s'immobilisa face à un orchestre. La foule l'imita et les musiciens attaquèrent l'hymne mondial, dont les paroles maintenant au point étaient connues de tous et que beaucoup des assistants fredonnaient.

De forme tronconique, le stade était, en fait, un immense cirque, dont la piste couverte de sable constituait un *ring* parfaitement circulaire, de dimensions inusitées et séparé des spectateurs par une rangée de hauts barreaux de fer, au lieu des cordes traditionnelles. Les deux équipes, ainsi que trois arbitres, se tenaient pour l'instant au centre de la piste. Chacune comprenait deux hommes et deux femmes, tous encore revêtus d'une robe de chambre et qui écoutaient immobiles l'hymne mondial. Le pourtour du stade était décoré par les bannières de la vérité nue, dont des projecteurs illuminaient les formes.

La musique s'arrêta. Quelques chuchotements s'élevèrent sur les gradins, puis cessèrent lorsque Mrs Betty Han prit la parole. Elle dit simplement :

— Je déclare ouverte la finale du championnat du monde par équipes mixtes de super-catch. Mes vœux et ceux de mon ministère accompagnent les adversaires. Allez et que les meilleurs gagnent.

Puis elle fit le salut mondial, à la manière récemment décrétée par le gouvernement, c'est-à-dire en élevant les deux bras parallèles au-dessus de la tête, geste symbolisant la montée éternelle de la science vers le progrès.

Les huit catcheurs lui répondirent en saluant de même. Alors, Betty s'assit, imitée par les spectateurs. Les lumières des gradins s'éteignirent, laissant seulement le ring brillamment éclairé. Un des arbitres présenta les équipes.

— À ma droite, l'équipe alpha, représentant la théorie des *quanta*. À ma gauche, l'équipe bêta, championne du néo-darwinisme.

Chaque équipe salua de nouveau quand on la cita et la foule répondit par des bravos. Ce fut ensuite la présentation individuelle des athlètes.

— Dans l'équipe alpha, Miss Lovely, étudiante en sciences physiques.

Catcheurs et catcheuses furent applaudis un à un. Mais pour Miss Lovely, une jeune fille qui ne devait pas avoir plus d'une vingtaine d'années, les acclamations furent les plus enthousiastes. Elle avait les faveurs du public, pour plusieurs raisons : elle s'était signalée au cours des éliminatoires et de la

demi-finale comme une catcheuse redoutable, merveilleuse de souplesse, d'agilité et de courage. De plus, elle méritait sans aucun doute le nom de guerre « Lovely » qu'elle avait adopté suivant la coutume, après que la foule l'eut ainsi surnommée. Elle était gracieuse, dotée d'un visage agréable malgré ses cheveux coupés très court et, quand elle rejeta sa robe de chambre, son corps révéla des proportions parfaites, faisant un heureux contraste avec les formes rudes et grossières des autres combattantes. Ces avantages apparaissaient d'autant mieux que, comme les autres hommes et femmes, Miss Lovely était à peu près nue, seulement revêtue d'un minuscule slip.

La salve d'applaudissements qui salua sa manière à la fois noble et provocante de rejeter sa robe de chambre, une sorte de strip-tease préalable qui ajoutait un piment au jeu, était un hommage aussi bien à sa réputation d'athlète qu'à la gloire de ses seins. Ceux-ci paraissaient offerts à tous les assistants quand elle éleva les deux bras vers le ciel, saluant encore à la mondiale et tournant plusieurs fois sur elle-même pour faire face aux cinq cent mille spectateurs.

— Combat en une seule reprise et qui ne se terminera que par l'annihilation d'une des équipes, ajouta l'arbitre.

Un coup de gong retentit et un silence religieux régna sur le stade, tandis que les champions se préparaient au combat, après avoir sorti de sa gaine le poignard que chacun d'eux portait à la ceinture de son slip.

Le match débuta d'une manière inaccoutumée. Habituellement, dans ces sortes de rencontres, les hommes se battaient d'abord avec les hommes et les femmes avec les femmes. Cette fois, Le Tueur, un des catcheurs les plus fameux, un colosse velu au torse de gorille, se trouva aux prises avec Miss Lovely, qu'il dominait de sa monstrueuse stature. Ses partenaires et lui avaient visiblement manœuvré pour cela et une partie de la foule protesta avec violence contre ce qu'elle considérait comme une tactique déloyale. Miss Lovely était favorite contre n'importe quelle femme de l'équipe bêta, mais si elle était éliminée dès le début (et quelle chance avait-elle contre cet athlète de cent vingt kilos ?), les alpha se trouveraient aussitôt en état d'infériorité. Une bordée de sifflets et de huées s'éleva des gradins. Mais l'arbitre principal leva la main pour réclamer le silence, secouant la tête pour signifier que rien de ceci n'était contraire au règlement. Miss Lovely accepta le défi en souriant et fit face à son adversaire.

Les règles du jeu stipulaient en effet que rien n'était interdit aux catcheurs, sinon de quitter le ring ou d'utiliser une arme autre que leur poignard, celui-ci devant être du modèle spécifié par la fédération de super-catch. À part ces restrictions, tout était autorisé : coups de poing, coups de dents, doigts dans les yeux, étranglement et, bien entendu, coups de poignard. Les sifflets cessèrent peu à peu et les spectateurs haletants concentrèrent leur regard sur ce combat inégal.

Le catcheur désirait en finir au plus vite, car une de ses partenaires était obligatoirement aux prises avec un homme de l'équipe alpha et, si son adversaire avait été choisi comme le moins redoutable, elle ne pouvait guère espérer que lui tenir tête un certain temps, jusqu'à ce que Le Tueur vînt à son aide après avoir éliminé Miss Lovely.

Le bras gauche replié sur la poitrine protégeant la région du cœur, il se précipita le poignard haut sur la jeune fille, qui l'attendait sans faire un mouvement, mais qui observait avec attention chacun de ses gestes. La première attaque échoua. Miss Lovely esquiva la lame d'une torsion de son corps souple. Des applaudissements crépitèrent quand, aussitôt après cette dérobadie, elle virevolta autour du catcheur déséquilibré et réussit la première à faire couler le sang. La pointe de son arme l'atteignit à l'épaule. Mais elle n'avait pu assurer son coup, qui n'avait ni puissance ni précision. Ce n'était qu'une piqure insignifiante pour le gorille, dont les membres couverts de cicatrices prouvaient qu'il avait l'habitude d'en recevoir bien d'autres. Cependant, une plaque rouge s'élargit sur son épaule, provoquant les trépignements enthousiastes de l'assistance.

Mais outre sa stature et sa force, Le Tueur possédait de prompts réflexes. Il lança un deuxième assaut sans laisser à la jeune fille le temps de souffler. Au moment même où elle faisait face de nouveau, après sa pirouette, elle reçut en pleine poitrine les cent vingt kilos du colosse, catapulté d'un bond les pieds en avant, suivant la plus pure tradition de l'ancien sport, que les super-catcheurs ne dédaignaient pas.

Elle parut assommée sous le choc, vacilla, lâcha son poignard et s'écroula sur le sol. La foule poussa une clameur de rage en voyant le catcheur, vite relevé, s'envoler d'un nouveau bond pour retomber sur elle en brandissant son arme.

Ce qui se passa ensuite fut si rapide que beaucoup de spectateurs eurent une impression erronée. Il fallut plus tard que la télévision passât au ralenti cette admirable phase du combat pour faire saisir à tous le sang-froid et la tactique magistrale de Miss Lovely. Elle était beaucoup moins touchée qu'il n'y paraissait et si, étendue sur le dos, sa main gauche crispée triturait le sable de l'arène, il ne s'agissait pas de spasmes de douleur comme le croyaient son adversaire et la foule. La voyant à sa merci et pressé d'en finir, Le Tueur ne prenait aucune précaution. Comme il levait le bras, il reçut en plein visage la poignée de sable fin qu'elle avait ramassée et, aveuglé, eut le réflexe fatal de porter ses mains à ses yeux. Au même moment, le poignard, qu'elle avait pris soin de conserver

à portée de sa main droite lors de sa chute, s'enfonçait dans la poitrine velue à l'endroit du cœur.

Il retomba mort sur le corps de la jeune fille et, avant qu'elle n'eût le temps de le faire basculer d'une torsion de reins, sa propre poitrine fut inondée du sang de sa victime, si bien qu'une partie du public la crut elle-même blessée à mort et qu'un silence désolé, lourd de déception, envahit le stade.

Ce fut seulement lorsqu'elle se releva d'un saut, alerte et triomphante, tandis que le corps de son adversaire se contractait dans un dernier spasme, que les spectateurs comprirent. Alors, le stade de béton fut ébranlé par une tempête d'applaudissements et de hurlements inouïs, célébrant le succès de la favorite, devenue idole en quelques instants. La tribune officielle participait à l'euphorie générale et Mrs Betty Han salua en connaisseuse la victoire de l'intelligence et de la ruse sur la force brutale, pendant que cinq cent mille bouches scandaient le nom de Lovely. Les *Nobel* présents n'étaient pas les moins enthousiastes, du moins ceux qui appartenaient au clan des physiciens, car l'équipe alpha représentant la théorie des *quanta* avait toute leur faveur. Les joues enflammées d'orgueil, considérant cette victoire comme la leur, ils se faisaient remarquer par un comportement frénétique, agitant les bras, tapant des pieds, bavant, éructant et poussant des cris furieux où l'on ne discernait aucune parole distincte.

— Qu'en penses-tu ? demanda ironiquement Yranne à Zarratoff.

Celui-ci avait suivi le combat en silence, mais le souffle court comme tous les spectateurs. La question de son ami le surprit au moment où il écartait les mains dans un geste instinctif pour participer aux applaudissements. Il sursauta, parut honteux de lui-même, laissa retomber ses bras et haussa les épaules. Mais il ne fit aucune réponse.

Les regards se reportèrent sur les autres combats, dont ils avaient été détournés par l'intensité dramatique de la rencontre vedette. Un de ceux-ci était en train de se terminer tragiquement : celui qui opposait un catcheur alpha à une femme bêta. Celle-ci s'était d'abord défendue avec courage mais,

blessée à deux reprises, il était visible qu'elle ne résisterait pas longtemps. Comme son adversaire s'approchait pour l'achever, son attitude changea soudain. À bout de forces, se sentant perdue, son regard se fit suppliant. Elle tomba à genoux devant l'homme et baissa la tête, croisant les bras sur sa poitrine maculée de sang.

Le public manifesta aussitôt son indignation et des projectiles de toutes sortes lancés à travers les barreaux accablèrent la malheureuse. Ceci était contraire aux règles du jeu : les athlètes devaient combattre jusqu'à la mort. L'assistance ne se calma que sur intervention d'un arbitre, qui obligea la femme à se relever sous la menace de son revolver. Elle le fit en trébuchant. La foule eut alors une autre réaction violente en voyant le catcheur jeter son poignard. L'arbitre allait intervenir de nouveau, mais pas plus que les spectateurs, il n'avait compris le sens de son geste. Il n'était pas question pour lui de faire grâce. Simplement, ses mains étaient suffisantes pour terminer la besogne. Il assomma la femme d'un coup de poing, puis se mettant à califourchon sur elle, l'étrangla.

Rassérénée, la foule applaudit, car si ce match n'avait pas été un chef-d'œuvre artistique comme le précédent, elle était toujours reconnaissante aux joueurs qui introduisaient quelque variété dans leur style.

La victoire de l'équipe alpha ne faisait plus guère de doute. Cependant, dans le même temps, une autre des deux dernières rencontres tournait à son désavantage, celle qui opposait deux hommes. Le catcheur alpha avait le dessous. Étendu sur le dos, un bras cassé par une clé brutale, il ne pouvait plus se défendre qu'en tentant d'esquiver les coups par ses contorsions. Il en évita ainsi quelques-uns ; le dernier fut fatal. Mais le triomphe du lutteur bêta fut de courte durée. Comme, agenouillé aux côtés de son adversaire, il prenait son élan pour lui assener le coup de grâce, et comme la foule commençait tout juste de l'applaudir, car il était équitable de lui rendre justice, même s'il n'était pas un des favoris, elle s'arrêta soudain et retint son souffle. Miss Lovely, qui venait de se dégager du corps de sa première victime, s'approchait à pas de loup. Après quelques secondes de silence oppressé, une nouvelle vague de bravos

salua l'éclair du poignard qui s'enfonçait entre les épaules du vainqueur éphémère. L'acier avait pénétré si profondément qu'elle dut employer toutes ses forces pour le retirer, pesant du genou sur le cadavre, qui retomba sur celui du catcheur alpha.

Le spectacle touchait à sa fin, du moins la plupart des assistants en jugeaient ainsi : avec deux joueurs alpha indemnes et maintenant disponibles pour aider leur partenaire comme les règles du jeu le permettaient, l'issue du championnat mondial ne faisait plus de doute et le dernier combat n'offrait guère d'intérêt.

Celui-ci opposait deux femmes, qui s'étaient infligées seulement des blessures légères. Mais quand la dernière catcheuse bêta vit venir vers elle Miss Lovely et son compagnon vainqueur, certaine du sort qui l'attendait en face de trois adversaires, elle s'affola et eut encore une attitude méprisante, qui déclencha de nouveau des huées et un torrent d'injures. Elle jeta son poignard et chercha un salut impossible dans la fuite. Elle avait complètement perdu l'esprit. Elle se précipita vers le bord du ring, en fit le tour, s'accrochant aux barreaux et, dans sa folie, les secouant avec violence. Ceux-ci étaient solides et placés là pour éviter toute tentative de dérobade. Le personnel du stade montait une garde vigilante autour de la piste et eut vite fait de renvoyer la malheureuse à coups de pique vers le centre, où l'attendaient ses trois adversaires. Là, elle s'immobilisa, les yeux égarés et attendit, sans même regarder le catcheur alpha et sa précédente antagoniste, qui s'apprêtaient à l'attaquer de deux côtés différents.

— Laissez-la-moi ! cria soudain Miss Lovely, qui n'avait pas pris part à cette manœuvre.

La foule comprit aussitôt son intention et l'approuva par des hurlements.

— Oui. Oui. Lovely ! Lovely !

Son intervention introduisait un suspense imprévu dont tous lui étaient reconnaissants. Les spectateurs qui se préparaient à quitter leur place se rassirent. Le catcheur et la catcheuse alpha hésitèrent en se concertant du regard, car il y avait une prime spéciale pour chaque victoire individuelle et Miss Lovely avait déjà eu largement sa part.

— Lo-ve-ly ! rugit la foule. Lo-ve-ly ! Lo-ve-ly !

— Laissez-la-moi, insista la jeune fille. Laissez-la-moi, je vous en prie et je vous abandonne toutes les primes.

L'homme et la femme s'inclinèrent en lui souriant, intéressés sans doute par sa générosité, mais aussi avec le souci de ne pas mécontenter leur public, peut-être touchés également par la grâce mutine qu'elle avait mise dans sa prière.

Ils s'écartèrent. Il n'y avait guère de danger pour la championne. Quoique beaucoup plus lourde que celle-ci, la femme bêta était loin d'avoir sa classe. Elle était de plus à bout de souffle et trop désarmée pour offrir une résistance sérieuse.

Miss Lovely jeta elle aussi son poignard et affronta sa dernière adversaire à mains nues. Ce fut alors pendant quelques minutes un festival de catch classique atteignant parfois la grandeur antique et dont aucun des spectateurs présents ne perdit le souvenir ; une féerie qui émerveilla les vieux amateurs. Enivrée, portée aux plus hauts sommets de son art par les encouragements de cinq cent mille adorateurs, la jeune fille déploya en une gamme de variantes infinies sa science de la lutte, sa souplesse féline et sa vigueur, se transcendant à chaque instant pour mériter et arracher à la foule des clameurs plus furieuses encore.

Cela commença par une série de manchettes ; des manchettes rapides et où elle parvenait à mettre autant de grâce que de violence, qui jaillissaient comme des éclairs fulgurants dans un élan soudain et imprévu de tout son corps. Devant cette avalanche, la femme hébétée, étourdie, incapable de prévoir l'instant et l'angle de l'attaque, n'eut bientôt d'autre réaction que d'enfouir sa tête dans ses bras serrés, vacillant sur ses jambes à chaque nouveau coup.

Quand elle la vit ainsi, comme un taureau ébloui et affolé par le tourbillon des capes et par les banderilles, alors, Miss Lovely passa à un autre exercice. Elle se recula un peu, prit un nouvel élan et lança son merveilleux corps d'athlète comme un projectile. Heurtée comme par un bélier, son adversaire tomba à terre et ne se releva péniblement que pour recevoir de

nouveau, l'un au creux de l'estomac, l'autre en plein visage, les deux pieds de la déesse, de nouveau catapultée dans l'espace. À cinq ou six reprises, la femme se releva ainsi, chaque fois avec plus de peine, chaque fois un peu plus flageolante, le regard un peu trouble et chaque fois pour être de nouveau brutalement renversée.

Infatigable, Miss Lovely se déchaînait. Une puissante détente de tous ses muscles et son admirable corps nu, rougi du sang de ses précédentes victimes, tendu comme un arc, volait littéralement à travers les airs. Puis ayant atteint la cible, elle se recevait avec souplesse sur les mains, faisait une pirouette sur le sable et, sans même reprendre son souffle, était projetée dans un nouvel essor. C'était un défi aux lois de la pesanteur, une démonstration presque surnaturelle de force et de beauté. La foule, les trois arbitres, les deux catcheurs survivants suivaient chacun de ses gestes comme dans un rêve, en retenant leur respiration avec une ferveur religieuse. Tous l'adoraient en cet instant pour ce don gratuit qu'elle offrait en prime à ses admirateurs. Tous réfrénaient leurs bravos ; on n'entendait dans l'immense stade que l'haleine de plus en plus oppressée de la victime et le bruissement léger du corps aérien effleurant le sable qui voletait autour d'elle.

L'émotion avait atteint un paroxysme impossible à soutenir très longtemps. Le stade silencieux semblait prêt à exploser. Il était temps de conclure. Miss Lovely le fit, avec la puissance d'une grande artiste. Comme, enfin assommée, la femme restait affalée sur le sol, la jeune fille se baissa, l'empoigna, une main entre les cuisses, l'autre sous les seins et, d'une brusque détente de ses reins qui fit saillir l'harmonie de sa musculature, souleva à bout de bras au-dessus de sa tête le corps flasque qui paraissait près de deux fois plus gros que le sien. Sous les rafales d'applaudissements déclenchés par son geste, elle le fit tourbillonner ainsi, l'offrant en sacrifice à son public, deux fois, trois fois, dix fois, jusqu'à ce qu'elle-même fût étourdie, grisée par cette valse triomphale. Alors, elle laissa tomber la femme inerte sur le sol, la retourna sur le ventre, mit un de ses genoux divins sur son dos et, empoignant le cou, lui brisa les vertèbres cervicales.

Avec un ensemble parfait, spontanément, la foule avait fait silence une dernière fois, pendant un court instant, pour entendre le craquement des os. Quand ce fut fait, elle se sentit enfin libre de se déchaîner jusqu'au délire. Empoignée par ses deux partenaires qui la portaient en triomphe, Miss Lovely tendait les bras, arquait son corps rutilant vers un public en folie, incapable de réfréner sa passion, qui cassait les fauteuils, les lunettes, brisait tout ce qui était à portée de sa main, en poussant des rugissements furieux à la gloire de son idole.

3

Quelques mois auparavant, Mrs Betty Han avait obtenu l'accord d'un gouvernement aux abois pour mettre en pratique le programme préparé par une équipe de psychologues et de psychiatres, ses collaborateurs, en vue de guérir le monde des maux qui l'accablaient et menaçaient de le mener à sa perte.

Le rapport qu'elle présenta au Conseil comportait d'abord une analyse scientifique minutieuse des fléaux que la psychologie était appelée à combattre. La conclusion de cette première partie, traduite en langage vulgaire, tenait tout entière dans ces quelques points :

Le monde souffrait de mélancolie. Les suicides étaient une conséquence directe de cet état. Les énormes loisirs, conséquence de la rationalisation du travail, n'avaient pas été convenablement organisés eux-mêmes.

L'instruction, à laquelle on avait donné une si grande place, s'était révélée incapable de combler le vide des heures creuses et de satisfaire la soif de distraction, d'occupation de l'esprit, inhérente à la nature humaine. Contrairement aux conseils de Betty, le Ministère des Loisirs avait négligé le département des jeux qui, disposant de moyens dérisoires, n'avait pris aucune initiative valable. Bien au contraire, les anciennes compétitions sportives entre équipes nationales, qui suscitaient naguère un enthousiasme général, avaient disparu avec la mort des nations. Rien ne les remplaçait. Ainsi était méprisé l'instinct ludien, que la psychologie tenait pour un des plus puissants de l'humanité.

Au sujet de la P.C.E., le monde avait perdu confiance en soi parce qu'il reportait celle-ci sur les appareils automatiques parfaits que la science lui fournissait. Le cas des cosmonautes était typique. Au cours de leurs longs séjours dans l'espace, ils prenaient l'habitude de se fier entièrement aux ordinateurs, qui ne commettaient jamais aucune faute, au point d'en arriver à ne

plus pouvoir faire un geste élémentaire sans les directives et l'approbation de ces machines.

Ces points développés et analysés à fond, le rapport en venait aux solutions possibles des problèmes ainsi créés. Elles étaient inspirées également par des principes très simples.

Pour sortir le monde de sa mélancolie, la situation étant très grave, il fallait un remède de choc, capable de provoquer un intérêt passionnel violent. Il fallait imaginer des distractions assez sensationnelles, au sens littéral du mot, pour captiver l'esprit au cours des interminables heures de loisir.

Ces distractions, que le Ministère de la Psychologie envisageait sous forme de jeux, devraient être de nature à redonner confiance dans la valeur humaine à l'individu qui les pratiquerait et au spectateur qui les contemplerait, cela d'une manière frappant l'imagination et les sens. On arrivait ainsi, par un enchaînement logique, à concevoir des compétitions brutales, violentes, mettant en jeu toute l'énergie des participants.

Le rapport traitait ensuite de questions de psychologie pure, évoquait des expériences innombrables pratiquées dans la vie courante ou effectuées en laboratoire et mentionnait aussi l'agressivité comme un point très important. Il était composé avec une telle habileté qu'il amenait progressivement le lecteur à admettre comme logique et presque naturelle la proposition d'inaugurer une série de spectacles populaires où les joueurs s'affronteraient en un combat meurtrier. On pouvait commencer immédiatement, à titre d'essai, par des rencontres entre deux adversaires seulement, des escrimeurs expérimentés par exemple.

Les experts prédisaient que l'émotion créée par ces duels amènerait une amélioration relative rapide, mais qu'ils ne suffiraient pas à maintenir le monde en état de santé psychique. Mrs Betty Han voyait beaucoup plus loin et, avant même que le principe des jeux ne fût approuvé, son personnel de spécialistes travaillait à en varier le programme en ampleur et en qualité.

Quand les ministres et Fawell furent parvenus à cette conclusion, après s'être laissé prendre un moment à l'insidieuse tentation de la logique, ils eurent tout de même un sursaut

d'indignation et se jurèrent de ne jamais donner leur accord à ces mesures barbares. Cependant, étant tous des hommes de science, habitués à raisonner, ils reprirent vite leur sang-froid et réfléchirent, ce qui entraîna une grande confusion dans leur cerveau. C'est dans cet état d'esprit qu'ils se présentèrent au conseil convoqué par le Président, pour discuter du projet et entendre les explications de son auteur.

Fawell arriva à la réunion sombre et abattu. Telle était l'importance de la décision à prendre que les *Nobel* avaient désigné une importante délégation pour les représenter. Elle était présidée par O'Kearn, qui avait fait pression sur le gouvernement pour qu'il réservât une place importante à la psychologie.

Le débat fut long et animé. Plusieurs ministres ayant au début critiqué le projet au nom de la morale et de la simple humanité, Mrs Betty Han les écouta avec calme, puis leur répondit. Jouant sur les mots, elle remarqua tout d'abord que l'« humanité » était en ce moment sur la voie de la disparition totale ; puis s'adressant à des esprits rationnels, elle n'eut aucune peine à démontrer que la mort de quelques-uns était un mal insignifiant comparée à l'hécatombe des suicides. Pour elle, ce remède était au contraire profondément humain, s'il parvenait à mettre fin à la funèbre épidémie, ce dont les psychologues les plus avisés étaient convaincus. Des savants rigoureux ne pouvaient qu'être ébranlés par ce raisonnement et les critiques devinrent moins incisives. Zarratoff, pourtant, restait farouchement dans l'opposition, mais ce n'était pour lui ni une question de morale ni d'humanité. Il combattait l'idée de jeux en tant que jeux, à cause de leur caractère puéril ; mais sa voix ne fut guère entendue.

Se tournant alors vers Fawell, Betty lui demanda en souriant s'il avait les dernières statistiques concernant les suicides. Il ne chercha pas à les dissimuler : elles étaient pires que les prévisions les plus pessimistes. Un silence tragique pesa alors sur le conseil, mis en face de ses responsabilités.

— En admettant que nous décidions de tenter l'expérience, encore faudrait-il qu'il y eût des volontaires pour ces sortes de jeux.

Betty le rassura sur ce point. Engageant sa réputation de psychologue, elle se déclara certaine de trouver autant de volontaires qu'il serait nécessaire et même beaucoup plus. On serait obligé d'en refuser et d'opérer une sélection pour ne retenir que les plus méritants. Outre les avantages matériels qui seraient accordés aux survivants (même dans un monde où la prospérité règne partout, il est toujours possible d'inventer des raffinements pour récompenser la valeur, par exemple des œuvres d'art qui, justement, n'ont pas de prix), la simple perspective d'une victoire triomphale, bien entendu orchestrée et célébrée sur les ondes et dans la presse, allécherait une foule d'amateurs. Même l'éventualité d'un trépas glorieux devant des milliers de spectateurs attirerait tous ceux qui, ne pouvant supporter l'existence actuelle, préféreraient celui-ci à une fin solitaire et misérable au bout d'une corde ou dans l'eau glauque d'une rivière.

— Le monde souffre entre autres maux d'un manque de *vedettes*, affirma Betty, et ce n'est pas un des aspects les moins importants de notre programme que de tendre à en faire apparaître. Je vous avais conseillé autrefois la création d'un hymne mondial et de bannières mondiales. L'expérience a prouvé que j'avais raison. Je vous dis aujourd'hui : un État mondial ne peut se passer de vedettes mondiales.

Certains des ministres étant encore hésitants, O'Kearn apporta le poids de son autorité à Mrs Betty Han en quelques phrases décisives :

— Nous sommes des réalistes, dit-il. Nous ne pouvons refuser une solution réaliste. Je suis d'avis de tenter l'expérience.

Prononcer le mot expérience dans une assemblée de savants, c'était faire briller à leurs yeux un appât irrésistible. Le gouvernement décida finalement de procéder à celle-ci, à l'unanimité moins une voix, celle de Zarratoff.

Les jeux furent aussitôt inaugurés. Il s'agissait donc d'abord de simples combats individuels à l'épée, les duellistes n'étant pas tenus de suivre les règles de l'escrime. Ils pouvaient se déplacer, courir, sauter comme ils l'entendaient et utiliser leurs

poings quand ils en avaient l'occasion. Il en résultait des assauts assez semblables à ceux qu'on voyait autrefois dans les films de cape et d'épée, avec la différence que les armes n'étaient pas mouchetées, que les blessures étaient réelles et que la mort d'un des adversaires terminait le combat.

Les premières compétitions furent autant de succès. La foule se passionna pour chaque passe d'armes et les vainqueurs furent élevés au rang de vedettes mondiales, comme l'espérait Betty. Quinze jours après le début de ces spectacles, qui furent donnés un peu partout dans le monde et largement diffusés par tous les moyens audiovisuels, le nombre des suicides avait diminué de vingt-cinq pour cent. Fawell dut admettre que la psychologue avait vu juste, une fois de plus. Il le fit de bonne grâce et Mrs Betty Han eut carte blanche pour poursuivre son programme et le perfectionner.

Car, sachant que les duels finiraient par lasser, elle entretenait un zèle fiévreux parmi son personnel. Plusieurs équipes de chercheurs travaillaient sans relâche dans des laboratoires spécialisés à élaborer une gamme de jeux de plus en plus piquants, de plus en plus exaltants, pour maintenir et exciter encore davantage l'enthousiasme provoqué par les premières expériences. Ainsi avait été découverte la formule du super-catch avec équipes mixtes. Le championnat mondial, avec éliminatoires disputées en diverses régions, avait remporté un énorme succès. La finale dépassait tous les espoirs.

Il était assez curieux que la première idée du super-catch fût née, non dans le cerveau d'un psychologue professionnel, mais dans celui du mathématicien Yranne.

Celui-ci ne s'était nullement formalisé de la promotion de Mrs Betty Han. Il était, au contraire, heureux de se voir déchargé d'une partie de ses responsabilités. Après avoir fourni un travail écrasant au cours de ces dernières années, il se trouvait avoir maintenant, lui aussi, quelques *loisirs*. Il les employait, non à poursuivre ses recherches d'analyse, mais suivant une inclination curieuse à laquelle il sentait par avance ne pouvoir résister, à réfléchir aux projets de la psychologue chinoise. Il les trouvait intéressants et laissait tout

naturellement son esprit logique et subtil se divertir à imaginer quelque innovation dans le programme des jeux, ceci à la grande fureur de son ami Zarratoff, qui ne pouvait même plus le décider à faire une partie d'échecs, tant il était absorbé par ces rêveries teintées de spéculation.

À la suite sans doute d'une série de déductions qui lui échappaient à lui-même, il apparut un soir à Yranne que le catch, poussé à son extrême limite, c'est-à-dire une conclusion mortelle, pourrait bien remplir toutes les conditions requises pour susciter la passion des foules. Il fit part de son idée à Betty, masquant sa timidité sous un ton de plaisanterie.

Celle-ci ne sourit pas, comme il l'avait craint, mais resta au contraire grave et songeuse. Puis elle remercia son ami avec chaleur et, sans tarder, apporta l'idée toute fraîche à l'un de ses laboratoires, où celle-ci fut aussitôt considérée, disséquée, analysée, enfin améliorée au point de donner naissance au spectacle de choix actuel. Le dernier piment fut ajouté par un tout jeune étudiant en psychologie, un nommé Rousseau, qu'elle avait embauché dans ses services de recherche, lui trouvant de l'imagination et estimant que la jeunesse est qualifiée pour des travaux de ce genre. Ce fut lui qui eut l'idée d'introduire des femmes dans les équipes et de les faire combattre nues ou à peu près comme les hommes, ajoutant ainsi les épices du strip-tease au poivre de la violence. Mrs Betty Han le félicita lui aussi de cette trouvaille et lui prédit un brillant avenir.

Quant à la suggestion de faire porter les noms de diverses théories scientifiques par les équipes rivales, elle était de Betty elle-même. Elle pensait ainsi remplacer l'élément passionnel apporté autrefois par l'affrontement de deux camps de nationalité différente. Fawell l'avait approuvée sans restriction sur ce point. Il espérait, lui, susciter d'une manière détournée, par le truchement des jeux, un certain intérêt pour ces théories, ce qui serait en définitive profitable à la science.

Quoique nulle règle n'imposât ceci, il s'était trouvé que l'équipe alpha choisissait presque toujours de représenter une théorie physique, tandis que l'équipe bêta portait les couleurs d'une thèse chère aux savants biologistes.

Après les championnats du monde, le ministère de la Psychologie parut se reposer sur ses lauriers et n'innova pas dans le domaine des jeux pendant un assez long temps. La recherche se poursuivait pourtant, mais aucun des plans soumis à Mrs Betty Han ne la satisfaisait. Elle estimait, sans doute avec raison, que le super-catch était une manière de chef-d'œuvre et redoutait que les nouvelles inventions ne parussent fades après celui-ci.

Il en était pourtant d'intéressantes, qu'elle étudia avec attention : un genre de rugby, où les joueurs porteraient des casques garnis de pointes acérées ; une charge à cheval de deux équipes, brandissant la lance des tournois d'antan, s'élançant l'une vers l'autre au triple galop. Un autre projet s'inspirait des jeux romains et opposait des rétiaires à des mirmillons ou des gladiateurs à des bêtes fauves.

À tout hasard, elle rangea ces plans dans une armoire, mais elle espérait que ses collaborateurs trouveraient mieux. Pour le présent, le super-catch suffisait parfaitement aux désirs de l'humanité. La courbe des suicides s'infléchissait sans cesse vers le bas et était bien près d'atteindre un palier normal. Le président Fawell reprenait confiance. Il serait temps de demander un effort d'imagination supplémentaire aux chercheurs le jour où le jeu à la mode ne suffirait plus. Ce jour viendrait, Betty ne se faisait aucune illusion sur ce point, mais elle l'espérait lointain.

En attendant, le feu d'artifice des championnats du monde n'était pas éteint, loin de là. Il se prolongea plusieurs mois sur le simple souvenir de cette merveilleuse finale où Miss Lovely s'était révélée dans toute sa gloire. Celle-ci était maintenant adorée à l'égal d'une déesse, comme ne l'avait jamais été aucune

des vedettes d'autrefois. Chaque jour, tous les organes de diffusion vantaient sa valeur et sa beauté incomparables. Ses admirateurs se comptaient par milliards et des crimes horribles furent commis ayant pour seul objet d'attirer son attention. Mrs Betty Han et ses collaborateurs psychologues estimaient que cette agitation était saine et faisaient leur possible, à grand renfort de publicité, pour maintenir le monde en cet état de fièvre et de passion qui dissipait l'affreuse mélancolie de l'année précédente. Les statistiques leur donnaient raison. Miss Lovely était un élément puissant de guérison et Fawell le reconnut, qui voulut ajouter à la gloire de la jeune fille en accrochant lui-même la médaille du mérite mondial sur son sein valeureux.

Après plusieurs mois de triomphe, cependant, l'équipe championne du monde dut remettre son titre en jeu, à la suite d'un défi, devant des combattants peu connus, qui s'étaient entraînés en secret. Elle fut cette fois battue, les quatre joueurs égorgés et le sang de Miss Lovely rougit à son tour le sable de l'arène, tandis que sa rivale victorieuse, encore plus jeune qu'elle, poussait des cris de délire en dansant sur son cadavre. Le monde pleura et se lamenta, mais quelques jours plus tard, à la grande satisfaction du ministère de la Psychologie, la rivale était devenue à son tour une idole et l'enthousiasme déchaîné autour de sa personne dépassait encore en tapage et en folie celui qui célébrait l'ancienne championne. Un des collaborateurs de Mrs Betty Han, Rousseau, ce jeune homme dont elle espérait beaucoup après qu'il eut participé à la mise au point du super-catch, lui fit remarquer un jour en souriant que les vedettes de cette sorte ne couraient pas grand risque de *s'user* et de finir misérables et oubliées, car leurs activités ne leur laissaient que des chances infimes de subsister plus de quelques mois. Ainsi l'intérêt et la passion du monde étaient sans cesse renouvelés et rajeunis.

Le programme psychologique remporta un autre succès : la P.C.E. ou perte de confiance dans l'*ego*, après avoir marqué une nette régression comme l'épidémie de suicides, était en train de devenir un souvenir du passé. Il suffisait en général au malade d'assister à une ou deux séances de super-catch et la confiance

réapparaissait comme par miracle. Le simple fait de regarder le spectacle à la télévision amenait même une amélioration notable dans beaucoup de cas.

Pas pour tous, cependant ; pour quelques malades, la cure fut inefficace. Il en fut ainsi pour pas mal de cosmonautes, les premiers touchés et sans doute les plus profondément affectés. Ce fut en particulier le cas de Nicolas Zarratoff, dont l'état ne s'était pas amélioré et qui subissait d'horribles crises de P.C.E. à intervalles plus ou moins rapprochés. Après l'avoir entraîné à plusieurs séances pourtant fort remarquables, Ruth constata avec désespoir qu'aucun progrès n'était perceptible et Nicolas lui-même s'en rendait compte.

Devant l'impuissance avouée de tous les médecins et psychiatres, Fawell et Zarratoff le père, accablés de chagrin et prévoyant la ruine du ménage, décidèrent de demander conseil à Betty. Fawell la considérait maintenant comme la Providence dans les situations désespérées et l'astronome commençait à lui pardonner son initiative des jeux depuis qu'il avait pris de l'intérêt à la finale des championnats. La Chinoise plissa ses yeux comme elle le faisait dans ses moments de réflexion aiguë.

— Je vois un seul remède, dit-elle enfin, mais je ne puis le dévoiler ni à vous ni à Ruth. Je vous promets de lui parler à lui.

Ils ne purent rien en tirer d'autre, mais elle tint parole. Elle eut un entretien avec Nicolas dans un de ses moments de lucidité et lui indiqua qu'à son avis sa seule chance de guérison était de participer à une des rencontres, non plus comme spectateur, mais comme joueur.

Nicolas était vigoureux et avait pratiqué autrefois un grand nombre de sports. Il se laissa convaincre, s'entraîna en secret pendant un mois, puis s'engagea dans une compétition particulièrement brillante, à l'insu de Ruth et de ses proches.

Il sentait que la psychologue avait raison. Là était la dernière planche de salut, l'ultime espoir de recouvrer la santé de l'esprit et d'échapper à un supplice devenu insupportable, qui aurait fini par le pousser lui aussi au suicide.

Il eut le bonheur de triompher et de poignarder de ses propres mains deux adversaires, un homme et une femme, après des assauts qui récoltèrent des applaudissements. Il se

sentit aussitôt transformé et, après de nombreux examens, le corps médical constata qu'il ne restait aucune trace du mal. Il ne connut plus aucune difficulté pour piloter voiture ou avion et fut de nouveau jugé apte à exécuter des missions dans l'espace. Le jour où il dévoila à Ruth en même temps la cure suivie et sa guérison complète, elle l'étreignit en sanglotant, lui fit jurer de ne plus jamais recommencer, puis le cœur débordant de reconnaissance, alla porter une énorme gerbe des fleurs les plus rares sur la tombe de ses victimes.

Certains cosmonautes, indifférents comme lui aux spectacles, imitèrent son exemple et participèrent aux jeux. Ils furent tous ou guéris ou morts après la première séance. Ainsi la P.C.E. fut-elle vite éliminée de notre planète.

Quant au troisième obstacle sur lequel le gouvernement avait buté, le peu d'intérêt que le monde, malgré ses loisirs, témoignait pour la science pure, il était difficile de soutenir que le ministère de la Psychologie avait également obtenu un progrès dans ce sens, comme Betty le faisait pourtant parfois. S'il y avait une amélioration dans ce domaine, elle ne semblait devoir concerner que les hommes de science. Le monde, en effet, était devenu beaucoup moins exigeant au sujet des raffinements matériels et les savants, n'étant plus l'objet de réclamations perpétuelles, allaient certainement pouvoir s'arracher à la monstrueuse technique industrielle et reprendre leurs recherches fondamentales. Ils pourraient enfin se consacrer comme autrefois, d'une manière désintéressée, à la poursuite de la vérité et faire vraiment progresser une science qui tendait à marquer le pas depuis l'avènement du gouvernement mondial.

Ce n'était pas l'avenir que Fawell avait rêvé. En fait, il avait le sentiment que le monde marchait tout droit vers cette séparation en deux classes d'individus qu'il redoutait autrefois et que, peut-être, il se trouverait obligé d'admettre comme un moindre mal. Dans ses moments de mélancolie, il lui arrivait de se répéter les prédictions du père Teilhard, qui inspiraient son programme initial : *le moment viendra, il doit nécessairement venir, où l'Homme reconnaîtra que la Science n'est pas pour lui*

une opération accessoire, mais une forme essentielle de l'action, dérivatif naturel, en fait, ouvert au trop-plein des énergies constamment libérées par la Machine.

Pour l'instant, le dérivatif était artificiel et il prenait la forme de jeux barbares et meurtriers. Dans ses conversations avec Betty, celle-ci le reconnaissait de bonne grâce, mais prétendait qu'un premier pas était accompli. Dans un sens, le monde commençait à s'intéresser à la science par l'intermédiaire des équipes de joueurs qui se présentaient comme les champions de telle ou telle théorie. Grâce à cette initiative, les mots tels que atomes, molécules, cellules et autres revenaient assez souvent dans les conversations populaires, à l'occasion d'une compétition. Avec le temps, elle ne désespérait pas, c'était même le fond de sa pensée, son grand projet, de transposer cette passion pour les représentants symboliques d'une idée sur cette idée elle-même. Ceci eût été, il faut le reconnaître, un résultat fort remarquable, un triomphe de la psychologie couronnant les merveilleux succès déjà obtenus avec le super-catch.

Vint cependant le jour prévu par Mrs Betty Han, où le super-catch ne suffit plus à satisfaire l'avidité passionnelle du Monde et il apparut très vite que celui-ci ne tarderait pas à s'en lasser.

Fawell se rendit un matin au domicile de la psychologue, pour avoir avec elle un entretien confidentiel. Ce qu'il avait à lui dire était encore un secret, qu'il ne désirait pas ébruiter. À peine entré, il lui mit sous le nez la courbe des suicides, la vraie, celle qu'un service spécial lui remettait personnellement chaque jour. Betty y jeta à peine un coup d'œil et haussa les épaules.

— Je suis au courant, dit-elle. Croyez-vous que je n'aie pas mes propres statistiques ? Et tout se tient. Les derniers jeux furent décevants. Même si je n'avais pas à chaque séance des appareils précis m'indiquant à un décibel près l'intensité des bravos, j'aurais été renseignée par l'attitude des spectateurs.

— Mélancolie ? demanda sombrement Fawell.

— Pas déclarée, mais menace certaine.

À vrai dire, la foule ne manifestait pas encore ouvertement cette morosité redoutée. Il y avait toujours des applaudissements, parfois quelques hurlements, quand les catcheurs se surpassaient ou quand un gringalet réussissait à venir à bout d'une brute antipathique, comme l'avait fait Miss Lovely ; mais pour un observateur aux sens aiguisés comme la psychologue, ces bravos n'avaient plus la même résonance. Il y manquait la flamme de l'enthousiasme. Les joueurs eux-mêmes percevaient cette carence et le spectacle en souffrait. Tel le comédien qui commence à soupçonner que les acclamations sont le fait d'une banale politesse et qui perd ainsi une partie de ses moyens, le catcheur ne parvenait plus qu'exceptionnellement à se hisser aux sommets de son art. On avait même vu chez l'un de ces athlètes un comportement autrefois inimaginable : découragé, allongé sur le sol, sans grave

blessure cependant, il refusa avec obstination de se lever et attendit le coup de pistolet dans la nuque de l'arbitre, sans bouger le petit doigt pour défendre sa peau ; ceci, simplement parce que l'attitude du public l'avait déçu.

C'étaient des symptômes inquiétants et la courbe des suicides, que Fawell tenait déployée devant Betty, traduisait la gravité de la situation en langage géométrique. Après un long palier, elle avait maintenant tendance à s'infléchir vers le haut. C'était encore à peine perceptible, un simple penchant, mais Yranne, qui l'étudiait chaque jour à la demande du Président, pouvait prédire son allure future : on entrait de nouveau dans une phase ascendante. Aucun doute n'était possible pour un spécialiste de la géométrie analytique.

— Angoissant, dit Fawell.

— Je le sais encore.

— Il *faut* faire quelque chose.

— Il le faut, bien sûr. Pensez-vous que je n'en suis pas convaincue ? J'ai des centaines de spécialistes qui travaillent la question dans mes laboratoires. Croyez-moi, je ne leur laisse pas un instant de répit. Et eux-mêmes sont pénétrés de l'importance et de l'urgence du problème. C'est nuit et jour qu'ils se creusent le cerveau pour inventer un jeu captivant, exaltant, un jeu qui puisse dignement succéder au super-catch, aujourd'hui insuffisant et bientôt condamné.

— Et alors ?

— Alors ? s'écria-t-elle avec une impatience rageuse, alors ils n'ont encore rien trouvé de satisfaisant. Cela viendra, j'en suis sûre, mais quand ?

— C'est une question de jours, sinon d'heures, dit Fawell de plus en plus sombre... On pourrait peut-être essayer vos charges à cheval ?

Elle lui avait parlé autrefois des projets qu'elle gardait à tout hasard dans ses cartons.

— On pourrait ! admit-elle sans conviction.

On essaya. Conseillé par le ministère de la Psychologie, le gouvernement mit en œuvre des moyens considérables pour la présentation de ce nouveau jeu.

Chaque équipe comprenait cinquante cavaliers (les psychologues estimaient que l'intérêt du spectacle devait croître en fonction du nombre des joueurs), vingt-cinq hommes et vingt-cinq femmes, suivant une proportion ayant fait ses preuves, qui, armés d'une lance, se précipiteraient au triple galop à la rencontre les uns des autres. Après le choc, les survivants devraient gagner l'emplacement quitté par leurs adversaires, attendre un nouveau signal et recommencer, cela jusqu'à ce qu'un des deux partis fût anéanti.

Ceci nécessitait un grand nombre de participants et risquait de se terminer souvent par un massacre général. Il fallait donc prévoir une réserve considérable de joueurs. Malgré cela, comme Betty l'avait encore prédit, on trouva plus de volontaires des deux sexes qu'on n'en demandait. Mais pour assurer la tenue de la compétition, on dut leur imposer un entraînement préalable sévère dans le maniement de la lance, ainsi que dans l'art équestre. Il fallait aussi beaucoup de chevaux, ce qui était un problème, car ces animaux étaient devenus rares dans la société scientifique.

Le gouvernement ne lésina pas. Il était prêt à tous les sacrifices pour conjurer le fantôme Mélancolie dont l'ombre menaçante recommençait à planer sur le monde. Il fit construire des stades d'entraînement et créa des haras où l'on parvint à sélectionner une race de chevaux particulièrement doués pour l'exercice projeté. Il fit aussi aménager des terrains de jeu spéciaux, car une simple arène paraissait un cadre bien trop étriqué. Pour augmenter les difficultés et l'intérêt, il fut décidé que ces joutes auraient lieu en terrain ouvert, varié, comportant des obstacles tels que ruisseaux et forêts, le heurt ne devant se produire qu'après une charge de plusieurs centaines de mètres. Après prospection, on découvrit plusieurs emplacements convenables. Il fallut alors les aménager pour les spectateurs sans détruire leurs avantages naturels. On fut ainsi amené à construire deux séries de hauts gradins parallèles entre lesquels se produirait le choc.

Tout cela fut fait et bien fait et la première compétition remporta un succès honorable. Les cavaliers se rencontrèrent à l'endroit prévu, sous les yeux d'un public curieux. Le heurt fut

assez impressionnant et, les rangs étant serrés, donna lieu à un épouvantable carnage d'hommes, de femmes et de chevaux. La furie des joueurs était grande, si bien qu'il ne resta plus que trois ou quatre cavaliers de part et d'autre après la quatrième phase. Le résultat cherché fut atteint après la sixième : une équipe était anéantie, mais il ne restait que deux survivants parmi les vainqueurs.

Les spectateurs ne ménagèrent pas leurs acclamations à ces nouveaux héros et les appareils enregistreurs montrèrent une intensité de hurlements convenable. Fawell eut un moment d'espoir en voyant la courbe des suicides tendre à s'infléchir de nouveau vers le bas, mais Mrs Betty Han secouait la tête d'un air sceptique. Un pressentiment et son expérience de psychologue lui soufflaient que ces résultats seraient éphémères.

Elle avait raison. D'autres compétitions de ce genre aussitôt organisées n'obtinrent qu'un succès modeste et il devint très vite évident que l'enthousiasme pour les charges à cheval n'avait été qu'un feu de paille. Il fallait d'urgence inventer d'autres jeux. On essaya alors quelques-uns des autres projets mis en conserve. Les combats de gladiateurs furent un demi-échec et ne tinrent pas quinze jours. Quant au rugby avec casques à pointes, ce fut un four complet, qui se déroula dans un silence morne, ne suscitant que quelques applaudissements rares et timides de la part des moins de quatorze ans. Le fantôme Mélancolie refusait de se laisser conjurer par de tels amusements et son ombre empuantie obscurcit de nouveau le ciel.

La courbe des suicides avait repris son ascension depuis un mois. Mrs Betty Han avait beau harceler ses experts, elle-même sans cesse poursuivie par les instances d'un Fawell aux abois, personne ne pouvait imaginer de jeu assez exaltant pour enrayer la funèbre épidémie.

La vice-présidente était d'humeur morose quand elle pénétra ce matin-là dans un de ses laboratoires de recherches psychologiques, pour examiner certain nouveau projet que lui avait signalé le chef du service. Sur sa prière, Yranne

l'accompagnait. Elle appréciait son jugement. N'était-il pas à l'origine du jeu qui avait fait merveille en son temps ? De plus, il ne se départait pas de son intérêt pour les travaux de son ministère et consacrait au contraire chaque jour un peu plus de son temps de loisirs à rechercher lui-même des solutions aux problèmes de l'heure. Elle le suppliait souvent.

— Ne pourriez-vous avoir une idée dans le genre super-catch ?

Mais il semblait atteint lui aussi de fatigue mentale et ne trouvait rien de satisfaisant.

Tous deux s'assirent devant un bureau que le chef du laboratoire leur céda, après avoir posé devant Betty le dossier de la nouvelle invention. Ils l'examinèrent avec attention avant d'échanger leurs impressions.

Le projet était assez original mais, avant même de l'approfondir, Betty eut le sentiment que ce ne pouvait être encore qu'un faible palliatif. Il consistait à faire combattre sous l'eau des hommes et des femmes-grenouilles, armés de fusils semblables à ceux utilisés autrefois pour la pêche sous-marine, mais d'une portée et d'une efficacité plus grande, et de couteaux qui pourraient aussi bien servir dans un corps à corps à trouer une poitrine qu'à couper les tubes d'alimentation en oxygène. Les joueurs évolueraient dans un aquarium géant, aux faces transparentes, autour duquel seraient installés les gradins.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Betty à son compagnon.

Celui-ci fit une moue et ne répondit pas immédiatement. Autour d'eux, les chercheurs s'affairaient en silence. Ils étaient environ une cinquantaine dans ce laboratoire, tous jeunes, beaucoup poursuivant encore leurs études ou venant à peine de les terminer. La psychologue espérait encore en l'imagination de la jeunesse pour découvrir un remède miracle. Chacun avait à sa disposition une table de travail et un chevalet à dessin, qui leur permettait d'étudier et de mettre au point la valeur visuelle de tel ou tel plan. Parfois, quand un avant-projet en valait la peine, ils pouvaient faire appel à des professionnels, pour représenter une image colorée de leur idée.

Dans un atelier attenant au laboratoire, on pouvait expérimenter les effets produits par des acteurs volontaires sur

des spectateurs choisis un peu au hasard. Des caméras et une salle de projection complétaient ce matériel, permettant d'analyser en détail toutes les séquences d'un jeu, d'éliminer ce qui paraissait fastidieux et de ne conserver que ce qui présentait un intérêt supérieur.

Tous ces savants en herbe avaient une grande liberté. Ils travaillaient comme ils l'entendaient et n'étaient jugés que sur les résultats. Ils avaient des méthodes bien différentes. Certains aimaient à se grouper, discuter de leurs idées avec leurs collègues et collaborer avec eux. D'autres préféraient poursuivre seuls leurs recherches et ne présenter un projet que lorsqu'ils l'estimaient au point.

Devant le mutisme peu enthousiaste de son compagnon, Betty s'adressa au chef de laboratoire, qui se tenait debout, de l'autre côté du bureau.

— Qu'en pensez-vous, vous-même, Rousseau ?

C'était ce jeune étudiant qui s'était signalé à l'attention des maîtres psychologues. Betty l'avait promu chef de laboratoire, espérant que cette distinction surexciterait son esprit inventif. Elle semblait s'être trompée sur ce point. En fait, le contraire s'était produit : l'esprit critique du jeune homme s'était développé, au détriment du génie créateur.

— J'y ai trouvé, madame, des points intéressants, répondit-il. Sans cela, je ne me serais pas permis de vous le présenter.

Son ton peu convaincu paraissait démentir le sens de ses paroles.

— Expliquez-vous ! dit-elle avec impatience. Je sens que vous êtes réticent. N'hésitez donc pas à formuler des critiques. Je suis là pour les écouter.

— Eh bien, madame...

— J'en ai une, moi, de critique, interrompit soudain Yranne. C'est un détail qui semble avoir échappé aux inventeurs et à vous-même, Rousseau... Trop de sang, Betty, trop de sang.

— Trop de sang !

Mrs Betty Han eut une moue rageuse et ne put retenir un geste d'exaspération.

— Trop de sang, Yranne ! Je croyais que cet inconvénient commun à tous nos jeux avait été une fois pour toutes ramené à

ses justes proportions. Allez-vous passer dans le camp de ceux qui nous accusent d'être des bourreaux, alors que nous épargnons des milliers de vies humaines ? Vous savez bien qu'un peu de sang est un élément indispensable pour provoquer la passion. Je ne m'attendais pas à cette remarque de votre part, Yranne, continua-t-elle d'un air vraiment chagrin.

— Calmez-vous, Betty. Vous ne m'avez pas du tout compris.

— Je crois que je peux expliquer moi-même ce que vous avez voulu signifier par là, monsieur, intervint audacieusement le jeune homme, et en même temps me disculper d'avoir omis cet inconvénient. Je l'ai mentionné au contraire dans cette note jointe au dossier et que vous n'avez pas encore eu le temps de lire.

— Lisez-nous-la donc.

— Un des inconvénients probables de ce genre de compétitions, lut Rousseau, c'est que l'eau risque de devenir fort trouble après quelques poitrines transpercées, au point peut-être d'empêcher les spectateurs de voir la fin du spectacle.

— Bravo ! s'écria Yranne. C'est exactement cela que je pensais.

— J'avoue que ce point m'avait échappé ! murmura Betty.

— Il semble avoir échappé aussi aux inventeurs du projet, dit Rousseau avec une nuance de dédain.

Mrs Betty Han les enveloppa tous deux du même regard curieux, chargé d'une sorte d'admiration, nuance assez rare chez elle.

— Vous pensez à tout, vous autres !

Le jeune homme sourit avec modestie.

— Il est d'ailleurs possible, comme je l'ai également mentionné, qu'on puisse trouver un procédé chimique pour éliminer cet inconvénient. C'est à étudier.

— Donc, première critique, trop de sang ; d'accord, dit Betty. Y en a-t-il d'autres ?

— J'en vois au moins une deuxième et je la crois beaucoup plus importante, déclara le jeune homme en prenant un ton assez énigmatique.

— Laquelle ?

— Si vous le permettez, madame, je voudrais vous montrer d'abord le film d'un essai que nous avons fait. Le défaut vous apparaîtra certainement.

— Vous avez fait un essai ?

— Dans un aquarium d'assez grandes dimensions que j'ai dû faire construire à l'extérieur. Mais je n'ai pas poussé l'expérience jusqu'aux ultimes conséquences pour économiser le personnel. Les projectiles sont inoffensifs : de simples fléchettes en caoutchouc. Pour plus de réalisme cependant, une quantité de sang correspondant aux blessures feintes s'écoule à chaque coup d'une poche imperméable. On voit ainsi l'eau se troubler peu à peu. Mais c'est surtout le grave défaut auquel j'ai fait allusion qui vous choquera, je crois.

— Allons ! Rien ne vaut l'expérience.

Elle se dirigea vers la salle de projection. Mais avant d'y pénétrer, elle se retourna vers Rousseau, dont l'attitude lui paraissait assez énigmatique.

— Rousseau, dit-elle, vous me cachez quelque chose. Vous me présentez un projet, qui tient debout certes, mais qui comporte d'après vous au moins un grave défaut. Je veux une réponse franche. Oui ou non, le considérez-vous comme valable ?

— Non ! répondit le jeune homme sans hésitation.

— C'est ce que j'avais cru deviner. Cependant, pour ce projet que vous rejetez *a priori*, vous avez jugé bon de faire un essai complet, d'enrôler du personnel, sans aller toutefois à le laisser s'exterminer.

— Je ne l'ai pas fait, parce que ce n'était pas utile pour ma démonstration, interrompit le jeune homme en s'excusant.

— Je ne vous le reproche pas... Donc, pour cette démonstration, comme vous dites, vous avez fait construire un aquarium géant, tourner un film. Remarquez que je ne vous reproche pas non plus la dépense. Je vous ai toujours dit, et je vous répète, que j'obtiendrai tous les crédits nécessaires pour vos expériences, mais à condition que ces expériences soient fructueuses. Or, celle-ci...

— Madame, en mon âme et conscience, fit le jeune homme d'un air pénétré, j'ai jugé cette expérience très utile et, malgré

son caractère négatif, je suis convaincu qu'elle se révélera fructueuse.

Elle comprit qu'il n'y avait rien de plus à en tirer pour l'instant, haussa les épaules et pénétra dans la salle de projection.

Elle prit place dans un fauteuil à côté d'Yranne, tandis que le jeune homme s'éloignait pour donner des instructions aux opérateurs. Les lumières s'éteignirent et le film commença. Les premières séquences parurent assez attrayantes aux deux ministres. L'essai avait été effectué avec le soin que le laboratoire apportait à tous ses travaux.

L'impression visuelle était bonne. De savants jeux de lumière créaient des miroitements fantastiques autour des joueurs, hommes et femmes, tous choisis pour leur plastique et leur habileté de nageurs, qui paraissaient évoluer dans un univers magique dépourvu de gravitation. Ils se pourchassaient inlassablement, l'un cherchant à acculer son adversaire dans un angle pour le tirer à bout portant, alors que celui-ci, après un plongeon et un tourbillon, se glissait comme une anguille entre ses jambes pour le frapper dans le dos. Quand l'un d'eux était atteint par une fléchette, il simulait admirablement son agonie. Celle-ci prenait une dimension nouvelle et imprévue au fond de l'eau et le jaillissement du sang fictif ajoutait aux irisations de l'aquarium des taches palpitantes, semblables à des méduses cramoisies.

— Ce n'est tout de même pas si mal ! commenta Yranne à mi-voix.

Betty ne répondit pas. Elle était tentée par moments d'approuver cette appréciation et, l'instant d'après, elle se sentait presque mal à l'aise, troublée par une oppression indéfinissable. Ce n'était pas le fait que l'eau s'était troublée après plusieurs simulacres de blessures au point de rendre confuse la vision de la fin du combat. Ceci était un détail matériel auquel il était sans doute possible de remédier, comme l'avait mentionné Rousseau. Il y avait autre chose, un défaut dont elle avait l'intuition qu'il devait être évident et qui pourtant

lui échappait. Son compagnon parut bientôt partager cette impression, car il ne prononça plus une parole jusqu'à la fin du film, qui dura environ un quart d'heure.

— Qu'en pensez-vous, madame ?

Les nerfs de Betty étaient si tendus que cette question imprévue et prononcée derrière elle sur un ton anormalement élevé, la fit sursauter. À son côté, Yranne eut le même réflexe. La lumière rétablie depuis quelques instants, tous deux restaient immobiles et silencieux, comme en proie à une sorte d'hypnose.

Mrs Betty Han, dont le sang-froid était une des vertus, détestait les rares occasions où elle était prise en flagrant délit de nervosité. Elle se tourna furieuse vers le jeune Rousseau qui, revenu sans bruit vers la fin du film, se tenait debout derrière eux et était responsable de cette manifestation intempestive.

— Il est inutile de me surprendre ainsi ! fit-elle avec humeur.

— Je vous présente mille excuses, madame, répondit-il sur un ton contrit, mais... je l'ai fait exprès.

— Hein ?

— Je l'ai fait exprès ! reprit-il avec fermeté. Cela prolonge mon expérience.

Yranne commença à le regarder avec un intérêt accru. Rousseau reprit un ton humble pour déclarer :

— C'est un simple petit test psychologique.

— Pour lequel nous vous avons servi de cobayes, si je comprends bien, dit Betty, trop intriguée maintenant pour pouvoir vraiment se fâcher. Mais je ne vois pas bien...

— Je ne suis intervenu à l'improviste que pour mieux mettre en valeur l'état dans lequel ce jeu vous avait plongée. Votre réaction a prouvé que cet état était plus proche de l'oppression que de l'enthousiasme.

— C'est peut-être vrai. Mais opprimée par quoi ?

— Ne l'avez-vous donc pas senti, Madame, dit Rousseau en baissant la voix et en reprenant ses airs mystérieux... Le monde du silence.

— Eh bien, quoi, le monde du silence ? répéta Betty exaspérée.

— Ce garçon ira loin ! s'écria soudain Yranne. Je comprends, Betty.

— Vous avez de la chance !

— Madame, voilà pourquoi cette expérience était d'une valeur inestimable, c'est parce qu'elle fait apparaître, en l'accentuant, un vice capital commun à tous nos jeux. Pas de...

— Pas de son ! rugit Yranne. Je vous dis que j'ai compris. Pas de bruit !... Il a du génie, Betty.

— Pas de...

Elle s'interrompt et poussa une exclamation, enfin éclairée elle aussi. Elle avait depuis longtemps le sentiment confus que les précédents échecs tenaient à une cause très simple, mais qu'elle ne pouvait définir.

— Je comprends, je comprends, murmura-t-elle, mais développez tout de même votre pensée.

— Eh bien, madame, dit Rousseau en se rengorgeant, si je n'ai pas encore de projet précis à vous présenter moi-même, je crois bien avoir découvert le défaut de toutes nos inventions antérieures, y compris même le super-catch. Prenez celui-ci, par exemple ; l'élément visuel était excellent, parfait, c'est pour cela qu'il a tenu aussi longtemps, mais il y manquait l'impression auditive, il y manquait le son, le bruit. On ne peut captiver les hommes qu'en faisant appel à tous leurs sens, au moins les principaux.

— Il a raison, s'écria encore Yranne. Nous avons été stupides.

— Et moi la première ! avoua Betty avec amertume. Comment ai-je pu négliger l'impression auditive, moi qui fus l'instigatrice des feux d'artifice, de l'hymne mondial ? Comment avons-nous pu être à ce point aveugles ?

— Sourds, voulez-vous sans doute dire, madame, rectifia le jeune homme en souriant. Si vous me permettez une comparaison, je dirais que nos jeux étaient analogues au cinéma muet des temps anciens. Il produisit quelques chefs-d'œuvre, mais le monde a fini par s'en lasser et réclamer du bruit. Quand l'élément visuel est exaltant comme pour le catch, cela n'a pas trop d'importance au début : la foule supplée à cette carence par le bruitage de ses acclamations et de ses hurlements. À la longue, cela ne suffit plus. Dans nos charges de cavalerie, il y

avait bien le galop des chevaux et le choc des lances. C'est loin de fournir un accompagnement convenable. Il faut une gamme de sons bien plus étendue pour éveiller l'enthousiasme du monde. Quant à ces jeux sous-marins qui se déroulent dans un silence total, je les crois voués à l'échec et je ne vous les présentais aujourd'hui que pour mettre en évidence l'écueil sur lequel nous avons toujours buté.

— Génial ! répéta Yranne.

Mrs Betty Han, qui avait complètement repris son sang-froid, ne se méprenait pas sur l'importance de cette remarque, mais ne désirait pas montrer trop d'admiration.

— Peut-être, soupira-t-elle, mais tout ceci est encore négatif. N'avez-vous pas un plan constructif à me proposer ? Rien n'est plus urgent.

Le jeune homme déclara qu'il n'en avait pas encore, mais que ses recherches prenaient une direction nouvelle depuis sa découverte et qu'il avait de l'espoir.

Laisser travailler les chercheurs selon leur méthode, c'était la règle de Betty. Elle le congédia avec un sourire d'encouragement. Il regagna son bureau sous les regards envieux de tous les jeunes psychologues penchés sur leur table de travail ou leur planche à dessin. Les deux ministres quittèrent le laboratoire.

— Peut-être rien de positif encore, murmura Yranne, mais je crois qu'un grand pas a été fait. Je vais y réfléchir, moi aussi et, dès demain, j'en parlerai également à Zarratoff.

— Pourquoi Zarratoff ? En quoi l'astronomie peut-elle nous aider ?

— Il a une âme de poète et les poètes ont parfois de l'imagination.

— Il a toujours été un adversaire farouche des jeux.

— Il *était*, corrigea Yranne, avec un sourire énigmatique.

QUATRIÈME PARTIE

1

Un écran de télévision s'éclaira au fond de l'amphithéâtre. Il était gigantesque, à la mesure des événements destinés à s'y inscrire et recouvrait presque tout le mur. Les bustes d'Einstein et de quelques autres célébrités avaient été enlevés pour ne pas gêner la vision et relégués dans un grenier. Une jeune femme blonde apparut, enchantait le monde par son sourire et annonça :

— Bonsoir Mesdames, bonsoir Mesdemoiselles, bonsoir Messieurs. Dans quelques minutes, la mondovision va commencer la diffusion en direct, couleur, relief et odeur bien entendu, du quatrième jeu de la série historique. Les équipes sont maintenant en place. Les meilleurs reporters et cameramen de nos services ont été mobilisés pour cette circonstance et se trouvent aux points les plus intéressants. J'espère ainsi que vous ne perdrez aucune phase de la compétition. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, je vous souhaite de très bonnes journées, d'excellentes soirées et des nuits exaltantes, car la diffusion sera ininterrompue jusqu'à la fin du match et, naturellement – elle accentua ici son sourire – personne ne peut prévoir combien de temps il durera.

Elle disparut et fut remplacée sur l'écran par une pendule. Il était minuit moins cinq minutes, mais les chiffres des douze heures étaient remplacés par la lettre H. Un frémissement agita l'amphithéâtre, où le gouvernement, quelques personnalités et les *Nobel* au complet attendaient le nouveau jeu dans la fièvre.

Le jeune Rousseau connaissait l'honneur d'être admis lui aussi dans cette assemblée, en récompense de services exceptionnels.

D'autres écrans géants semblables à celui-ci étaient installés un peu partout dans le monde, le nouveau jeu comportant trop de dangers pour placer les spectateurs sur le terrain. Mais les services de la télévision avaient fait un effort particulier pour donner à cette projection toutes les qualités d'une vue directe, aidés en cela par une armée de savants et de techniciens. Car tous les scientifiques qualifiés avaient collaboré pour la réalisation d'un spectacle sans faille, d'une grandeur et d'un réalisme jusqu'alors inégalés.

Une excellente reproduction des couleurs était évidemment assurée depuis longtemps, mais elle avait été encore améliorée non seulement jusqu'à atteindre la perfection de la nature, mais encore à la surpasser dans l'intensité des teintes et le pouvoir suggestif des contrastes. Un groupe des meilleurs physiciens travailla longtemps dans les laboratoires pour obtenir ces effets. Fawell, qui les avait d'abord aidés de ses conseils, finit par se mettre à leur tête. Il commençait, lui aussi, à prendre un intérêt soutenu aux jeux.

Un procédé nouveau fut mis au point, qui assurait une représentation sans défaut du relief. Quant au son, sa qualité fut améliorée de façon à rendre sans la moindre déformation tous les bruits possibles qui devaient agrémenter le jeu, depuis le crissement d'un insecte, le soupir d'un moribond, jusqu'au fracas le plus étourdissant. O'Kearn, lui-même, avait délaissé ses travaux nucléaires et mis son génie au service de la technique pour l'élaboration de ce chef-d'œuvre acoustique.

Comme toutes les odeurs étaient également transmises avec fidélité et comme la dimension des images était augmentée dans des proportions considérables sans que la finesse en souffrît, c'était la réalité même que les téléspectateurs allaient pouvoir contempler, dans les dizaines de milliers de centres régulièrement distribués sur la Terre, où le spectacle était diffusé en permanence, grâce à un jeu de satellites artificiels dont l'astronome Zarratoff avait tracé le plan.

Il s'était trouvé cependant bon nombre de fanatiques que cette perfection réaliste ne contentait pas et qui choisirent de se

trouver sur place, sur les lieux mêmes de la compétition. On les laissa faire, à leurs risques et périls.

Sur l'écran, la pendule s'évanouit au moment où la grande aiguille effleurait le H. Cependant, l'heure était encore indiquée à chaque seconde sur des fiches, en bas et à droite du cadre. Il était minuit, mais des procédés spéciaux permettaient de rendre visible, dans une sorte de pénombre, le paysage présenté. Car ce fut par une succession d'images panoramiques que commença le spectacle. Elles défilèrent sous des angles variés pendant un long moment, sans qu'un seul des joueurs apparût.

La première vue fut celle de la mer, une mer assez belle, avec cependant un peu de houle. Plusieurs caméras en montrèrent les aspects divers, d'abord au grand large, puis en s'approchant peu à peu du rivage, tandis qu'une odeur marine envahissait l'amphithéâtre. On découvrit alors une plage de sable et de galets, avec çà et là des monticules massifs, que l'on pouvait prendre d'abord pour des rochers, mais qui ne trompèrent pas les initiés.

— Les casemates, chuchota Sir Alex Keene avec un petit rire. *Ils vont être bien reçus.*

Les détails devenant plus distincts, on s'aperçut en effet que ces blocs avaient des lignes trop régulières pour être naturels. Il s'agissait d'ouvrages en béton, où l'on vit faire saillie, à l'occasion d'un gros plan, les longs tubes de canons braqués vers la mer. Une autre caméra balayant la plage fit apparaître un réseau serré de fils barbelés, renforcé en certains points par des pieux en acier. Plusieurs vues se succédèrent ainsi, donnant une idée assez exacte du rivage, sur une longueur de plusieurs kilomètres.

Alors, l'opérateur revint par degrés vers la haute mer, et celle-ci était maintenant peuplée. Elle s'était couverte d'une multitude d'embarcations de toutes sortes, une armada emplissant l'écran qui progressait en direction de la terre.

On eut peu après le loisir de détailler successivement les tourelles d'un cuirassé, un autre vaisseau de guerre plus petit, puis des cargos de toutes tailles.

Enfin, pour la première fois, sur le pont de certaines embarcations, on put apercevoir des joueurs. Ils appartenaient à l'équipe des sciences physiques ou équipe alpha. Ils formaient une masse compacte, serrés les uns contre les autres sur le pont des bateaux, mais aucune parole n'était prononcée et ce mutisme avait une sorte de solennité. Le seul son fidèlement retransmis était le bruit de la mer et celui des moteurs tournant au ralenti.

Un autre bruit cependant se manifesta bientôt, dissipant peu à peu le silence relatif, grossissant à chaque seconde égrenée par les fiches dans le coin de l'écran.

— *Nos avions*, clama O'Kearn, avec un regard chargé de défi à l'adresse de Sir Alex Keene.

C'étaient en effet des avions qui s'approchaient de la flotte, progressant dans la même direction, vers le rivage. Ils la survolèrent bientôt, puis la dépassèrent, tandis que les caméras commençaient à capter les premiers appareils dans le ciel. Ceux-ci se présentaient en plusieurs vagues, de types différents. Après quelques vues d'ensemble, un opérateur s'attacha à suivre de près un bombardier lourd et put faire apparaître distinctement sa charge d'engins meurtriers.

Il était près de minuit trente. La mondovision abandonna la mer pour revenir au rivage, où le bruit des moteurs commençait à être perceptible et où régnait maintenant une certaine agitation. Des ordres brefs étaient donnés dans la nuit. Des ombres couraient d'un abri à l'autre. Et soudain, alors que la dernière seconde tombait sur minuit trente, un épouvantable vacarme se déchaîna en même temps sur terre, sur mer et dans les airs, tandis que le monstrueux écran s'embrasait.

Jamais aucune image de *vraie* bataille n'avait produit une impression aussi saisissante que ce jeu. Lors du débarquement *réel* de 44, quelques prises de vues avaient bien donné une idée de la violence des opérations, mais les cameramen filmaient à la sauvette, avec des moyens techniques limités et sans une organisation comparable à celle-ci. Ils ne pouvaient se trouver partout à la fois pour donner une impression d'ensemble et en même temps insister sur une foule de détails pittoresques

comme le faisaient ceux-ci. Quant aux films de reconstitution, tournés après coup, il leur manquait bien sûr la grande émotion et le réalisme du *direct*.

Ici, les responsables des jeux avaient pris soin de placer des spécialistes en tous les points jugés importants, points qu'ils connaissaient bien pour les avoir fixés eux-mêmes. Le lieu et l'heure du premier assaut faisaient partie des règles du jeu. Par la suite, une grande liberté était laissée aux équipes pour l'emploi au mieux de leurs moyens. Des mesures de protection considérables étaient prises à l'égard du personnel de la télévision et, pour parer à l'éventualité d'un coup au but toujours possible, les groupes d'opérateurs étaient triplés, quadruplés, parfois même décuplés aux points les plus chauds. Ainsi, les spectateurs ne risquaient-ils pas d'être frustrés de quelque épisode marquant.

Cette conscience professionnelle portait ses fruits. Ce labeur de préparation n'avait pas été vain : le spectacle s'annonçait comme d'une qualité exceptionnelle. Dès le premier bombardement, Yranne jugea la partie gagnée et, frappant familièrement sur l'épaule de Betty, lui montra son poing tendu, le pouce en l'air en signe d'appréciation. L'impression audiovisuelle était prodigieuse et il eût fallu que les téléspectateurs fussent de marbre pour ne pas en être bouleversés jusqu'aux entrailles.

L'écran était maintenant illuminé en permanence par l'éclatement des bombes, que les caméras parvenaient souvent à suivre dans les airs depuis le lâcher jusqu'à l'explosion en un déluge de feu et de ferraille. On assistait aussi très distinctement aux manœuvres des joueurs bêta, appartenant à l'équipe des sciences biologiques, celle qui défendait le rivage. Quelques images permettaient de mesurer l'effervescence à l'intérieur des abris ; d'autres montraient le crachement précipité des canons ; d'autres, l'activité fébrile de la D.C.A., et toutes étaient soutenues, sublimées par un accompagnement auditif enfin digne d'elles : le crépitement continu des petits calibres ponctué par le tonnerre intermittent des grosses pièces, le tout composant une orchestration enivrante, encore exaltée par l'odeur de bataille qui se répandait dans l'amphithéâtre.

La vision n'était pas moins saisissante dans le ciel de la côte normande, où des entrelacs de rayons éblouissants zébraient l'obscurité. Les projecteurs captaient assez souvent quelques-unes des formes mouvantes, plus sombres que la nuit, sortant d'un nuage, qui apparaissaient alors comme des étoiles brillantes incrustées dans le cône lumineux. Celui-ci ne les lâchait plus. Une de ces étoiles vacillait parfois, disparaissait pour réapparaître un peu plus bas, dans l'obscurité, sous la forme d'une fumée rougissante. Un opérateur réussissait presque toujours à suivre l'avion abattu jusqu'à son explosion au sol, qui couvrait un instant tout autre fracas et avivait encore la luminosité du ciel.

Féerie d'un caractère surnaturel, d'une intensité dramatique jamais encore atteinte, cette représentation en direct d'un affrontement colossal, à l'issue incertaine, entre champions connaissant toutes les ressources de leur art, créait une atmosphère de passion et de surexcitation nerveuse à laquelle personne ne pouvait échapper. Le spectre de la mélancolie était conjuré. Mrs Betty Han elle-même se laissa aller un court instant à l'enthousiasme mondial et une flamme de triomphe illumina son œil ordinairement froid.

Ce nouveau jeu, qui avait pour thème « le débarquement », était simple. Une équipe tentait l'invasion du continent européen ; l'autre avait pour mission de rejeter l'adversaire à la mer. Il était le quatrième d'une série qui s'était révélée riche en éléments passionnels et obtenait enfin un succès durable.

Des jeux historiques, telle était l'idée directrice que le Ministère de la Psychologie proposa, que le gouvernement adopta à l'essai et dont il ne pouvait aujourd'hui que se féliciter. Si la remarque capitale du jeune Rousseau, soulignant la nécessité d'une impression auditive digne de l'image, fut à la base de ces créations, il ne pouvait en réclamer seul la paternité. Celle-ci était le fruit d'une collaboration à laquelle participèrent Yranne et aussi l'astronome Zarratoff qui, comme le mathématicien l'avait implicitement confié à Betty, était en train de subir une évolution assez remarquable : non seulement il n'était plus un farouche adversaire des jeux, mais il était souvent tenté d'apporter à son tour une pierre à l'édifice de la psychologie.

Le premier jeu de la série fut en fait imaginé par Yranne et par Zarratoff, cela à la suite d'un hasard heureux : la conjonction de deux trains de pensée différents. Lorsque Yranne se rendit chez son ami, encore pénétré de la judicieuse observation de Rousseau, il le trouva penché sur son bureau, dans une attitude méditative qu'il lui connaissait bien. Cependant, il n'était pas plongé dans la contemplation d'une carte astronomique, mais dans celle d'un grand rectangle de carton, sur lequel on pouvait déplacer des pièces mobiles, les unes rouges les autres bleues, représentant des vaisseaux de guerre appartenant à deux camps opposés. Zarratoff ne prononça pas une parole. Il fit simplement un geste impérieux

de la main, signifiant ainsi qu'il était absorbé par l'étude d'une savante combinaison et qu'il entendait ne pas être distrait.

Ceci n'étonna pas outre mesure le mathématicien. Il prit un siège, s'assit en silence de l'autre côté de la table, se pencha lui aussi sur le carton et, sans troubler la méditation de son ami, se mit à étudier à son tour la position des pièces, à la recherche du meilleur coup possible pour la continuation de la partie.

— C'est aux bleus de jouer, daigna tout de même dire Zarratoff. Choisis ton camp.

— Je prends les rouges. À toi.

C'était un jeu des temps anciens, que les deux compères avaient récemment découvert et auquel ils prenaient goût d'une manière surprenante. Il remplaçait pour eux les échecs, dont les laborieuses combinaisons lassaient maintenant leur esprit, orienté depuis quelque temps dans une direction nouvelle.

La partie se poursuivait en silence. Yranne, qui était pourtant en général vainqueur, vit ses bateaux coulés les uns après les autres et se trouva dans l'obligation d'abandonner, ce qu'il fit d'ailleurs de bonne grâce. Zarratoff exulta d'abord sans retenue, puis se montra surpris de cette maladresse inaccoutumée.

— Tu m'as fait un cadeau dès le deuxième coup. Il fallait protéger à tout prix ton porte-avions. Élémentaire.

Yranne reconnut sa bévue et s'en excusa.

— C'est que j'ai un autre sujet de préoccupation, dit-il.

Il lui expliqua alors qu'il avait assisté la veille à une curieuse séance au laboratoire de psychologie et lui répéta les conclusions de Rousseau. L'astronome apprécia, hochant la tête en silence, et tous deux s'absorbèrent dans de nouvelles réflexions, le regard machinalement fixé sur le carton.

— Bon Dieu ! fit soudain Zarratoff.

— Bien sûr ! s'écria Yranne.

Personne ne sut jamais lequel des deux cerveaux fut le premier illuminé par l'étincelle. Ce qui est certain, c'est que le thème du premier jeu historique fut créé en cet instant, en même temps qu'un pas important était fait dans le principe qui devait présider à tous ces divertissements. Les deux savants n'eurent besoin que de peu de mots pour se communiquer leur soudaine lueur et la faire converger vers une réalisation

pratique commune. Dès que ce fut fait, Yranne décrocha le téléphone et appela le laboratoire de psychologie. Mrs Betty Han s'y trouvait, poursuivant une conversation animée avec Rousseau.

— Betty, nous avons trouvé, Zarratoff et moi !

— Vous aussi ?... Quoi donc ?

— Trafalgar.

— Trafalgar ?... Oui, après tout, pourquoi pas.

Il ne lui avait pas davantage fallu d'explication complémentaire. Au point où en était sa discussion avec Rousseau, son esprit était orienté de telle sorte que ce seul mot lui suffisait. Elle sourit de contentement, ayant la preuve expérimentale que les remarques de son chef de laboratoire étaient fécondes.

— Une seconde, ne quittez pas, dit-elle.

Et s'adressant à Rousseau :

— Ils ont songé, eux, à Trafalgar. Qu'en pensez-vous ?... Tenez, continua-t-elle en lui passant l'appareil, dites-lui donc vous-même où nous étions parvenus.

Le jeune homme eut tout d'abord une moue un peu vexée.

— Oui, monsieur... Trafalgar ? Ce n'est certainement pas mauvais. J'avais pensé, moi... je veux dire, nous avions pensé, Mrs Han et moi, à « La bataille de la Marne ».

— « La bataille de la Marne », répéta Yranne en regardant Zarratoff... oui, évidemment, ce n'est pas mal non plus.

— Tout de même, intervint l'astronome, un combat naval...

— On produira les deux, s'écria Betty en s'emparant de l'appareil. Il ne s'agit pas de nous disputer, mais de collaborer. Mes félicitations à tous. Je vois maintenant la route à suivre. On produira les deux et bien d'autres encore. Il y a là une mine inépuisable.

Le principe des jeux historiques était en effet entrevu. Il ne restait qu'à le mettre au point et en établir les règles précises. L'idée fondamentale consistait à choisir parmi les événements marquants du passé les plus riches en attrait audiovisuels, donc en puissance passionnelle, ceux qui avaient donné des preuves incontestables de leur potentiel d'enthousiasme, à les

perfectionner encore à ce point de vue par une analyse minutieuse préalable de tous leurs éléments, puis par une synthèse pertinente, et à les offrir au monde sous forme de jeux.

Il ne s'agissait certes pas de copier servilement des faits historiques et de les rejouer tels quels, comme dans un film où la seule innovation eût été la réalité des victimes. Le *suspense* devait être maintenu à tout prix jusqu'à la fin du spectacle. L'événement servait seulement de *thème*. Le résultat, et même beaucoup d'épisodes, pouvaient s'écarter de l'ancienne réalité, suivant la valeur des équipes, l'habileté de leur capitaine et bien d'autres facteurs parmi ceux qui peuvent déterminer une victoire ou une défaite.

Les équipes adverses étaient mises en présence sur les lieux mêmes où s'était déroulé le combat choisi (car il apparut bientôt avec évidence que seules des batailles célèbres pouvaient donner entière satisfaction). Elles se composaient de joueurs en nombre égal et l'on veillait à ce que les moyens dont elles disposaient au départ fussent sensiblement les mêmes. Ces conditions n'étaient pas toujours faciles à obtenir et demandaient un travail d'organisation préalable considérable.

Pour les joueurs, encore des volontaires (on en trouvait de plus en plus), il n'y avait guère de difficulté. Il en fut autrement pour les équipements en matériel. Ce fut assez simple pour le premier jeu, « Trafalgar », où l'administration centrale s'occupait elle-même de ces questions. Alors, à l'heure H de la compétition, les équipes furent chacune dotées d'une flotte complète en parfait état de marche, comprenant un même nombre de navires (vingt-sept, aussi bien pour la flotte « anglaise » que pour la « française », les inégalités historiques étant corrigées), le même armement et une quantité égale de munitions et de vivres. Mais après cette première expérience, les autorités jugèrent qu'elles privaient le monde d'un intérêt considérable en agissant ainsi. On fut alors amené à opérer de la façon suivante :

Quelques mois avant la date du spectacle, on établissait les listes des adversaires et c'était à eux de se débrouiller, d'abord pour désigner leurs chefs et créer une hiérarchie s'ils le jugeaient utile, ensuite pour préparer eux-mêmes la

compétition depuis A jusqu'à Z, c'est-à-dire en particulier procéder à la fabrication complète de leur armement, des munitions et du matériel. On fournissait à chaque camp une quantité égale de matières premières : minerais, produits chimiques, etc., et on leur attribuait un centre industriel en bon état de marche. Il est clair que ceci ne suffisait pas : des experts devenaient indispensables. Aussi chaque camp avait-il le droit de s'adjoindre un certain nombre de spécialistes, savants et techniciens, capables de faire tourner les usines et d'en obtenir les meilleurs produits dans les délais les plus courts, mais en respectant les règles du jeu.

Dans les débuts, celles-ci imposaient en effet aux adversaires la fabrication et l'utilisation exclusive du matériel en usage à l'époque de l'événement historique. Cette obligation fut cependant jugée un peu trop rigoureuse et de nature à entraver l'esprit d'initiative. Après diverses expériences, elle fut tempérée par l'amendement suivant : il est permis d'améliorer ce matériel, à condition que le procédé employé ne fasse appel à aucune invention fondamentale ultérieure. Ceci autorisait dans une certaine mesure le libre jeu de la recherche et de la découverte, mais risquait de créer des litiges que les arbitres auraient du mal à régler. Aussi, une longue liste précisait dans chaque cas ce qui était licite et ce qui ne l'était pas. Par exemple, pour « Waterloo », qui fut le deuxième jeu de la série, il était évidemment interdit de faire entrer en lice des véhicules à moteur, mais il était permis de fabriquer des canons plus gros et plus robustes, si les techniciens parvenaient à composer des alliages de métaux plus résistants. De même, il ne leur était pas défendu de combiner des ingrédients connus à l'époque, de manière à obtenir une poudre plus efficace.

Il est clair que certains de ces jeux exigeaient de fort longs préparatifs, mais l'intérêt que ceux-ci suscitaient était une heureuse compensation à la cadence nécessairement très lente des spectacles, maintenant l'esprit du monde en état de santé pendant les intervalles.

Ce long travail de préparation était devenu un jeu lui-même, jeu de patience, jeu d'intelligence, jeu exigeant toutes les

ressources de l'esprit, ne provoquant pas la passion furieuse de la compétition, mais tenant cependant le monde en haleine, avec parfois des poussées de fièvre pouvant le hisser aux plus hauts sommets. En effet, bien qu'une partie de ce travail préliminaire fût effectuée dans l'ombre, le nombre des participants rendait le secret impossible. L'humanité ne manquait pas de moyens d'être informée des progrès et se tenait à l'affût des indiscretions fréquentes ainsi que des affaires d'espionnage dont la presse parlait à mots couverts, ou que l'on devinait en apprenant l'exécution sommaire de tel ou tel traître. Car, les équipes constituées, un de leurs premiers soins était la création d'un service de renseignement.

Le point de savoir si l'issue de la compétition serait conforme à la réalité, ou au contraire si la victoire reviendrait au vaincu historique, passionnait également l'opinion. Des paris étaient engagés à ce sujet, qui pouvaient devenir considérables au fur et à mesure que transparaissent les informations, à tel point qu'un renseignement de dernière heure pouvait déplacer des fortunes. Ces divertissements greffés sur le jeu principal ne contribuaient pas peu à maintenir en état de tension bénéfique un monde où la mélancolie avait disparu.

Le peuple prenait plaisir également à rebaptiser les principaux chefs des équipes. C'est ainsi que la réalité historique avait été confirmée dans ses grandes lignes pour « Trafalgar ». Le camp alpha, commandé par « Nelson », avait triomphé, la flotte adverse coulée corps et biens, et tous les marins bête noyés ou massacrés. L'amiral victorieux, cependant, avait survécu et était devenu une vedette ; à son grand soulagement car, superstitieux, il s'était senti mal à l'aise pendant toute la durée du jeu.

Pour « Waterloo », au contraire, la victoire avait couronné le camp de « Napoléon », « Blücher » ayant été égaré par de faux renseignements et « Grouchy » étant arrivé à temps à la rescousse. Par contre, « La bataille de la Marne » fut gagnée par le camp représentant l'armée allemande, cela à la suite d'un autre bel exploit des services secrets et des commandos de sabotage. « Gallieni », manquant d'imagination, avait tenté de renouveler le coup des taxis. (Cette conduite n'était pas

exceptionnelle et c'était un autre sujet de curiosité et de surexcitation dans le monde que de vérifier à quel point certains chefs s'en tenaient très souvent à de vieilles tactiques ayant fait leurs preuves.) Mais bien renseigné par ses espions, la veille du jour J, l'ennemi réussit à faire introduire du sucre dans les réservoirs de tous les taxis parisiens, facilement repérables. Il y eut une panne générale quand ordre leur fut donné de se mettre en mouvement.

Ce fut un beau passage de la mondovision, qui n'eut garde de manquer cette séquence. Les téléspectateurs se tenaient les côtes en voyant les malheureux chauffeurs se lamenter et échanger des injures, en démontant leur moteur sans pouvoir trouver la cause du mal. Ils étaient au courant, eux, un commentateur ayant expliqué un peu auparavant ce qui s'était passé, car certaines activités secrètes ne devaient pas être filmées. Ainsi présentée, la scène rappelait les meilleurs morceaux de l'ancienne caméra invisible et obtint un franc succès.

3

La préparation d'un jeu demandait d'autant plus de soins, de moyens et de temps que l'événement était situé dans un passé plus récent. Celle de « Waterloo » n'avait duré que quatre mois. L'armement étant assez facile à fabriquer, le point le plus délicat avait été le rassemblement et l'entraînement d'un nombre de chevaux suffisant ; mais l'expérience gagnée lors des simples charges de cavalerie facilitait la tâche. Pour « La bataille de la Marne », qui réclamait une technique plus poussée, six mois pleins furent prévus.

Pour « Le Débarquement », la période de gestation fut fixée à un an, ce qui était encore une durée très courte, étant donnée l'ampleur du spectacle à organiser. Mais une arrière-pensée de Fawell l'avait poussé à insister pour le maintien d'un délai aussi juste. Celui-ci était un défi assez excitant à l'intelligence et à la science des équipes, cette science qui, par la force des choses, prenait une part de plus en plus importante à ces préparatifs. Ce fut en effet avec « Le Débarquement » que les savants furent enfin appelés à jouer un rôle de premier plan dans les jeux.

On s'arrachait les hommes de science ! Comprenant qu'ils étaient voués à la défaite sans leur aide, se sachant incapables de réinventer la poudre à canon ou la trempe des métaux, les chefs des équipes tentaient de s'adjoindre, comme ils en avaient le droit, les plus prestigieux parmi les savants et les techniciens les plus habiles. Les premiers avaient dû interrompre une fois de plus leurs travaux de recherche fondamentale. Ceci n'était pas nouveau, mais ce qui pouvait surprendre c'est qu'ils semblaient maintenant loin de s'en plaindre et que, flattés sans doute d'une telle demande, ils s'employaient tous à la satisfaire avec l'ardeur enthousiaste des adolescents.

Un phénomène extrêmement curieux était en effet apparu dans le monde, que même l'esprit subtil de Mrs Betty Han n'avait pas prévu.

Certes, le peuple était attiré vers une certaine forme de science ; non pas la plus pure : il s'agissait toujours des applications pratiques, mais enfin on pouvait tout de même parler de relèvement, sinon de sublimation de l'intérêt. Mais il advenait en contrepartie que les préoccupations des savants subissaient une dégradation à peu près du même ordre, ce qui risquait de les faire se retrouver les uns et les autres à un niveau spirituel assez médiocre.

L'évolution subie par Yranne, puis par Zarratoff, ce penchant subitement manifesté pour les distractions puériles, n'était en aucune façon un fait isolé. On a vu que Fawell lui-même et aussi O'Kearn s'étaient laissé tenter. D'autres avaient suivi. C'était un paradoxe troublant, mais bien réel, que les hommes de science commençaient à partager, en s'abaissant, les soucis, les désirs et les joies de l'humanité vulgaire. Ils prenaient maintenant un intérêt puissant à travailler pour les jeux, en suivant leurs règles restrictives, c'est-à-dire avec les théories imparfaites et les moyens limités d'une époque révolue. Ils s'amusaient parfois comme des enfants à combiner des *gadgets* d'une ingéniosité facile, mettant un point d'honneur à *ne pas utiliser* les acquisitions ultérieures de la science. Tel physicien nucléaire, qui avait fait des découvertes mettant en jeu des énergies colossales dans une masse infime, prenait maintenant un plaisir puéril à combiner les ingrédients autorisés de telle poudre noire, de façon à en obtenir le meilleur rendement. Pour « Trafalgar », un spécialiste des ondes mit au point un système de communication optique à base de sémaphores. Un autre grand savant chercha à imiter Archimède en incendiant la flotte ennemie au moyen de miroirs. Il réussit seulement à en détruire un, mais cela fut un autre grand moment du jeu télévisé et une profonde délectation pour lui.

Cependant, la science pure n'était pas complètement absente des mémoires. Les équipes rivales en étaient toujours les symboles de quelque haute branche, l'une appartenant au

royaume de la physique, l'autre à celui de la biologie. Et ce système traditionnel s'était encore clarifié cette fois. Pour « Le Débarquement », les alpha représentaient tout simplement « la Physique » et les bêta « la Biologie ».

Jusqu'ici, l'équipe alpha avait toujours triomphé. En fait, leurs adversaires souffraient d'un handicap certain pour la fabrication des armements, car les meilleurs spécialistes en ce domaine appartenaient au clan des physiciens et se mettaient tout naturellement à leur service. Les autres avaient dû apprendre fiévreusement les lois de la matière inerte en vue de sa transformation en canons, en obus et en explosifs, mais leurs études n'avaient pas encore été couronnées de succès, ce dont ils enrageaient. On savait qu'ils avaient fait un effort exceptionnel pour « Le Débarquement », où ils espéraient prendre leur revanche. Non seulement ils devaient dominer facilement pour le traitement des blessés, avec l'apparition des antibiotiques, mais le bruit courait qu'ils préparaient en outre aux alpha des surprises désagréables d'un autre ordre.

Les *Nobel* n'étaient pas les moins surexcités par les jeux. En principe, ils n'avaient pas plus que les ministres le droit de prendre part à leur préparation, mais la plupart se passionnaient pour la victoire de leur clan et beaucoup se risquaient à donner des conseils confidentiels à des agents secrets qui venaient les consulter la nuit.

Quant aux purs mathématiciens, ils s'étaient montrés experts à combiner sur le papier des mouvements efficaces de flottes ou d'escadrons et certains espéraient avoir un rôle plus important encore, à l'occasion du débarquement, avec la naissance de la recherche opérationnelle.

Yranne, cependant, qui avait si brillamment contribué à l'invention primitive, s'en tenait là pour l'instant, mais il fit preuve d'une autre activité à mesure que le débarquement approchait. Depuis plusieurs mois, il glanait çà et là le plus d'informations possible, les comparait, les épurait, les pesait et leur appliquait le calcul des probabilités. Ayant acquis la quasi-certitude que le camp alpha l'emporterait encore, il engagea

dans ce sens des paris importants. Puis, peu égoïste de nature, il décida de faire profiter son ami Zarratoff de sa science.

Il le trouva assis devant son bureau, dans sa posture familière de travail, penché sur une carte du ciel où apparaissaient différentes constellations. Apparemment, l'astronome s'était remis à sa spécialité, un peu négligée ces derniers temps, et poursuivait des recherches cosmiques. Suivant son habitude, Yranne attendit avec patience que l'autre eût terminé des calculs qu'il était en train d'effectuer sur un bloc-notes, à côté de la carte. Ce fut seulement lorsque Zarratoff releva la tête, une lueur bizarre dans sa prunelle, qu'il lui exposa l'objet de sa visite et lui parla de ses pronostics.

— Et alors ? Quel est ton tuyau ?

— L'équipe alpha. Il y a une probabilité de quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Tu peux miser gros dessus.

— Merci. Mais je l'ai déjà fait, car je le savais.

— Tu le savais ?

— J'ai fait des calculs, moi aussi, et ma conclusion n'est pas une simple probabilité, si grande soit-elle ; c'est une certitude.

— Une certitude ?

— Absolue.

L'astronome eut un petit rire malin et Yranne comprit qu'il n'en tirerait rien de plus. Il ne l'essaya pas d'ailleurs. L'essentiel était que la conclusion de leurs calculs coïncidât en gros.

Zarratoff apporta une bouteille et tous deux burent au succès anticipé. Ils avaient une double raison de se réjouir, car le clan de la physique avait toutes leurs sympathies, indépendamment du gain escompté comme récompense de leurs savants calculs.

Après le choc du premier bombardement, le point de plus haut intérêt se transporta dans le ciel avec l'apparition des chasseurs. Une surprise hargneuse se manifesta alors dans le parti alpha des physiciens, quand ils s'aperçurent que les avions ennemis étaient à peu près en aussi grand nombre que les leurs, aussi rapides et qu'ils leur causaient de graves dommages. Leur étonnement tenait à deux causes : d'abord, ils n'auraient jamais supposé des biologistes capables de construire en un an une telle quantité d'appareils efficaces ; ensuite, là encore, les réminiscences historiques avaient faussé leur jugement et l'idée de leur supériorité aérienne écrasante s'était ancrée dans leur esprit avec la force d'un axiome scientifique. Mais les bêta, s'ils avaient eux aussi étudié l'Histoire avec attention, firent preuve d'imagination et en conclurent qu'ils devaient faire porter leur effort sur l'aviation de chasse et sur la D.C.A., de sorte que le ciel fut bientôt zébré par les sillons fumants des bombardiers abattus. Il en résulta des images nouvelles que la télévision sut mettre en relief pour en obtenir des effets surprenants.

Vers 1 h 30, quand tout le parti possible eut été tiré de ces effets, les caméras montrèrent un autre aspect du spectacle, se concentrant sur une flotte aérienne différente, volant à plus haute altitude et pénétrant à l'intérieur du continent. C'étaient les parachutistes, qui furent bientôt lâchés dans un décor plus calme, seulement troublé par les échos du bombardement lointain.

Mais une autre surprise désagréable était réservée aux alpha quand les paras ne furent plus qu'à une centaine de mètres du sol : ce nouveau théâtre d'opérations sortit soudain de l'ombre, illuminé par l'éclairage brutal d'un réseau de puissants projecteurs, tandis que des mitrailleuses entamaient un tir

meurtrier sur les cibles faciles que formaient les hommes pendus à leur fil.

— Trahison ! s'écria Yranne.

Il semblait en effet évident que les bêta avaient été exactement renseignés sur tous les points de largage, car le même spectacle se reproduisait partout où les parachutistes étaient lâchés, de sorte que très peu atteignirent le sol vivants, où ils furent aussitôt massacrés.

— Trahison ! répéta O'Kearn, avec un nouveau regard soupçonneux à l'adresse de son collègue Sir Alex Keene.

— Trahison ! approuva celui-ci, se contentant de sourire d'un air satisfait.

C'était effectivement à la suite d'une trahison que le plan secret des parachutages était tombé entre les mains des défenseurs. Un meneur de jeu apparut sur l'écran et le révéla avec un bref commentaire, soulignant que ce genre d'actes était parfaitement autorisé par le règlement. Les *Nobel* physiologistes ne purent contenir leur enthousiasme et applaudirent sans mesure, étouffant les protestations des physiciens.

Cette phase préliminaire du débarquement dura plus longtemps qu'il n'était prévu. Les chasseurs bêta contrariant l'action des bombardiers lourds, beaucoup de batteries côtières continuèrent à tirer, ce qui introduisit un certain désordre dans la flotte et la paralysa toute la journée, pendant que le commandement alpha, entamant ses réserves, mettait en ligne d'autres avions, des bombardiers en piqué cette fois, pour réduire les canons ennemis.

Ils y parvinrent au prix de lourdes pertes. L'ordre fut rétabli dans les convois et le plan alpha put se poursuivre. Mais ce fut seulement le soir tombé que les premiers assaillants purent poser le pied sur le continent, alors qu'ils espéraient le faire dès le matin, comme l'histoire le leur suggérait. De tels aléas ne pouvaient d'ailleurs que rehausser l'intérêt. Le monde accueillit avec un enthousiasme renouvelé le feu d'artifice des balles traçantes que crachèrent dans la nuit des mitrailleuses jusqu'alors silencieuses, dont les casemates soigneusement

dissimulées avaient résisté à toutes les bombes. Les défenseurs bêta avaient admirablement combiné leur affaire et ménagé toute une gamme de surprises aux assaillants. Ceux-ci subirent de nouvelles pertes, mais les survivants réussirent tout de même à prendre pied sur le continent, à y progresser un peu, à s'y enterrer, puis à débarquer du matériel, léger d'abord, ensuite de plus en plus lourd : chars et artillerie.

Une furieuse bataille s'engagea alors sur les plages de Normandie, dont les opérateurs avaient fort à faire pour suivre toutes les phases, mais dont ils réussissaient toujours à saisir les aspects les plus pittoresques : combats de commandos au corps à corps, dans l'ombre, avec furtives rafales de mitrailleuse et duels singuliers au couteau ; réduction des nids de mitrailleuse par les lance-flammes, duels d'artillerie, attaques et contre-attaques de chars, progression rampante de l'infanterie, suivie d'assauts furieux. Pendant trois jours et trois nuits, sans répit, sans un instant de faiblesse, toute la fantaisie violente des jeux se déroula sous les yeux émerveillés du monde avec ses nuances colorées et ses saisissants contrastes. Les téléspectateurs ne connurent pas un instant de lassitude tant le spectacle était bien composé, la mise en scène parfaite, tant les organisateurs avaient mis de conscience et d'art à en harmoniser les éléments disparates, tant les joueurs de l'une et de l'autre équipe apportaient de vaillance et d'ardeur à mériter la victoire.

Après trois jours de lutte acharnée cependant, les partisans du camp bêta sentirent leur cœur se serrer. Il apparaissait que, malgré les efforts de leurs champions, malgré les terribles pertes infligées aux assaillants, ceux-ci réussissaient à se maintenir sur le continent, à renforcer leurs rangs en hommes et en matériel et à progresser. La télévision montrait clairement que la jonction de plusieurs têtes de pont était sur le point de se faire et que les alpha établissaient un front continu et puissant, qui servirait sans doute de base pour une attaque décisive. Dans l'amphithéâtre, les *Nobel* physiologistes ne pouvaient dissimuler leur angoisse et montraient des mines endeuillées. Seul, parmi eux, Sir Alex paraissait insouciant et conservait un visage serein.

Sa confiance avait sans doute des raisons secrètes et elle ne fut pas déçue. C'est alors que le clan de la physique commençait à proclamer la victoire et à se réjouir avec ostentation, qu'un rebondissement imprévu se produisit, créant une sensation intense dans le monde et renversant complètement la situation en quelques heures.

Le premier symptôme fut capté par un opérateur dans un coin relativement tranquille, à l'intérieur d'une poche des assaillants. Alors que quelques joueurs s'affairaient autour d'un canon qu'on venait de débarquer en pièces détachées, on vit soudain l'un d'eux porter la main à son front, vaciller, puis s'écrouler sans qu'un coup de feu eût été tiré. Aussi surpris que les téléspectateurs, ses compagnons s'approchaient du corps qui se tordait à terre, quand un deuxième joueur fut terrassé de la même façon. Il y en eut bientôt un troisième, puis un autre et un autre encore.

Aussitôt avisés par un meneur de jeu d'avoir à se tenir à l'affût de ces accidents insolites, les cameramen passèrent en revue d'autres groupes voisins. Le même spectacle se reproduisait dans tous : les joueurs alpha tombaient comme des mouches, les uns isolément, les autres par paquets de deux, trois, quatre ou plus. Une compagnie entière fut décimée en quelques instants.

— Trahison ! rugit cette fois O'Kearn. Je reconnais ici l'intervention de...

Le reste de sa phrase se perdit dans le tumulte créé dans l'amphithéâtre par cette hécatombe incompréhensible, mais le regard du savant s'était fixé sur son collègue Sir Alex Keene, qui se contenta de sourire encore. Mrs Betty Han plissait pensivement ses beaux yeux et réfléchissait en silence.

Le mal s'étendait. Il fit son apparition sur les vaisseaux maintenant ancrés près des plages et sur les péniches qui s'en détachaient, chargés d'hommes et de matériel, frappant aussi bien les joueurs de deuxième classe entassés sur les ponts, que leurs chefs porteurs d'étoiles, aussi bien les marins occupés à manoeuvrer des treuils que les mécaniciens dans les salles des machines.

Cette mort soudaine (car c'était la mort : après quelques spasmes, les victimes restaient immobiles, les membres raidis, les yeux grand ouverts, dans une attitude qui ne pouvait tromper) cette mort envahit le ciel, où les machines volantes des alpha s'écroulaient les unes après les autres, les pilotes étant à leur tour accablés.

Le vacarme du jeu s'apaisa par degrés, les vides dans les rangs des alpha ne leur permettant plus de servir leurs engins et bientôt les armes se turent sur tous les champs de bataille. Ceci était étrange, car le camp bêta paraissait immunisé contre le mal mystérieux. Aucun de ses joueurs n'avait été atteint. Les caméras les montraient au contraire en pleine forme, riant même et plaisantant, leur moral soudain relevé au plus haut point. Il apparaissait qu'un ordre leur avait été donné de cesser le feu, eux aussi.

Un silence absolu régnait maintenant du côté des alpha, dans un ciel vide, sur la mer parsemée d'embarcations ballottées au gré des vagues et sur terre, où les survivants regardaient d'un air hébété le sol jonché de cadavres tordus. Le silence s'était établi également devant tous les écrans de télévision. Le monde frémissant attendait des explications. Un meneur de jeu annonça qu'une enquête était en cours et décida une interruption du spectacle jusqu'à ce qu'on en connût les résultats.

L'entracte dura près de deux heures. Des interruptions de cette sorte étaient d'ailleurs prévues, si la compétition se prolongeait, pour permettre aux spectateurs de se détendre en commentant les premiers résultats. Les joueurs devaient rester à la place qu'ils occupaient, sans chercher à gagner un avantage en attendant la reprise du jeu. Les uns et les autres respectèrent le règlement, mais les alpha ne pouvaient s'empêcher de tomber sur le sol et de mourir dans d'horribles convulsions. Le mal ne connaissait pas la trêve. Pour faire patienter les téléspectateurs, les opérateurs prenaient des images en gros plan des victimes qui, toutes, présentaient le même aspect : les membres contorsionnés, la peau ridée et flasque, les joues creuses, les lèvres bleuies, les yeux enfoncés dans des arcades sourcilières décolorées.

L'enquête ne fut pas longue à confirmer le soupçon que ces symptômes avaient fait naître. Les bêta ne cherchèrent d'ailleurs pas à dissimuler la vérité et leur chef apparut lui-même sur les écrans pour faire une annonce dissipant toute équivoque.

Heureux de découvrir enfin une occasion d'utiliser à plein leur compétence dans leur spécialité, médecins, physiologistes, bactériologistes, tous ceux qui se rangeaient sous l'étendard de la biologie, avaient fait en grand secret des expériences sur le bacille du choléra et étaient parvenus à l'amener à un degré de virulence tel qu'il provoquait des effets foudroyants.

— Ceci est une indigne tricherie, s'écria Fawell, en tendant le poing vers le personnage sur l'écran, comme si celui-ci pouvait l'entendre ; une arme déloyale, une invention qui n'existait pas à l'époque du débarquement, donc absolument proscrite par les règles du jeu.

Ce fut Sir Alex Keene, le célèbre spécialiste de la bactériologie, qui se chargea de lui répondre. Il le fit avec une politesse exquise et un sourire méprisant.

— Notre savant et honorable président, dit-il, est certainement excusable, étant physicien, d'ignorer que le *vibrio cholerae* (je traduis pour lui : bacille virgule du choléra) existe depuis une époque bien antérieure au débarquement. Je me permettrai de lui rappeler, s'il l'a oublié, ou de lui apprendre, s'il l'ignore, que Thucydide nous a laissé la description d'une épidémie qui ravagea Athènes au V^e siècle avant Jésus-Christ, épidémie que nous attribuons avec certitude, nous biologistes, à une manifestation de ce bacille. Plus près de nous, au VII^e siècle, les Indes furent encore les victimes de ce fléau, comme nous ne pouvons en douter après avoir lu les pages que Susrata consacre à cet événement. Or, les règles du jeu, et celles-ci monsieur le Président, vous ne pouvez les ignorer, les règles du jeu précisent que les joueurs ont le droit de *perfectionner* le matériel existant à l'époque considérée. C'est exactement ce que nous avons fait. Nous...

— Nous ! tonna O'Kearn, Nous ! Vous vous êtes trahi.

— Par nous, mon cher collègue, j'entends, vous le savez bien, nos valeureux champions de l'équipe bêta et les éminents spécialistes qui leur furent régulièrement attribués. Ce sont eux qui ont, comme j'allais vous le dire, simplement perfectionné ce *vibrio*, par des procédés qui ne font appel à aucune découverte fondamentale ultérieure. Patience et sélection ont suffi à nos savants. J'ai été tenu au courant de leurs travaux, mais ne m'en suis mêlé d'aucune façon. Tout est donc parfaitement régulier.

Fawell et tous les physiciens étaient persuadés du contraire. Le Président ouvrait la bouche pour protester, quand O'Kearn lui tapa familièrement sur l'épaule, lui faisant signe de se taire. Le grand *Nobel* semblait lui-même apaisé.

— Mais c'est lui, je vous le dis, protesta Fawell. C'est cousu de fil blanc. Cela correspond à ses anciennes recherches.

— Je le sais bien, dit O'Kearn.

— Mais il faut annuler le jeu, faire une enquête sérieuse. La physique avait gagné. Les arbitres ne doivent pas admettre...

— Du calme. Cela ne servirait à rien. Nous n'aurons jamais de preuves.

— Alors ?

— Alors, taisez-vous et écoutez-moi. Depuis longtemps, je me doutais qu'il mijotait quelque coup de ce genre...

Il continua de lui parler à voix basse. Peu à peu, l'indignation du physicien se calma, faisant place à une succession de sentiments confus que son visage exprima tour à tour. Quand le *Nobel* se tut, le Président mondial parut en proie à une étrange perplexité. Il ouvrit la bouche, comme pour parler, et finalement se tut.

— De toute façon, nous n'y pouvons plus rien, conclut O'Kearn. Il n'y a qu'à attendre.

Ils reprirent leur place devant l'écran, sur lequel le chef bêta terminait ses explications. Il détaillait avec complaisance comment, dès le début du jeu, quelques obus chargés de bacilles avaient suffi pour infecter le territoire des plages et une large surface de la mer. Trois jours étaient nécessaires pour que le mal éclatât et ses effets étaient alors foudroyants, comme on avait pu en voir la démonstration expérimentale.

Il se fit ensuite rassurant pour ajouter qu'il n'y avait aucune crainte de voir l'épidémie se répandre dans le monde. La zone dangereuse était strictement limitée. De plus, les biologistes avaient mis au point un vaccin, dont ils possédaient des stocks importants et qui conférait une immunité totale, leur science trouvant là encore son plein emploi. La preuve en était que tous les bêta, à qui ce vaccin avait été injecté avant la compétition, se trouvaient eux en parfaite santé. Il termina en faisant remarquer que les arbitres, les opérateurs et tout le personnel de la télévision étaient également indemnes, car les médecins bêta avaient trouvé des prétextes pour les vacciner aussi, ceci dans un but humanitaire et pour ne pas priver les spectateurs du dénouement, auquel on allait maintenant pouvoir assister.

Yranne éleva alors à son tour de furieuses protestations. Il manifestait une agitation croissante depuis le début de la déconfiture des alpha. Il n'avait pas tenu compte, évidemment, de cette innovation bactériologique. Son calcul de probabilité

péchait à la base et il se voyait sur le point de perdre les enjeux énormes qu'il avait engagés.

Ce fut cette fois Zarratoff qui s'employa à apaiser son courroux. Assis à son côté, l'astronome n'avait manifesté aucun dépit et paraissait conserver une confiance absolue dans l'issue du jeu.

— Tais-toi, dit-il. Regarde et écoute. Je suis certain de la victoire finale des alpha.

— Comment peux-tu parler ainsi, quand il en tombe à chaque minute, à chaque seconde, même pendant l'entracte ? L'équipe est hors de combat.

— Je te répète que c'est pour moi une certitude absolue.

Mrs Betty Han, qui était assise près d'eux, entendit leur conversation et regarda l'astronome avec une intense curiosité. Yranne haussa les épaules avec rage, mais le calme et la confiance de son ami finirent par lui imposer silence. D'ailleurs, il ne servait plus à rien de protester. La décision du jury venait d'être annoncée et concluait que le règlement était respecté. Elle était sans appel : le Président lui-même n'aurait pu intervenir. Le jeu reprit.

Le dénouement approchait, s'annonçant comme un triomphe pour le camp des biologistes. Ceux-ci pénétraient dans les poches occupées par leurs adversaires sans rencontrer de résistance. Trop désarmés pour pouvoir se défendre, les survivants étaient abattus sur place. Les joueurs bêta entreprirent alors de jeter tous les corps à la mer, morts ou blessés pêle-mêle pour plus de sûreté, de façon à ne laisser planer aucun doute sur leur victoire. Le critère de celle-ci était en effet qu'aucun alpha vivant ne restât sur la terre normande. Cette dernière opération ne présentait plus l'intérêt des premières séquences. Aussi, beaucoup de téléspectateurs, considérant le spectacle comme terminé, se préparaient-ils à désertir l'écran, emportant avec eux assez d'images exaltantes pour repousser la mélancolie pendant une très longue durée.

Un bruit de moteur les fit se raviser et relever le nez. Dès qu'il fut perceptible dans le grand amphithéâtre, O'Kearn eut un clignement d'œil malin à l'adresse de Fawell, qui répondit en lui souriant. Un avion apparut bientôt sur l'écran, un seul, le dernier appareil de l'équipe alpha. Il avait été tenu en réserve à tout hasard en Angleterre, loin des grands combats et volait maintenant vers les plages normandes. Les joueurs bêta se regardèrent, étonnés. D'après tous leurs renseignements, les alpha n'avaient plus le moindre matériel disponible et étaient de plus résignés à la défaite, trop découragés pour faire une tentative agressive. L'avion ne portait d'ailleurs pas les couleurs des physiciens, comme l'imposait le règlement. Beaucoup pensèrent qu'il s'agissait d'un appareil amenant des arbitres pour constater la victoire de l'équipe bêta et lui en décerner la palme.

Ils se trompaient. Maîtres de l'atome, maîtres de l'énergie, les physiciens ne pouvaient accepter une défaite aussi

humiliante et ils gardaient un dernier atout, de poids, dans leur manche, quitte à faire une légère entorse aux règles du jeu en l'utilisant. O'Kearn le savait, lui qui, soupçonnant quelque tricherie de la part de son rival Sir Alex Keene, avait mis toute sa science au service de son clan et collaboré en secret à la fabrication d'une bombe, une seule, mais qui suffisait amplement pour renverser une fois de plus la situation.

Tous les bêta furent anéantis, ainsi d'ailleurs que les alpha agonisants. Par malheur, les téléspectateurs furent privés de l'holocauste final et l'on put même craindre un moment que la dernière image ne fût l'éclair fulgurant qui suivit la chute de la bombe, car ensuite les écrans s'éteignirent.

En effet, les physiciens, qui pensaient comme O'Kearn que la science doit être indépendante de l'homme, les physiciens n'ayant pas, comme les biologistes, le souci de la vie humaine, avaient omis de prévoir la protection du personnel de la télévision. Cameramen, arbitres et meneurs de jeu furent désintégrés comme les joueurs en moins d'une seconde.

Pas tous, cependant. Il en resta un, un très jeune opérateur, qui se trouvait assez à l'écart du point de chute et qui eut la présence d'esprit, un peu avant l'explosion, de plonger avec son matériel dans un abri souterrain abandonné. Il ne fut pas tué sur le coup ; il put même ressortir un moment après. Alors, brûlé, aveuglé, à demi asphyxié, bombardé par des tourbillons de particules mortelles, il eut encore la conscience professionnelle de se servir de ses appareils pour capter les dernières images et le flair de braquer sa caméra vers la mer, sur le seul objectif qui méritait alors d'être filmé.

Grâce à lui, les téléspectateurs ne furent pas frustrés de la fin du spectacle. Grâce à lui, les écrans du monde s'éclairèrent de nouveau et la dernière vision diffusée sur les ondes clôturait dignement un spectacle inoubliable.

— Regardez ! hurla O'Kearn en étreignant l'épaule de Fawell. Regardez, nous gagnons !

C'était un tout petit bateau en caoutchouc, monté par un seul personnage qui s'escrimait avec ses rames et progressait en direction du rivage. On reconnut bientôt le chef des alpha. Il

était le seul rescapé de ce carnage, avec le cameraman. Sur le cuirassé qui lui servait de P.C. et qui croisait assez loin de la côte, il avait déjà résisté au bacille du choléra. La chute de la bombe et son rayonnement mortel l'avaient aussi épargné mais, conséquence des remous causés par le cataclysme sur terre, sur mer et dans les airs, une énorme lame de fond accompagnée d'un vent furieux avait soudain rapproché son vaisseau du rivage, où il s'était échoué et démantibulé. Il n'avait alors pas perdu de temps. Se hissant sur la seule embarcation disponible, une sorte de dinghy minuscule, mais qui résistait à la tempête, il employait ses dernières forces à atteindre la terre normande, malgré l'atmosphère empestée qui l'enveloppait.

Tous les téléspectateurs comprirent son intention et s'immobilisèrent soudain, le cou tendu, dans un silence solennel. Devant l'écran du grand amphithéâtre, les savants et même les *Nobel* observèrent une trêve dans la violente querelle qui s'était élevée parmi eux. Sir Alex Keene cessa un moment d'agiter son poing sous le nez de O'Kearn et le Président mondial Fawell s'arrêta soudain, le sien levé, oubliant de l'écraser une fois de plus sur la face d'un de ses ministres biologistes qui venait de se jeter sauvagement sur lui en le traitant d'anthropocentriste. C'était le clou du spectacle. La même oppression paralysait l'humanité, haletante devant la tentative sublime du chef moribond de l'équipe alpha. Allait-il réussir ?

Il réussit. Le cameraman, lui-même agonisant, le suivit jusqu'à son dernier geste. Il parvint, vacillant, trébuchant, à mettre un pied, puis les deux, sur le sable du continent. Là, raidi, debout, tout juste avant de s'écrouler mort, il éleva les deux bras parallèles vers le ciel empuanti, dans un dernier salut mondial symbolisant à la fois la montée éternelle de la science vers le progrès et la victoire définitive, irréfutable de son clan. Cette victoire nécessitait en effet qu'au moins un alpha vivant fût présent sur le rivage après l'annihilation de l'équipe ennemie. C'était bien le cas. Le monde entier en fut témoin, à défaut des arbitres volatilisés. Le parti de la physique triomphait d'après les règles du jeu.

Après cette série d'émotions, et tandis que les *Nobel* recommençaient à se quereller et à se battre, Yranne se retrouva à l'écart, un peu étourdi, en compagnie de Zarratoff, toujours calme, de Mrs Betty Han et de Fawell, qui avait réussi à mettre son agresseur hors de combat. Le mathématicien passa la main sur son front.

— Mes calculs étaient faux, dit-il lentement, je suis le premier à le reconnaître, mais ils aboutissaient à un résultat exact. L'histoire de la science abonde en incidents de ce genre et, de toute façon, j'ai gagné mes paris.

— Ce que je voudrais maintenant savoir, Zarratoff, demanda Betty en plissant ses yeux et en enveloppant l'astronome d'un regard profond, c'est comment vous pouviez, vous, être assuré de la victoire finale des alpha quand nous étions tous angoissés ?

— C'est vrai, remarqua Fawell. Moi, je conservais de l'espoir depuis que O'Kearn m'avait mis dans le secret, mais vous ne pouviez être au courant de notre dernière cartouche, qui fut décisive.

— Je l'ignorais complètement, dit Zarratoff.

— Alors ? insistèrent ses trois amis.

L'astronome sourit d'un air énigmatique.

— Vous tenez à le savoir ? dit-il.

Sur leurs instances, il sourit encore et tira de sa poche un papier qu'il déplia lentement avec les mêmes manières mystérieuses. Il l'étala sur un pupitre.

C'était la carte du ciel sur laquelle Yranne l'avait trouvé penché, le jour où il était allé l'engager à parier sur les alpha et à côté de laquelle il se livrait à des calculs complexes. On y distinguait le soleil et diverses planètes jointes par des traits formant un diagramme. Les savants se courbèrent à leur tour sur le document, écoutant les explications de l'astronome.

— J'avais consulté le ciel, dit celui-ci. D'après la date, le lieu et la position ce jour-là de Mars et de Mercure, aucun doute n'était possible. La victoire des alpha était certifiée par l'horoscope.

FIN
